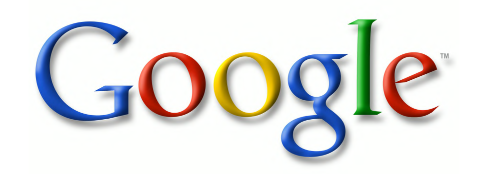

Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07599471 9



ESSAY

EDUCATION

[illegible]

A Monsieur Boniface

Hommage de l'auteur.

Désiré Ordinaire

ESSAI
SUR L'ÉDUCATION,

ET SPÉCIALEMENT SUR CELLE

DU SOURD-MUET.

ESSAI

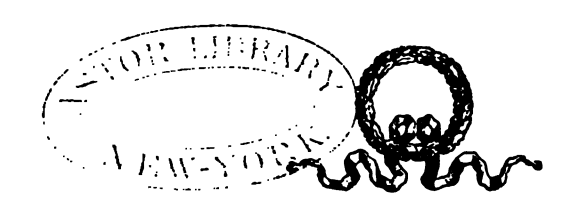
SUR L'ÉDUCATION,

ET SPÉCIALEMENT SUR CELLE

DU SOURD-MUET,

par M. Désiré ORDINAIRE,

DIRECTEUR DE L'INSTITUT ROYAL DES SOURDS-MUETS DE PARIS, DOCTEUR EN MÉDECINE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE BESANÇON, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, ANCIEN RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE STRASBOURG.



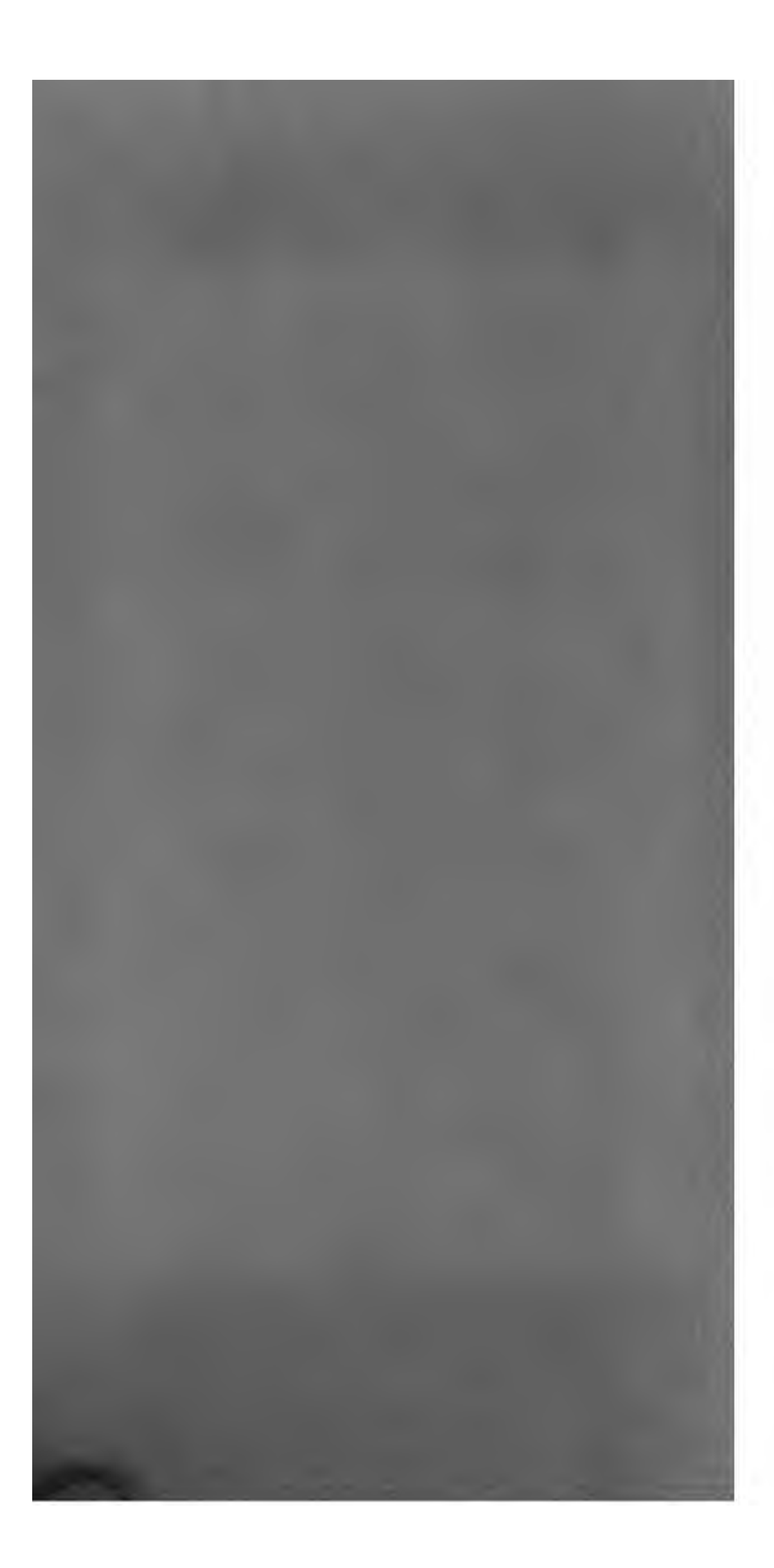
Paris.

CHEZ L. HACHETTE,

LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE,

RUE PIERRE-SARRAZIN, N. 12.

1836.



à Monsieur Boniface
hommage de l'auteur.
Désiré Ordinaire

ESSAI

SUR L'ÉDUCATION,

ET SPÉCIALEMENT SUR CELLE

DU SOURD-MUET.





ESSAI

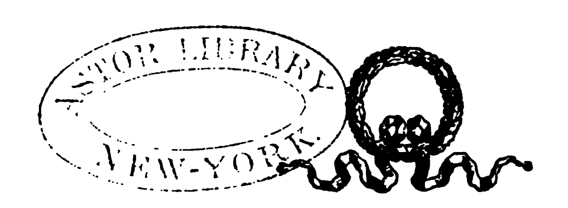
SUR L'ÉDUCATION,

ET SPÉCIALEMENT SUR CELLE

DU SOURD-MUET,

par M. Désiré ORDINAIRE,

DIRECTEUR DE L'INSTITUT ROYAL DES SOURDS-MUETS DE PARIS, DOCTEUR EN MÉDECINE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE BESANÇON, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, ANCIEN RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE STRASBOURG.



Paris.

CHEZ L. HACHETTE,

LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE,

RUE PIERRE-SARRAZIN, N. 12.

1836.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ESSAI

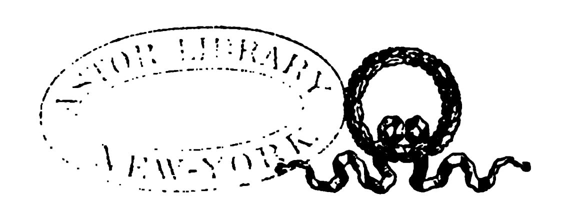
SUR L'ÉDUCATION,

ET SPÉCIALEMENT SUR CELLE

DU SOURD-MUET,

par M. Désiré ORDINAIRE,

DIRECTEUR DE L'INSTITUT ROYAL DES SOURDS-MUETS DE PARIS, DOCTEUR EN MÉDECINE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE BESANÇON, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, ANCIEN RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE STRASBOURG.



Paris.

CHEZ L. HACHETTE,

LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE,

RUE PIERRE-SARRAZIN, N. 12.

1836.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CET OUVRAGE.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

SECONDE PARTIE.

DU MÉCANISME DE LA PAROLE ET DES LETTRES.

FIN DE LA TABLE.

AUX SOURDS-MUETS DES DEUX MONDES,

ET PARTICULIÈREMENT

A CEUX DE L'INSTITUT ROYAL DE PARIS.

S'il y a quelque chose de bien dans cet ouvrage, c'est vous, mes chers enfants, qui me l'avez inspiré; c'est donc à vous que j'en dois l'hommage!

Assez d'autres s'adressent aux puissants de la terre pour invoquer leur ap-

pui. Qu'il me soit permis de chercher le mien dans l'intérêt qui s'attache à votre malheur! Comme il est moins variable que les caprices de la fortune, le sentiment qu'il inspire sera plus durable que ses faveurs.

N'ayant eu d'autre occupation, depuis plusieurs années, que de vous observer, pour trouver dans vous les germes qu'il importe de féconder et de développer, j'ai vu que vous possédez tous ceux qui tiennent à notre nature; que, comme nous, vous êtes susceptibles de vertus et de vices, d'instruction ou d'ignorance; mais que, privés de l'ouïe, vous n'avez profité, dès votre naissance, que de l'enseignement des choses, et que celui des hommes est resté nul pour vous. Frappé de la facilité avec laquelle vous profitez de ce dernier enseignement, lorsqu'on sait le mettre à vo-

tre portée, je me suis livré à la recherche de tout ce qui peut encore servir à le faciliter, en le simplifiant toujours davantage; et tout ce que vous m'avez appris dans cette étude, m'ayant paru se rapporter aux lois mêmes de notre nature, et devoir s'appliquer à l'enseignement commun avec autant d'efficacité qu'à celui qui vous est propre, j'ai le courage de le dire, sans déguisement, sans fard et sans prôneurs, c'est le seul mérite qui me soit personnel.

Je dirai en même temps aux mères qui viendraient à lire cet ouvrage: J'ai été obligé de remonter jusqu'à vous, pour trouver l'application de ce que la Providence nous prescrit en faveur de l'enfance; mais si, plus que la science, vous êtes restées fidèles à la nature, c'est à la puissance de votre instinct, plus qu'à la lumière de votre intelligence, que nous

en sommes redevables ; car, les mêmes causes qui, dès notre enfance, ont fait dévier la nôtre, ont agi sur vous de la même manière; mais, dépositaires providentielles de l'espèce, c'est dans votre sein qu'est son berceau; c'est à votre cœur, bien plus qu'à votre raison, qu'en a été confiée la garde; et si votre raison n'a pu égarer votre cœur, ce n'est pas à vous, c'est à celui qui a bien fait toutes choses que j'en rends graces. Respectez, cultivez donc religieusement ce sentiment divin que n'a pu altérer le faux éclat de nos sciences; c'est le feu sacré où elles viendront allumer leur flambeau, quand elles voudront nous en éclairer dès notre enfance

Ainsi, mes chers enfans, c'est la position exceptionnelle aux lois de l'organisation commune, dans laquelle la Providence vous a placés, et qui ne vous

a pas permis de profiter, comme nous, dès votre enfance, de la parole des hommes, qui m'a fait remonter jusqu'au texte primitif d'où elle dérive, et qui seul a le pouvoir de lui servir d'interprète.

C'est donc sous la protection de votre infortune que je mets cet écrit; quoiqu'elle soit muette pour nos sens, aucune autre ne me paraît aussi éloquente pour nos cœurs.

Recevez cet hommage comme un témoignage du dévouement de votre affectionné :

DÉSIRÉ **ORDINAIRE**,

Directeur de l'Institut royal des Sourds-Muets de Paris.

INTRODUCTION.

L'abbé de l'Épée, cet homme dont la vie a honoré l'humanité, disait, en 1771, dans sa première lettre à son intime ami, pour justifier les séances publiques dans lesquelles il exerçait ses élèves, et les différentes langues qu'il leur faisait apprendre :

« Je suppose, Monsieur, que cette raison « vous réconcilie avec le latin des sourdes et « muettes. Ne pourrons-nous pas obtenir la « même grace pour l'italien et l'espagnol ? « Ces deux langues, dites-vous, peuvent- « elles être nécessaires à des sourdes et muet- « tes françaises ? Ma réponse doit vous con- « tenter, mon cher ami : Non, rien de « moins nécessaire. Pourquoi donc, ajou- « terez-vous, pourquoi les leur faire ap- « prendre ?

« Pourquoi ? C'est parce que je suis mor-

« tel. Cette raison vous étonne? Un moment « de patience, et votre surprise ne sera pas « de longue durée.

« Une partie très considérable de ma car- « rière est déjà fournie, puisque je touche « presqu'à soixante ans. Dites-moi donc, s'il « vous plaît, Monsieur, qui est-ce qui in- « struira des sourds après moi? Cet ouvrage « est pénible par l'assiduité qu'il demande ; « il engage à des dépenses et il ne rapporte « rien : trois pierres d'achoppement pour « bien des personnes qui seraient d'ailleurs « en état de s'y appliquer.

« Je me suis donc imaginé qu'en faisant « faire à mes élèves un exercice public en « quatre langues, exercice où chacun aurait « la liberté de les interroger, dans celle des « quatre langues qu'il voudrait, sur la ma- « tière proposée (qu'on ne leur a point fait « apprendre par demandes et par répon- « ses), il en résulterait évidemment que les « sourds et muets sont susceptibles d'in- « struction comme les autres enfants. En « conséquence, je me suis flatté qu'il se

« trouverait peut-être quelque puissance qui
« voudrait en former une maison dans ses
« états. Dès lors, il y aurait quelqu'un après
« moi (il n'importe en quel pays) qui conti-
« nuerait cette œuvre ; et, tôt ou tard, d'au-
« tres puissances en reconnaîtraient l'avan-
« tage. Est-ce illusion ou erreur de ma part?
« Je vous en fais juge.

« Telle est, Monsieur, l'unique récom-
« pense que je me propose en ce monde ; et
« je déclare très expressément que je n'en
« accepterais aucune autre, de quelque part
« qu'elle me fût offerte (*Gratis accepistis*,
« *gratis date*. Matth. 10, 8). »

Dans sa dernière lettre au même ami, en 1774, après avoir expliqué comment il s'y prend pour faire comprendre à ses élèves les vérités les plus sublimes de la religion, il la termine ainsi :

« C'est ainsi, Monsieur et cher ami, que
« par degrés nous faisons entrer, par les
« yeux, dans l'esprit des sourds et muets,
« tout ce qui est entré dans les nôtres par le
« canal des oreilles.

« Je sens bien que nos anti-sourds et anti-
« muets (c'est ainsi que j'appelle quelques
« personnes qui s'obstinent à regarder les
« sourds-muets comme des automates aux-
« quels on ne peut rien faire comprendre)
« n'en conviendront pas; mais, loin de tra-
« vailler à les convaincre, je vais présenter,
« en finissant, une matière plus ample à
« leur critique.

« Ils sauront donc que j'offre de tout mon
« cœur, à ma patrie et aux nations voisines,
« de me charger de l'instruction d'un enfant
« (s'il s'en trouve) qui, étant sourd et muet
« de naissance, serait devenu aveugle à l'âge
« de deux ou trois ans, par une suite de la
« petite vérole ou de quelqu'autre maladie.
« Ces messieurs diront que je suis un in-
« sensé : qu'ils le disent et qu'ils le répètent
« tant qu'ils voudront; mais l'illustre ma-
« gistrat qui préside au maintien du bon
« ordre et de la tranquillité dans Paris, n'a
« point dédaigné de s'informer si, dans les
« hôpitaux, il n'y avait point quelque sujet
« que la Providence eût réduit à ce comble
« d'affliction.

« Je ne dois pas laisser ignorer que nos « grandes sourdes et muettes se sont ré- « criées, comme ces messieurs, sur l'im- « possibilité du succès ; cependant quelques « opérations, essayées en leur présence, les « ont fait changer de langage. Nous conce- « vons bien, m'ont-elles dit alors, que vous « ferez entendre à cet enfant les noms des « choses qu'il pourra toucher de ses mains ; « nous comprenons même que vous pour- « rez lui apprendre à décliner et à conju- « guer ; mais comment pourrez-vous lui « faire entendre ce que c'est que la pensée et « ce que c'est que Dieu ?

« Cette objection m'a réjoui, de la part « de sourdes et muettes. Certainement elles « n'auraient pas pu la faire, si elles n'eus- « sent pas compris elles-mêmes ce qu'elles « pensaient que je ne pourrais faire com- « prendre à un autre.

« Je ne suis pas resté sans réponse ; et « bientôt quelques nouvelles opérations, « semblables à celles dont j'ai fait usage à « leur égard, ont fait baisser la tête à ces

« demoiselles, et les ont réduites au silence;
« mais une d'entre elles l'a rompu en di-
« sant : Je crois que Monsieur désire de
« trouver quelqu'enfant de cette espèce.

« Non, sans doute, je ne le désire pas
« (lui ai-je répondu), et plaise à la miséri-
« corde divine qu'il n'y ait jamais personne
« sur la terre qui soit éprouvé d'une ma-
« nière aussi terrible! mais s'il en est une
« seule, je souhaite qu'on me l'amène, et
« de pouvoir contribuer par mes soins au
« grand ouvrage de son salut.

« Nos contradicteurs ne savent point et
« ne peuvent deviner quelle est la sollici-
« tude de l'ame d'un prêtre, qui, n'ayant
« éprouvé, depuis plus de soixante ans
« qu'il existe, aucun des fléaux personnels,
« auxquels tous les enfants des hommes
« sont exposés, et craignant avec justice de
« vivre trop à son aise en ce monde, cher-
« che du moins à gagner le ciel, en tâchant
« d'y conduire les autres... »

Il m'a paru qu'il n'était pas sans inté-
rêt de reproduire ici des passages où cet

homme vertueux a si bien manifesté les nobles sentiments qui, jusqu'à la fin de sa vie, ont été l'ame de son entreprise et de son dévouement.

La Providence a fait prospérer ses vœux bien au delà de ses prévisions; à sa mort, arrivée en décembre 1790, la nation française a ouvert, à perpétuité, un asile à la classe des infortunés qui venaient de perdre en lui leur père. Les nations des deux mondes ont imité l'exemple de la France; et déjà plus de cent trente institutions y sont aujourd'hui consacrées à l'éducation des sourds-muets.

On dirait que, lorsqu'un homme de bien se dévoue sans réserve au sentiment généreux qui l'anime, il le métamorphose, pour ainsi dire, en un germe fécond qui, trouvant dans l'humanité son sol natal, s'y enracine et s'y propage rapidement, comme le font, dans la nature, ces semences vivaces qui, après avoir rencontré le sol favorable à leur germination, s'y multiplient, d'abord inaperçues; mais qui, portées ensuite

sur les ailes des vents ou la surface des eaux, se propagent dans tous les climats.

Il résulte des dernières statistiques, que le monde entier, sur une population de 850,000,000 d'habitants, contient près de 600, 000 sourds-muets; et, par conséquent, que leur nombre est à peu près à la population totale comme 1 : 1,500. Il en résulte également que, si plusieurs états du nord de l'Europe ont déjà assuré le bienfait de l'enseignement à tous les sourds-muets qu'ils renferment, près des trois quarts de ceux qui sont en France, en sont néanmoins encore privés, et que dans le monde entier, il n'y en a qu'un sur vingt-cinq qui y participe. Cependant, d'après tout ce qui a déjà été accompli depuis moins de 50 ans, il est permis d'espérer que partout, les secours se proportionneront successivement aux besoins.

C'était pour assurer la propagation de son œuvre, que l'abbé de l'Épée ne cessait de répéter qu'elle était à la portée de tout homme de cœur qui voudrait l'entrepren-

dre, et que la science qu'elle demandait était surtout la patience et le dévouement.

Il me semble donc que c'est agir dans son esprit, et continuer ce qu'il a si dignement commencé, que de chercher à démontrer que toute personne généreuse pourrait efficacement entreprendre l'éducation d'un sourd-muet; plus on réfléchit, en effet, sur les bases mêmes de cet enseignement, plus on est forcé de reconnaître qu'elles sont toutes dans la nature, à la portée de tout le monde, et que la science ne consiste que dans l'art de les faire valoir.

Je ne me dissimule pas l'imperfection et l'insuffisance de cet essai pour arriver au but que je me propose. Il n'avait été entrepris d'abord, que pour répondre à la demande d'un délégué du gouvernement belge qui, ayant mission de recueillir à Paris, sur l'institution des sourds-muets, et sur celle des aveugles de naissance, des renseignements qui puissent concourir à une bonne organisation d'institutions analogues dans ce royaume, m'avait prié de lui faire part

de mes vues sur les principes qui président à l'enseignement dans celle que je dirige. Mais ce travail, s'étant étendu et généralisé au delà de mes prévisions, et me trouvant souvent appelé à satisfaire à de semblables demandes, je me détermine à le livrer à la publicité, soumettant ainsi au contrôle de toutes les opinions, celles que je me suis formées moi-même sur cet objet important, qui, tout simple qu'il est, embrasse cependant ce qu'il y a de plus élevé et de plus profond dans l'homme: je ne pourrai donc que l'ébaucher, trop heureux si j'inspire à d'autres le projet de le traiter plus dignement.

L'utilité étant le seul but que je me propose, et n'ayant aucun système spécial à combattre ou à faire valoir; mais cherchant toujours à faire sortir, de la nature même des choses, l'enseignement que nous devons donner à nos élèves, je me persuade que, quelque imparfait que soit ce travail, il pourra n'être pas sans utilité, non seulement pour les parents qui ont le malheur d'avoir des enfants sourds-muets, mais en-

core pour ceux qui s'occupent eux-mêmes de l'éducation de leurs enfants doués de tous leurs sens, et même pour les instituteurs primaires qui cherchent à se rendre compte de l'importance de la mission qui leur est confiée, et qui ont à cœur de la remplir.

Les personnes qui s'occupent spécialement de l'enseignement des sourds-muets, ne peuvent se dispenser d'étudier l'excellent ouvrage de M. le baron Degérando, où elles trouveront, outre l'histoire de la naissance et des progrès de cet art, et des principes qui y président, l'analyse et l'appréciation les plus lumineuses de tous les travaux qui ont été faits jusqu'à lui pour concourir à son perfectionnement. Elles devront consulter aussi les différentes circulaires publiées successivement par l'Institut royal de Paris, dans le but de faire connaître les résultats de sa correspondance avec les institutions de sourds-muets des deux mondes, et de la faire concourir au perfectionnement de leur enseignement.

ESSAI
SUR L'ÉDUCATION,

ET SPÉCIALEMENT SUR CELLE

DU SOURD-MUET.

PREMIÈRE PARTIE.

DU LANGAGE,

CONSIDÉRÉ COMME MOYEN DE MANIFESTATION DE LA PENSÉE;

DES CAUSES

QUI CONCOURENT A SA FORMATION, A SON INTELLIGENCE ET A SA TRANSMISSION.

CHAPITRE PREMIER.

Il faudrait, pour bien observer les développements de l'intelligence, remonter jusqu'à l'instinct. — Difficulté de cette étude.

Le développement d'un être est simultané et successif. On ne peut parvenir à le comprendre, qu'en proportion de l'attention qu'on donne à tous les faits dont il se compose, comme aux causes qui concourent simultanément à le produire; mais, alors même, si on veut en rendre compte, on ne peut le

faire qu'en isolant, dans le discours, tout ce qui est indivisible dans la réalité.

Cette tâche devient plus difficile encore, lorsqu'à cette complication de causes et d'effets simultanés, dans l'organisation d'un être, il s'agit en même temps, d'ajouter celle qui résulte des impressions de toute sorte qui y correspondent, s'il est question du développement d'un animal; et à plus forte raison, s'il est question de l'homme en particulier, et s'il s'agit de le prendre dans sa première enfance, pour l'observer et le suivre dans le développement graduel de son intelligence.

Lorsqu'on entreprend de parler sur un tel sujet, plus on est fidèle à son texte, plus on est obligé de revenir souvent à son point de départ, afin de l'envisager successivement sous ses différents aspects: on devient comparable, sous ce rapport, au géomètre qui ne peut étudier les propriétés du cercle ou de la sphère, qu'en partant du même centre, pour arriver à la même circonférence.

La nature ne procède que par des actions d'ensemble, et notre esprit, que par des actions de détail: la nature est infinie, notre attention est limitée; de là, la possibilité de découvrir sans cesse de nouveaux rapports dans la nature; mais de là aussi la difficulté d'en rendre

compte d'une manière continue, et sans revenir fréquemment sur ce qui a déjà été exploré sous plusieurs points de vue.

Ne pouvant être ni plus sages, ni plus savants que la nature, nous chercherons seulement à l'observer fidèlement, dans ceux de ses développements que nous pourrons apprécier. Nous verrons que les premières déterminations de notre instinct en résultent nécessairement, et nous y rapporterons celles de notre volonté qui y trouve aussi sa première excitation.

Il faudrait, pour remonter à la source des premiers développements de l'intelligence, apprécier d'abord, dans l'enfant, dès sa naissance, tout ce qui appartient à l'instinct de sa nature; appuyer les observations qui en résulteraient, par celles qui auraient été faites sur les animaux, en commençant par les espèces inférieures, afin de pouvoir bien observer ensuite et constater ce qui, s'écartant du domaine de cet instinct, est soumis plus immédiatement à l'empire des causes extérieures, qui influent sur les déterminations spéciales de la volonté.

Outre que ce sujet, éminemment intéressant, mais sur lequel on ne possède encore que des esquisses éparses, m'écarterait trop de celui que je me propose de parcourir ex-

clusivement, je doute qu'il puisse en résulter d'ailleurs cette ligne de démarcation, que l'esprit de l'homme cherche à trouver, pour y fonder ses observations, et qu'il se plaît toujours à mettre lui-même dans ses œuvres, comme des jalons, pour s'orienter et se diriger.

Ce n'est que par des nuances successives, insaisissables dans leurs détails, que la nature procède dans ses œuvres ; c'est de ces nuances que résultent les différences qui nous frappent ensuite. Qui pourrait observer et décrire toutes celles dont se composent l'accroissement et les dégradations de la lumière, qui séparent le jour de la nuit ; les modifications dont se compose l'ordre successif des saisons, et qui séparent l'hiver de l'été ; celles dont se compose le développement d'un germe jusqu'à sa floraison, et son dépérissement jusqu'à sa destruction? Les causes qui produisent ces phénomènes, leur sont inhérentes dans tous les détails de leur durée, et de leur reproduction jamais interrompue. Les lois qui y président paraissent aussi présider aux développements successifs de l'intelligence de l'homme, en y préludant par celui de son instinct, qui en reste toujours inséparable.

Rien ne serait donc plus difficile que d'é-

tablir une ou plusieurs lignes de démarcation dans ce merveilleux développement. Ce sont les différences extrêmes, et surtout les contrastes, comme le jour et la nuit, l'hiver et l'été, la vie et la mort, qui ont le pouvoir d'exciter l'attention de l'homme : heureux encore s'il savait profiter de tous ceux qu'il lui est donné d'observer !

Ce n'est pas en effet la nature qui manque à notre enseignement, c'est notre attention à profiter des leçons de la nature. Comme les plus grandes merveilles, lorsqu'elles sont habituelles, cessent, pour ainsi dire, de nous intéresser, elle semble avoir ménagé, par des exceptions à ses lois, ou par des faits inaccoutumés qui en dérivent, la ressource de nous émouvoir, comme pour nous en faire mieux sentir le bienfait. Ainsi, ce sont les éclipses qui nous appellent à reconnaître, et qui nous servent aussi à vérifier et à calculer l'harmonie des mouvements des astres; ce sont les orages qui nous font apprécier le calme des éléments ; c'est la maladie qui nous fait apprécier la santé ; c'est la privation qui donne du prix à toutes nos jouissances ; et pour nous circonscrire dans le sujet qui nous occupe, c'est aussi parce qu'il existe des sourds-muets, et que dans toutes les contrées de la

terre, leur nombre a probablement été, comme il est encore, dans la même proportion avec la population totale, que, partout, les hommes ont été et sont toujours dans le cas d'apprécier tout ce qu'ils doivent, pour la communication et pour l'acquisition de leurs idées, au bienfait de la parole, ainsi que tout ce qui résulte de sa privation.

Ce n'est donc pas l'histoire approfondie de la naissance et des progrès successifs de l'intelligence que je me propose de faire; je n'en saisirai que quelques traits, parmi ceux qui ont rapport à l'éducation de l'enfance, et je m'efforcerai d'en faire ressortir les indications dont on pourra profiter pour celle du sourd-muet.

Animé de cette intime conviction, que l'homme ne peut rien faire de bien qu'en se conformant aux lois de la nature, c'est par elles que je chercherai toujours à expliquer ce qui paraît s'en écarter davantage, dans les résultats même les plus abstraits de ses propres conceptions.

Le langage conventionnel des hommes étant essentiellement ce que nous avons à apprendre au sourd-muet, qui n'y peut rien comprendre sans l'intervention de l'homme, il importe d'observer d'abord comment l'enfant

qui entend, entre en possession de ce langage et de revenir souvent à cette observation importante, puisque c'est elle qui peut servir à éclairer et à diriger nos efforts.

CHAPITRE II.

Du concours de chacun de nos sens, et en particulier de celui de l'ouïe, dans notre développement intellectuel.

Doué comme l'enfant ordinaire et par le bienfait de sa nature, de l'ame humaine, le sourd-muet n'en diffère que par la privation de l'ouïe. Mais cette privation, qui entraîne de telles conséquences pour ses communications sociales, que la loi, chez les Anciens, ne protégeait même pas son existence, ne lui interdit presqu'aucune communication avec l'ordre naturel des choses dont il reçoit les mêmes impressions que nous, et à l'occasion desquelles il forme les mêmes déterminations.

Comme c'est à ce fond commun que se rapporte tout le développement intellectuel qu'il a déjà acquis, lorsqu'il nous est confié, c'est à lui que doit se rapporter également tout ce

que nous avons à lui apprendre pendant la durée de son éducation.

La nature lui a parlé comme aux autres enfants du même âge, et il a parfaitement compris son langage; les hommes seuls sont restés muets pour lui, puisqu'il n'a pas la faculté de les entendre.

Mais, en faisant ici abstraction de tout ce qui aurait pu être entrepris dès l'origine, pour fixer l'attention de l'enfant sourd-muet, sur le mouvement des organes de celui qui parle, et pour suppléer par ce qu'il peut voir de la parole à ce qu'il n'en peut entendre, on ne peut contester que dès le moment oú elle a été rendue visible par l'écriture, elle aurait été comprise par le sourd-muet, si on eût employé dès lors, pour lui en donner l'intelligence, les moyens qu'emploie la mère, souvent même à son insu, pour faire comprendre à son enfant le langage dont elle lui transmet la tradition.

C'est donc à cette base primitive et fondamentale que se rapporte tout l'enseignement du sourd-muet; et tout ce qui en sera dit ultérieurement, ne sera que la confirmation et le développement de cette vérité.

L'enfant doué de tous ses sens emploie les premières années de sa vie à étudier les lan-

gues diverses, que la nature parle à chacun d'eux en particulier. Le goût, l'odorat et le toucher, réunis autour de la bouche et correspondant au besoin de l'estomac sont les premiers en action; et il serait difficile de signaler celui de ces sens, qui, dans cette action presque simultanée, exerce primitivement une influence prédominante. La vue se développe ensuite; l'ouïe est encore plus tardive.

Il faut que cet enfant apprenne à discerner tous ces idiomes que la nature parle en même temps, quoique séparément, à son odorat, à son palais, à son toucher, à ses yeux et à ses oreilles.

Mais les causes excitantes sont toujours là; et quel que soit l'ordre dans lequel nous les remarquons, et qu'heureusement nous ne pouvons changer, l'éducation de chacun de ces organes se fait, et elle se fait toujours bien, parce qu'elle se fait sous l'empire de l'instinct, sous la direction du besoin, le plus grand de tous les maîtres, et parce que les hommes n'ont pu substituer ici leur science à celle de la nature.

De toutes ces éducations, celle de l'ouïe n'est pas seulement la plus tardive, elle est encore la plus difficile, la plus longue, et par là même, la plus intellectuelle et la plus morale.

Comme c'est à la jouissance ou à la privation de ce sens que se rapporte essentiellement la différence qui existe entre le sourd-muet et les autres hommes, je m'arrêterai à apprécier, autant qu'il m'est possible, l'influence qu'exerce l'ouïe, chez celui qui en est doué, afin de faire ressortir par là ce qui résulte de sa privation dans le sourd-muet de naissance.

Toutes nos sensations, a-t-on dit avec justesse, se rapportent au toucher; il fallait bien qu'il en fût ainsi pour que notre corps pût être impressionné par les corps; mais quelle diversité d'effets résulte de cette unité de cause! Quelle différence entre le toucher des formes extérieures des objets, et celui d'où dépendent les saveurs, les odeurs, les couleurs et les vibrations sonores que nous leur attribuons! Chacune de ces diverses sensations écrit en nous, en caractères spéciaux, les mots qui leur sont propres; mais ce qu'il nous importe de remarquer, c'est que tous ces mots, ainsi imprimés en nous, finissent par se traduire en sons pour celui qui les perçoit, et qu'ils restent sans traduction pour celui qui ne peut les entendre, et cette différence est immense par les conséquences qui en résultent.

Le premier est initié en proportion de son intelligence et de ses besoins, à tout ce qu'il lui importe d'apprendre du langage conventionnel qui s'y rapporte; et ce langage s'associe d'autant plus et d'autant mieux aux impressions qui y donnent lieu, que, par l'acte de sa volonté, il s'exerce à le reproduire par sa propre parole.

Dès lors, les mots entendus et répétés deviennent le moyen de rappel des idées auxquelles ils ont été associés; et comme cela se continue pendant toute la durée de sa longue enfance, et que le langage se prête à toutes les impressions nouvelles que l'enfant reçoit, à toutes les actions qu'il fait et qu'il voit faire; à toutes les relations dans lesquelles il se trouve, soit avec les choses, soit avec les hommes, le vocabulaire dont il se compose s'étend en proportion de ses besoins, de ses relations et des observations qu'il fait lui-même; et c'est ainsi que, sans art et sans étude il entre en héritage de tout le langage usité dans le cercle au milieu duquel il vit.

C'est de tout cela qu'est déshérité l'infortuné sourd-muet: doué des organes vocaux, mais privé de l'ouïe, il est comparable à un enfant doué de la vue; mais qui serait élevé dans un espace privé de toute lumière, et à qui

il ne resterait que ses autres sens, pour suppléer à cette privation.

Le son est effectivement pour la parole, ce qu'est la lumière pour la vision. L'un et l'autre sont les excitants immédiats des sensations qui y correspondent. Par l'effet du mécanisme admirable de l'œil, les objets extérieurs se peignent sur la rétine qui par là, en reçoit l'impression, et de là, les idées.

Le mécanisme de l'ouïe est bien plus compliqué : indépendamment de l'appareil extérieur qui sert à diriger les sons sur le tympan, quelle étonnante disposition dans l'intérieur de l'oreille, pour recevoir et transmettre ses vibrations jusqu'aux nerfs acoustiques ! avec quel soin la nature, en plaçant cet organe dans l'intérieur du crâne, l'a mis à l'abri des causes qui en auraient altéré la délicatesse et le jeu ! Que d'imperceptibles mouvements y sont reçus, répétés et transmis pour y produire la sensation la plus simple ! Quels sont donc la merveilleuse disposition et l'admirable accord de tous ces mouvements, lorsqu'on jouit de l'harmonie d'un orchestre ?

L'organisation de l'oreille est donc plus profonde et, pour ainsi dire, plus savante encore que celle de l'ouïe ; et l'art qui, par des yeux factices est parvenu à rendre évident

et sensible le mécanisme de la vision, n'a rien pu faire d'analogue pour celui de l'ouïe. C'est qu'il y a bien plus d'action vitale dans la perception du son que dans celle des couleurs ; c'est que le mécanisme de la vision est pour ainsi dire passif, en comparaison de celui de l'ouïe.

L'air est le milieu que traverse la lumière ; elle y est alternative. Des causes nombreuses en modifient les degrés, et vont jusqu'à l'intercepter entièrement. L'air est aussi le véhicule nécessaire du son ; mais ce n'est pas seulement par les oreilles qu'il pénètre en nous : c'est encore par la bouche, par les narines ; et les ténèbres, qui ne peuvent intercepter le son, en rendent même l'appréciation plus facile.

Mais ce qui établit surtout la prééminence de l'ouïe et l'influence presque magique qu'elle exerce, c'est la considération des causes qui président à l'émission de la lumière et à celle du son, et qu'il nous importe ici de bien apprécier.

La lumière émane du soleil et des corps énignition ; sa vîtesse est prodigieuse ; elle se divise, elle se combine, elle se réfléchit ; le prisme la décompose, et ses rayons se rangent entre eux dans l'ordre de leur pondérabilité ; mais, quelque subtile qu'elle soit, c'est une substance matérielle, ayant une exis-

tence propre et indépendante de tous les êtres qui en reçoivent l'impression.

Il n'en est pas de même du son : l'air est, à la vérité, son véhicule indispensable; mais seulement, comme il l'est en même temps du mouvement et de la vie de tous les animaux, les causes mêmes du son n'existent pas en lui; il n'en est pas l'auteur, il n'en est que le messager. Le son dépend toujours d'une puissance active qui l'engendre à l'instant où il est produit; il se renouvelle, il se prolonge, il cesse avec elle; et si les grands agents de la nature ont la propriété d'y donner lieu, il est dans tous les autres cas l'effet de la vie et du mouvement des êtres animés. Chaque espèce animale a sa manière de moduler le son, laquelle devient pour l'homme lui-même le moyen de rappel de cette espèce; mais à l'homme seul il appartient de l'organiser en parole, c'est-à-dire en intelligence et en sentiments.

Les poumons, placés dans la partie la plus centrale de notre corps, dans le voisinage du cœur, et participant à toutes ses vibrations, sont les organes spécialement affectés à l'action de l'air; et si le chyle et le sang viennent s'imprégner dans les poumons des principes vivifiants de l'air, l'air s'y imprègne à son tour

de toute la vie dont nous sommes animés ; et c'est de là qu'il sort, modifié par les organes vocaux, pour la manifester et la transmettre. Aussi n'y a-t-il rien que le son ne dise, aussi n'est-il aucune nuance de la pensée et du sentiment que la parole n'exprime; et c'est cela qui constitue sa puissance et sa magie.

L'ouïe est donc plus active que la vue. Celle-ci nous met en rapport avec les merveilles du monde extérieur; mais la première nous fait entrer en communication vivante avec toutes les merveilles du monde intérieur, plus profondes et plus sublimes encore. On voit par ses yeux et pour soi, on entend par les autres et aussi pour les autres; on ne voit que ce qui existe, on entend tout ce qui est pensé et senti. Si la vue est une faculté individuelle et qui préside à l'imagination, l'ouïe est une faculté qui tient surtout à l'espèce, et qui concourt éminemment à l'intelligence et au sentiment.

L'ouïe est donc, de tous nos sens, celui qui est le moins sous le domaine de l'instinct; qui, par cela même, est le moins nécessaire à la conservation de l'individu, et le plus favorable à la vie intellectuelle et sociale. L'appareil vocal, qui est subordonné à l'ouïe, et qu'elle seule peut mettre naturellement en

jeu, concourra à mettre cette vérité dans tout son jour.

Aux organes de l'ouïe correspondent les organes vocaux; leur siége est distinct; leur connexion n'en est pas moins intime. La voix n'est en nous que l'écho de l'oreille.

Les organes vocaux, excités par l'ouïe, sont placés au sommet des poumons et à la base de l'appareil oral et mobile qui imprime à l'air qui en sort tous les mouvements qui l'organisent en parole. Cette disposition était indispensable pour que la voix se prêtât, aussi complètement qu'elle s'y prête, à tous les actes de notre volonté.

A chacun de nos organes sensitifs se trouve attachée la portion de fibres motrices nécessaire à son action. Mais ce qui est digne de fixer ici notre attention, quoique cela soit généralement peu remarqué, c'est que plus un sens est sous le domaine de l'instinct, plus les fibres motrices, qui lui appartiennent et qui en déterminent les mouvements, sont intimement associées aux fibres nerveuses qui en reçoivent l'impression; tandis que plus un sens concourt aux acquisitions de l'intelligence, plus la séparation de ses nerfs sensitifs et de ses fibres motrices y devient évidente et complète.

Dans la langue, siége du goût, les papilles nerveuses qui reçoivent l'impression des molécules rapides, sont inhérentes aux muscles qui, exécutant ses mouvements, se dilatent pour *savourer*. L'odorat, qui peut être considéré comme un avant-goût de l'estomac, n'a pas de muscles qui lui soient exclusivement propres; mais nous faisons concourir à l'action de flairer tous les mouvements qui servent à l'inspiration. Aussi ces deux sens sont-ils ceux qui concourent le moins à nos acquisitions intellectuelles.

Dans l'organe de la vue, le nerf optique, qui reçoit l'impression de la lumière, est entièrement distinct des muscles nombreux placés autour de l'œil, et qui, protégés par la cavité orbitaire, en produisent tous les mouvements. On ne distingue, dans tout ce qui nous entoure, que les objets qu'on regarde; et *regarder* est un acte de la volonté, qui dirige l'œil sur les objets dont elle recherche l'impression.

Cette distinction devient plus sensible encore dans l'organe du toucher. Les papilles nerveuses, épanouies surtout aux extrémités des doigts, ne nous donnent qu'un petit nombre de sensations; et c'est surtout à l'organisation admirable de cet instrument si mobile,

que nous devons les notions qui s'y rapportent, et qui ont fait regarder le toucher comme l'organe de la réflexion.

Mais, dans l'organisation de l'ouïe et de l'appareil vocal, non seulement il y a distinction, il y a séparation complète de l'organe qui reçoit l'impression, de celui qui exécute les mouvements qui en dépendent. Il fallait qu'il en fût ainsi; il fallait que les organes de l'audition fussent placés de chaque côté de la tête, pour recueillir les vibrations sonores, de quelque point de l'atmosphère qu'elles arrivassent; et que ceux de la voix, placés au sommet des poumons, fussent en même temps à la base de l'appareil oral, qui seul pouvait imprimer au jeu de l'air les modifications de la parole ; et il fallait aussi que, malgré cette séparation, ils restassent dans la plus étroite dépendance l'un de l'autre. Or, voilà ce qui est si admirablement accompli, que la voix produit tous les sons que l'oreille apprécie, et que l'oreille les apprécie d'autant plus que la voix peut mieux les reproduire. C'est même cette étroite dépendance qui fait que la surdité de naissance produit nécessairement le mutisme, et que la détérioration de l'ouïe entraîne à sa suite celle de la voix.

Mais si les impressions du son sollicitent sympathiquement des mouvements qui y correspondent, dans l'organe vocal, ces mouvements ne se convertissent en articulation, et à plus forte raison en parole, que par l'acte spécial de la volonté, faisant concourir à cet effet les moyens dont elle dispose ; et, comme la voix est subordonnée à la respiration, qui ne se repose jamais, il a suffi à la cause qui toujours a si admirablement adapté les moyens à la fin qu'elle s'est proposée, de mettre la voix sous la dépendance de l'ouïe, en la maintenant sous l'empire de la volonté, pour qu'elle devînt l'instrument de la parole, et par conséquent le moyen universel de communications sociales.

Ces explications m'ont paru nécessaires pour faire comprendre toute l'importance de l'ouïe pour la production de la parole : avec quelle facilité ces facultés sont mises en jeu dès la première enfance ; et, se fortifiant l'une par l'autre, s'associent à tous les besoins, à toutes les sensations, à toutes les déterminations de ceux qui en jouissent; avec quelle aptitude elles se prêtent à recevoir, à conserver et à transmettre toutes les traditions dont l'humanité est dépositaire, comme à manifester toutes les modifications de la pen-

sée et toutes les nuances du sentiment. Elles étaient nécessaires aussi pour nous faire apprécier, en même temps, tout ce qui résulte de la privation de l'ouïe dans le sourd-muet de naissance, et les moyens qui restent à notre disposition pour y suppléer.

Mais avant de procéder à cette recherche, il nous importe de nous faire une juste idée de l'origine et de la nature des différents éléments dont se compose le discours, afin de bien comprendre comment nous pourrons en faire acquérir l'intelligence. Je ne me dissimule pas que les explications dans lesquelles je vais entrer, paraîtront peu conformes aux idées reçues; mais on ne doit pas perdre de vue que notre position étant toute spéciale, et les règles de la grammaire ne pouvant nous servir pour expliquer les lois de la nature, c'est de ces lois elles-mêmes, et des notions que nous recevons directement de la nature, qu'il doit nous être permis de faire dériver les expressions et les moyens qui ne servent qu'à les manifester.

❧

CHAPITRE III.

De l'origine et de la formation des divers éléments du discours.

Toutes les langues sont des conventions humaines qui diffèrent entre elles : par le son, si elles sont parlées ; par la forme, si elles sont écrites, suivant les latitudes et les climats où elles ont pris naissance ; mais qui, malgré les différences qui les font distinguer, ont un lien commun qui les unit, puisqu'elles sont traduisibles l'une dans l'autre, et que celles qui sont le plus perfectionnées peuvent s'approprier les idées exprimées par toutes les autres.

Si en s'arrêtant à ces éléments, et en prenant ici pour texte ceux de la langue française, nous cherchons à les rapporter à l'origine commune, nous reconnaîtrons qu'il résulte de la nature même des choses, et des impressions que tous les hommes en reçoivent, quel que soit le climat qu'ils habitent ; que, si les différences de latitude ont pu en faire varier quelques modifications arbitraires, n'ayant pu rien changer à la nature des impressions et des rap-

ports auxquels ces éléments s'adaptent, ils conservent entre eux, malgré ces différences, une identité parfaite. Une courte analyse sous ce point de vue, de chacun de ces éléments, suffira pour nous en convaincre.

Remarquons d'abord que tous ne jouent pas dans le discours un rôle également important et qu'ils pivotent sur deux principaux qui sont le substantif et le verbe.

Au *substantif* qui nomme les personnes ou les choses, se rapportent : l'*adjectif*, qui en nomme la qualité; l'*article*, qui signale les objets dont nous parlons, et qui en indique le genre et le nombre.

Bien évidemment, si ces éléments sont dans nos langues, c'est parce que ce qui leur sert de type est dans la nature; ils sont le résultat des impressions que nous en recevons et du besoin que nous avons de les manifester.

Le *pronom*, remplaçant le nom, pivote à plus forte raison sur lui, et par conséquent sur les personnes ou les choses qui en sont l'objet. Il pourrait paraître d'abord une création purement arbitraire ; mais en y réfléchissant davantage, on doit reconnaître qu'indépendamment de ce qu'il est un besoin de l'intelligence qui, comme la lumière, tend vers son but par

le plus court chemin, on peut dire aussi qu'il a son type dans la nature même, puisque la plus petite partie d'un objet, ou des impressions qui y ont été associées, suffit pour rappeler l'idée du tout auquel elle appartient.

Au *verbe*, qui exprime l'existence et l'action, correspond l'*adverbe* qui en exprime le mode, et qui est au verbe ce que l'adjectif est au substantif.

La *préposition* exprime les rapports que nous apercevons, soit entre les objets qui nous environnent, soit entre les modifications que nous faisons varier nous-mêmes par suite de nos propres actions.

La *conjonction* lie les différentes parties du discours, pour en former un ensemble, comme les différentes parties d'un être sont liées entre elles pour en composer un tout.

Le *participe* qui, tantôt joue le rôle d'adjectif, tantôt celui de verbe, s'explique par celui de ces éléments dont il tient la place.

Enfin, l'*interjection* est une proposition elliptique toute entière, toujours expliquée par l'ensemble des circonstances qui y donnent lieu.

Ces différents éléments ne sont donc dans nos langues, que parce qu'ils sont indispensables pour exprimer des impressions ou des

rapports qui résultent de la nature même des choses, dont ils ne sont qu'une manifestation.

Si nous les considérons sous le rapport de leur variabilité ou de leur invariabilité, nous y trouverons une confirmation de la même vérité.

Dès lors, en effet, que les personnes ou les choses exprimées par les noms substantifs varient par le sexe et par le nombre, tous ceux des éléments du discours, qui se rapportent essentiellement au substantif, devaient en subir les modifications : aussi sont-ils essentiellement variables (1).

De tous les éléments du discours, le plus variable est le verbe, parce qu'il doit se prêter à toute la variabilité du temps, des personnes et des modes.

Les éléments invariables sont ceux qui expriment des rapports indépendants des personnes ou des choses dont on parle, ou qui sont en action ; ces rapports étant considérés, abstraction faite du genre et du nombre

(1) La langue anglaise, qui paraît faire exception à cette règle, sanctionne, au contraire, le point de vue qui y sert de base, puisque par l'effet du génie de cette langue philosophique, la qualité, qui est ce que nous apercevons dans les objets, est toujours nommée avant l'objet lui-même, et sans porter l'indication du genre et du nombre auxquels elle est alors considérée comme étrangère.

des objets qui y donnent lieu, ne doivent pas en porter les empreintes.

Sans entrer dans de plus grands détails à cet égard, je me crois autorisé à conclure que non seulement les éléments du langage ont pris leur origine dans la nature, mais encore que c'est à elle que doivent être rapportées les règles qui le régissent, et qu'il n'y a de légitimes que celles qui en dérivent.

Mais si ce que j'ai dit est fondé, j'ai déjà fait un grand pas vers le but que je me propose, et ce qui me reste à dire sera une application des données établies.

CHAPITRE IV.

Application de ces principes à l'enseignement général et à celui des sourds-muets en particulier.

Si ce qu'il y a de plus important dans une méthode d'enseignement, c'est de l'asseoir sur des bases solides, invariables, et par conséquent indépendantes du prestige et des erreurs de la science; si c'est de partir du connu pour s'élever à l'inconnu; si, dans la sphère spéciale où nous sommes circonscrits avec

l'enfant sourd-muet, ce qui lui est connu, ce sont bien évidemment les impressions qu'il a reçues et qu'il reçoit, comme nous, de tout ce qui l'entoure, impressions qui excitent en lui les mêmes déterminations que dans les autres enfants du même âge ; s'il est également incontestable que l'inconnu, qu'il s'agit de lui apprendre, est le langage conventionnel, on ne peut rien faire de mieux que d'adapter, aussi directement que possible, ce langage rendu visible par l'écriture, aux impressions, aux sentiments et aux idées qui y donnent lieu, et de le greffer immédiatement sur elles.

En agissant ainsi, nous ferons pour le sourd-muet ce que fait, pour son enfant, la mère qui le porte et qui, entraînée par son instinct à mesure que ses sens se développent, approche cet enfant des objets qui le frappent, et vers lesquels il tend les bras, les lui nomme à mesure qu'il les touche, nomme également les actions qu'il fait, celles qu'elle fait elle-même devant lui; et son enfant qui l'entend, associe les impressions de l'ouïe à celles qu'il reçoit par tous ses autres sens; et comme la répétition des mêmes actes s'accompagne toujours de celle des mêmes sons, la parole devient le moyen de rappel des impressions et des idées qui y ont été associées; et c'est

ainsi que, dans tous les pays, l'enfant qui reçoit de la nature des choses, le même enseignement, s'explique par lui, le langage conventionnel dont sa mère lui transmet la tradition ; et comme cette tradition se transmet sans étude, sans art et heureusement par le cœur maternel, elle est toujours efficace : voilà pourquoi tous les enfants apprennent sans peine, par le seul bienfait de leur nature, le langage usité dans le pays qu'ils habitent.

L'enfant privé de l'ouïe, mais doué de tous les autres sens, n'entend et ne comprend que le langage naturel des choses, auquel il ne peut associer celui de la parole articulée, qu'il n'entend pas ; il s'agit donc d'y substituer la parole écrite, en la rapportant, comme le fait la mère, à tous les faits naturels qui en expliquent la valeur ; il s'agit d'imiter, autant qu'il est possible, la simplicité, la candeur et la bonté maternelle ; de se mettre à la portée des plus faibles; de bannir avec soin, surtout dans les commencements, ces analyses scientifiques du langage, auxquelles ne peut s'attacher aucune idée, et qui suffiraient seules pour persuader à l'élève, tout en débutant, qu'il lui est impossible de rien comprendre à ce qu'on veut lui faire apprendre.

Nous verrons (Chapitre XVII) comment, dès sa première enfance, et aussitôt qu'une mère aurait acquis la triste conviction que son nourrisson est sourd, et par conséquent qu'il doit être muet, elle pourrait, si elle le voulait, l'exercer à attacher au mouvement de ses lèvres, quand elle lui parle en présence des objets de ses sensations et de ses besoins, les mêmes idées qui, dans les mêmes circonstances s'attachent à la parole dans celui qui l'entend. De tout ce qu'elle pourrait faire pour suppléer à l'infirmité de son enfant, ce serait ce qu'il y aurait de plus naturel, de plus simple et de plus efficace. Elle pourrait même, si elle le voulait également, appeler encore son enfant à reproduire ce qu'il n'entend pas de la parole, en le mettant dans le cas d'associer encore, à l'imitation sympathique de tout ce qu'il en peut voir et comprendre, l'action même de sa voix, dont tous les organes, aussi intacts, aussi parfaits que les nôtres, n'ont besoin que de l'excitation de sa volonté. Je ne puis justifier, il est vrai, ce que j'ose ici avancer par des faits accomplis, et dont la mémoire des hommes ait conservé la tradition ; mais c'est sur la nature même des choses que je fonde mon assertion, et c'est au cœur maternel que je m'adresse pour lui en confier la réalisation.

Comme la nature ne nous offre que des objets composés des qualités diverses qui leur appartiennent, et dont nos sens font successivement et simultanément l'analyse, il faut que nos mots écrits se rapportent toujours, surtout dans le principe, aux objets montrés, et à tout ce que l'attention de l'élève y découvre; qu'ils expriment les actions que nous exerçons sur ces objets, ou à leur occasion; les positions dans lesquelles nous les plaçons, les usages auxquels nous les faisons servir; car c'est tout cela qui donne l'intelligence des locutions auxquelles ces mots écrits se rapportent.

Je reconnais ici toute la force des préventions et des objections que je soulève. Quoi, me dira-t-on, vous ne vous contentez pas d'offrir à l'attention de votre élève, dès la première leçon, et en regard des objets qu'il désigne, des mots entiers, composés de plusieurs lettres, peut-être même de plusieurs syllabes; vous l'appelez à reproduire ces mots par sa propre écriture; vous écrivez et vous lui faites écrire le nom de l'action que vous faites sur cet objet, et vous allez même jusqu'à lui faire écrire une proposition simple, avant qu'il ait pu se faire une juste notion des éléments logiques et grammaticaux qui la composent. N'est-ce pas un moyen infaillible

d'introduire dans ses idées, une confusion qui rendra impossible le succès de son enseignement ?

Oui, je me crois autorisé à agir ainsi, et à fronder à ce point les opinions et les errements établis; je suis de plus convaincu que ce n'est que par là qu'on peut faire cesser la confusion que produit la marche contraire, et substituer la lumière de l'intelligence aux lueurs trompeuses des fausses sciences. Mais comme ce point de vue est capital, et que tout ce que nous avons à dire s'y rapporte, je dois exposer plus complètement ici, avant d'aller plus loin, les motifs de ma conviction.

Croyant que nous ne pouvons rien faire de bien qu'en agissant d'une manière conforme à notre nature et à celle des choses qui nous environnent et que la science elle-même, quels que soient l'ancienneté et l'absolutisme de ses prescriptions, ne peut rendre imprescriptibles l'ancienneté et l'autorité de la nature, je me sens obligé d'observer avec attention comment elle procède dans le développement intellectuel de l'homme, et par conséquent de remarquer ce que font les mères, qui, dans tous les pays du monde, sont restées, plus que les philosophes et les savants, fidèles à cette sage nature; et je crois que, nulle part,

elles n'attendent, pour apprendre à marcher à leurs enfants, qu'elles aient pu leur faire comprendre les lois de l'équilibre ; que pour leur apprendre à parler, elles ne commencent pas par des analyses scientifiques du langage en syllabes et en lettres, en voyelles et en consonnes ; que ce n'est pas par les découvertes ingénieuses de la physique et les analyses de la chimie, qu'elles les initient à la connaissance des corps et de leurs propriétés. Je vois que malgré cela, tous les enfants ainsi éduqués apprennent à marcher, à parler et à connaître toutes les propriétés usuelles des corps.

Comme cette expérience est aussi ancienne que le monde et aussi générale que l'humanité, elle réunit tout ce qui peut commander à ma raison et entraîner ma bonne foi.

Si j'y oppose maintenant les résultats obtenus par l'effet des méthodes analytiques les plus savantes et les plus accréditées, et que je tienne compte du temps qu'elles mettent à apprendre à lire et à écrire aux enfants la langue qu'ils ont déjà appris à entendre et à parler ; du travail et des peines qu'elles leur imposent, ainsi qu'à ceux qui les enseignent ; si je poursuis cette investigation jusque dans les colléges ; si je considère, en outre, les corps savants qui président à leur enseignement, le

nombre, le talent et le zèle des hommes distingués auxquels il est généralement confié; l'importance et l'autorité des méthodes qui y sont appliquées; l'érudition et la variété des ouvrages multipliés pour en faciliter l'application, et qui paraissent ne rien laisser à désirer; si je suis forcé de reconnaître en même temps que, malgré la richesse et l'abondance de tous ces moyens, les dix années qui devraient être les plus belles et les plus fécondes de la vie, sont encore insuffisantes, pour faire acquérir au plus grand nombre des élèves la connaissance des langues qu'on s'efforce de leur apprendre, alors ma raison se trouble, mon cœur saigne; et, malgré tout l'empire de la coutume, il ne m'est pas possible de me persuader que ce soit là que nous devons chercher les errements qui doivent nous diriger.

C'est donc à l'enseignement maternel que nous nous adressons, comme étant plus rapproché de la nature; c'est lui que nous interrogeons habituellement, pour y chercher les indications dont nous devons profiter. Que l'on considère d'ailleurs, que la spécialité de notre position suffirait pour nous en faire un devoir, lors même que ce devoir ne nous serait pas prescrit par la raison.

A tous les ouvrages faits pour l'enseigne-

ment ordinaire, on réunit, dans les écoles, la puissance et l'autorité de la parole pour en donner l'explication et en faciliter les applications. Puisque nous sommes privés de cet avantage avec le sourd-muet, c'est donc un motif de plus pour que, toutes les fois qu'il est nécessaire, nous nous adressions au langage naturel des choses, pour servir d'interprète à celui que nous leur apprenons.

CHAPITRE V.

De l'enseignement maternel; nécessité d'y conformer le premier enseignement de l'enfance et celui du sourd-muet en particulier.

Nous avons dit, dans le chapitre précédent, que tous les éléments de nos langues avaient leur raison dans la nature; et c'est par là que nous avons cherché à expliquer leur origine et leur formation. Il nous eût été difficile de préluder par une voie plus directe et plus précise à l'indication des moyens qu'il s'agit d'employer, pour en faire l'application aux détails de l'enseignement.

Il est vrai que ce que j'ai dit, n'étant pas

conforme aux idées le plus en circulation, ne peut être bien compris qu'autant qu'on prend la peine d'y réfléchir, et qu'alors même celui qui voudrait procéder à son application ne serait pas dispensé d'y réfléchir encore.

Une méthode toute faite, un livre imprimé en beaux caractères et revêtu d'une royale adoption, est infiniment plus commode. Tout y est classé de manière à faciliter la tâche du maître, et à le dispenser lui-même du travail de la réflexion : l'élève seul y est sacrifié. Comment de tels ouvrages n'auraient-ils pas la vogue ?

Je ne sache pas qu'il en ait jamais été fait de semblables pour faciliter la tâche des mères, et je doute aussi qu'elles en eussent profité, lors même que cela eût été fait. La mère n'obéit qu'à l'empire irrésistible du sentiment qui l'anime et à celui du tendre objet qui réclame ses soins : c'est à sa faiblesse et aux besoins de son nourrisson qu'elle les proportionne toujours. Jamais la plume du littérateur n'a pu décrire tout ce que son cœur lui fait éprouver et faire. Toute mère a le bon sens de croire que l'amour qu'elle porte à son enfant ne lui est profitable que par l'attention minutieuse et continue qu'elle met à adapter tous les soins qu'elle lui donne à tout ce que réclament con-

tinuellement ses besoins et l'impuissance de ce cher objet de sa tendresse.

Le lait abonde-t-il dans ses mamelles? elle n'a pas besoin de dissertations scientifiques pour comprendre qu'aucun aliment n'est mieux approprié à la nourriture de son enfant. Ses sens commencent-ils à se développer? elle sait admirablement trouver, sans le secours de nos livres, et parmi les objets qui l'entourent, ceux qui sont propres à éveiller et à fixer son attention, et lui donner l'instruction dont il peut profiter. C'est avec un tact exquis qu'elle en épie, qu'elle en suit les progrès, pour y proportionner son enseignement, pour l'adapter à tous les détails de sa position, et pour y faire concourir efficacement toutes les éventualités qui surviennent.

C'est ainsi que la mère agit à l'égard de son enfant, dont l'existence si frêle est éprouvée par l'action de tant de causes qui agissent simultanément sur elle, et avec lesquelles elle doit se mettre en équilibre. C'est ainsi que sa sollicitude épie l'éveil de ses sens, pour en surveiller l'éducation, et donner à son attention, comme elle a donné à son estomac, les aliments qui lui sont appropriés; c'est ainsi que l'amour maternel excite dans le cœur de l'enfant les premiers sentiments qui le feront

sympathiser ensuite avec toute l'humanité, et que la mère préside efficacement au développement de toutes les facultés qui appartiennent à la nature de son enfant; et tout cela se fait parce que la nature parle dans le cœur d'une mère; et c'est parce que sa voix est toujours écoutée, que les générations des hommes se sont perpétuées et se perpétueront toujours sur la terre.

Pourquoi ce spectacle si vivant, offert dès l'origine à tous les regards, n'a-t-il pas davantage servi de leçon à ceux qui se sont établis les précepteurs du genre humain?

Pour nous, qui y trouvons au plus haut degré ce qui peut intéresser l'esprit et le cœur, et qui sommes d'ailleurs dans l'impossibilité d'appliquer à nos élèves les brillantes théories de la science, qu'il nous soit permis de nous adresser à cette tradition providentielle, pour y puiser les documents qui doivent nous diriger; car ce n'est pas l'approbation de nos contemporains que nous cherchons : c'est celle de notre conscience.

Si la Providence a soumis à des lois invariables le développement physique des êtres; si chaque individu, pour acquérir celui qui appartient à sa nature, est obligé d'accomplir toutes les conditions qui y président, n'a-t-

elle pas soumis aussi à des lois analogues le développement intellectuel et moral de l'homme ?

Pour se nourrir et pour croître, il ne suffit pas d'être environné d'aliments : il faut encore en manger ; il faut les digérer ; il faut que ces aliments s'imprègnent de notre vie dans les poumons, dans le cœur, dans le torrent de la circulation, afin qu'ils s'assimilent successivement aux parties, à l'accroissement desquelles ils concourent. La Providence, pour assurer la perpétuité des espèces, ne pouvait laisser tous ces actes merveilleux et compliqués de la vie au libre arbitre des individus ; elle n'y a laissé, dans les espèces éducables, que les actes qui mettent l'individu en rapport avec le monde extérieur ; encore correspondent-ils avec l'instinct par le moyen des sens, et en proportion de ce qu'ils en sont, pour ainsi dire, les avant-coureurs.

A l'homme seul appartient la liberté, seulement encore pour ce qui concerne son développement intellectuel et moral ; mais les conditions qui président à ce développement sont aussi invariables que celles qui président à sa nutrition.

Si l'alimentation doit toujours être proportionnée à l'âge, au tempérament et aux forces,

il en est de même de l'enseignement. La Providence a donné, dans le lait, l'aliment le mieux approprié à la nourriture de l'enfant; elle fournit le même secours à son intelligence, par la manière dont elle prépare chacun de ses sens à s'approprier les impressions qu'il reçoit de tout ce qui l'entoure. Rien ne peut le dispenser de l'action de ses organes, pour s'assimiler sa nourriture; rien ne peut le dispenser également de l'attention, cet acte de l'intelligence, pour s'assimiler ce qui lui vient du monde extérieur. Il faut qu'il digère et qu'il s'assimile les sensations diverses qu'il reçoit par chacun de ses sens, comme les aliments qu'il introduit dans son estomac. La douleur lui est aussi nécessaire que le plaisir, pour lui apprendre à distinguer ce qu'il doit rechercher, ce qu'il doit éviter. Son corps ne lui a été donné que pour servir, pour ainsi dire, au développement de son ame, et ses besoins physiques pour préluder à ses besoins intellectuels et moraux. Aussi, les besoins de notre ame sont-ils plus impérieux et plus difficiles encore à contenter que les besoins de notre corps; en tout, ils nous poussent vers l'infini, parce qu'il est dans notre nature : voilà pourquoi elle généralise, elle abstrait; et, ne voyant que le fini, elle ne rêve que l'infini.

Au reste, quelles que soient, sous ce rapport, la tendance et la portée de notre intelligence, ce qu'il importe de bien constater en ce moment, c'est l'analogie des moyens qui concourent à son développement avec ceux qui président au développement du physique de l'homme.

Nous ne comprenons bien une notion nouvelle qu'en proportion des rapports qu'elle présente avec toutes les notions que nous nous sommes déjà identifiées, et, par conséquent, par l'effet d'un travail analogue à celui de l'assimilation, dans lequel notre réflexion nous fait passer en revue, et mettre, pour ainsi dire, en contact, avec toutes les connaissances qui nous sont propres, cette notion nouvelle qui doit s'y associer, pour les étendre. Notre ame s'assimile, pour ainsi dire, cette notion pour en profiter, comme notre corps l'aliment qui le nourrit.

Se scandaliser de cette comparaison, parce qu'elle est tirée du physique de l'homme, ce serait méconnaître les voies providentielles et y substituer nos utopies.

Il est vrai qu'en admettre la justesse, ce serait reconnaître, par là même, l'inconséquence des moyens généralement adoptés pour donner l'enseignement.

Le professeur qui prétendrait que ses élèves doivent profiter de la leçon qu'il leur donne, parce qu'après l'avoir bien étudiée, il expose avec talent toutes les notions dont elle se compose, serait en quelque sorte comparable à l'Amphitrion qui, réunissant ses amis dans un banquet, au lieu de les faire participer, chacun selon son goût, aux mets qu'il fait servir, se contenterait d'en manger avec appétit en leur présence, et de leur parler avec emphase des excellentes qualités de tout ce qu'il savoure.

Le rôle du maître, dans l'enseignement, ne pourrait-il pas être comparé à celui du cuisinier, pour la préparation des aliments? L'art de celui-ci est d'en adapter le choix au nombre et au goût des convives; de leur donner le degré de cuisson, les assaisonnements et les apprêts les plus appétissants et les plus favorables à la digestion; ainsi, le maître ne peut choisir dans l'enseignement que des matières appropriées à l'intelligence de ses élèves, et il doit les présenter de la manière la plus propre à les intéresser; mais, comme il n'y a telle chère que d'appétit, le grand art dans l'enseignement est d'en exciter l'appétit, et d'y proportionner l'aliment, dont l'assimilation ne peut s'opérer qu'en passant par toutes les con-

ditions que nous avons indiquées précédemment.

CHAPITRE VI.

Des vices de l'enseignement, tel qu'il est généralement pratiqué ; de quelques moyens d'y remédier.

Le langage, moyen de manifestation de la pensée de l'homme, produit de son élaboration propre, et pour ainsi dire de sa digestion intellectuelle, n'arrive à se perfectionner que par le concours des générations successives, en se conformant nécessairement, souvent même, à leur insu, et par la force des choses, aux lois qui y président. Chaque homme, en particulier, s'en approprie ce qui est le plus en rapport avec ses besoins. Il n'y a pas d'équivoque dans l'emploi qu'on en fait, dans les usages habituels de la vie, parce que c'est la mère qui l'enseigne, sous l'inspiration immédiate de la Providence. Mais que l'on veuille aborder la science ; que l'on entre seulement dans la plus petite école, c'est alors que tout ce qui fait la vie de la parole disparaît, et que

trop souvent on ne voit plus à sa place, qu'un hideux et dégoûtant squelette. C'est là que l'homme, devenu ange rebelle par l'orgueil, substitue sa vaine science à celle de la Providence; c'est là que la Babel se construit, et que la tradition divine étant méconnue, la confusion des langues s'établit.

Si l'enfant doué de tous ses sens arrive quelquefois à l'école, ayant déjà plus de mots que d'idées, c'est là qu'on lui fait passer le plus beau temps de sa vie, à lui faire apprendre exclusivement des mots, dont il ne s'agit plus de lui donner le sens. Moins le maître lui-même le comprend, plus il s'irrite de ce qu'il ne soit pas compris. Alors finit, pour l'enfance ingénue, son âge d'or et commence son siècle de fer. Heureux celui qui, malgré la méthode et le maître, et poussé par la puissance de sa nature, arrive à comprendre quelque chose de ce qu'on lui fait apprendre; que ne ferait-il pas si l'on savait l'instruire ! Malheur au plus grand nombre, le rayon divin qui seul peut éclairer et diriger, s'obscurcit et souvent s'éteint à la lueur du sinistre flambeau qu'on y substitue; la conscience, sans guide, s'égare, et ne distinguant plus rien de l'œuvre de Dieu, dans la science de l'homme, elle ne sert alors que d'instrument servile aux

passions que les hommes ne peuvent détruire.

Maintenant, plus que jamais, en France, on commence à sentir l'importance d'une bonne instruction primaire. Le gouvernement cherche à former des instituteurs et à donner une bonne direction aux écoles de l'enfance; déjà parmi les instituteurs primaires, se trouvent nombre d'hommes estimables, qui n'attendent que l'indication des moyens propres à faire prospérer davantage leurs efforts et leur zèle; les écoles normales primaires, destinées à entretenir et à perfectionner cette classe intéressante de fonctionnaires, laissent peu à désirer, sous le rapport de la variété et de l'étendue des connaissances qu'on y enseigne; mais j'ambitionnerais surtout, qu'on y appelât davantage l'attention sur tout ce qui se rapporte à l'éducation maternelle, et sur les leçons qu'on en devrait tirer, pour mieux faire valoir l'enseignement qu'on doit donner dans les écoles. Pourquoi n'imiterions-nous pas aussi l'exemple des Allemands, qui depuis long-temps ont associé à leurs séminaires d'instituteurs, l'enseignement des sourds-muets, et qui s'applaudissent des grands avantages qui résultent de cette heureuse association.

Non seulement tous les instituteurs, y apprenant l'art si simple d'instruire les sourds-

muets, peuvent faire participer ensuite à l'enseignement dans les communes où ils sont placés, ceux qui s'y rencontrent, et par là, tous les sourds-muets reçoivent au moins quelque instruction, sans aucune augmentation de charges, ni pour les familles, ni pour l'état; mais l'avantage inappréciable attaché à cette mesure, c'est l'influence qu'elle exerce sur l'instituteur lui-même, pour lui faire sentir comment s'acquiert l'intelligence de la parole et de l'écriture, et tout ce qu'il doit faire pour faire bien comprendre à ses élèves parlants, ce qu'il est chargé de leur apprendre. Ce n'est pas qu'il ne soit possible d'arriver à ce résultat par d'autres moyens mais je doute qu'il en soit de plus simple, de plus économique et de plus efficace.

Et parmi les bienfaits qui résulteraient d'une telle association, qu'il me soit permis d'indiquer ici l'influence morale qu'elle exercerait sur l'ensemble des élèves, par l'exercice de la bienfaisance; combien il serait facile d'appeler les élèves parlants, qui auraient déjà appris à écrire des mots, à les enseigner, à leur tour, à leurs camarades sourds-muets, à la vue des choses qu'ils signifient; comment en les prononçant, ils les exerceraient à les lire sur leurs lèvres; et combien se trouve-

raient facilitées par là, leurs communications sociales.

Ce qui aujourd'hui paraît difficile, incroyable peut-être, se réalisera nécessairement dans quelques lustres ; car, tout ce qui est possible s'effectuera par suite et en proportion de l'intérêt qu'on portera à la bonne éducation de l'enfance.

CHAPITRE VII.

De la parole et des causes qui y donnent lieu.

La parole est le signe, l'expression et le corps de la pensée. La pensée précède donc la parole (1).

Mais, qu'est-ce que penser, réfléchir, méditer, si ce n'est se parler à soi-même ?

L'union de la pensée avec la parole est l'image parfaite de l'union de l'ame avec le corps, c'est une véritable incarnation de la pensée.

Cette union est un de ces faits primitifs et

(1) C'est dans l'excellent ouvrage de M. de Cardaillac, modestement intitulé *Etudes élémentaires de Philosophie*, qu'il faut voir tout ce qui se rapporte à cette question importante, traitée de la manière la plus lumineuse.

mystérieux, inhérents au sentiment même de notre existence, et qui servent à la démonstra tion de tous les autres faits.

La parole devrait être toujours aussi inséparable de la pensée que l'ame est inséparable du corps pendant la vie, que le mouvement est inséparable de la cause qui le produit.

L'intimité de cette union vient-elle à se relâcher, la vie qui en dépend s'affaiblit; cesse-t-elle d'exister, la vie est dissoute : il n'en reste plus que le cadavre.

Tous les efforts de l'homme dans l'enseignement, devraient avoir pour objet de cimenter et de rendre indivisible cette union. Est-ce la tâche qu'il y remplit?

La pensée ne peut être exprimée que par les moyens qui servent à la manifester. La proposition est son élément le plus simple. Elle se compose de trois termes exprimés ou sous entendus.

Ces trois termes paraissent dériver de la trinité mystérieuse dont l'homme est un emblème par l'union de l'ame avec le corps, qui constitue la vie; ils sont encore reproduits dans toute la nature par l'union de toute cause avec son effet, comme par l'union de la pensée avec le signe qui fait la vie de la parole.

Chacun de ces trois termes invoque et prouve les deux autres. Ainsi, le nom d'un objet rappelle nécessairement l'idée d'une qualité qui lui est inhérente et sans laquelle cet objet ne serait rien pour nous; le nom d'une qualité rappelle nécessairement aussi un objet auquel elle appartient, et sans lequel elle n'aurait pas été perçue. Enfin l'affirmation de l'existence atteste l'idée d'un être qui n'a pu être perçu lui-même que par les qualités qui lui sont inhérentes.

Ces raisonnements ne concourent pas plus à l'intelligence de la parole, que les analyses du chimiste ne concourent à la nutrition. Mais ce qui y concourt, ce sont les lois qui y président, et dont il est de notre nature de faire l'application, même à notre insu.

C'est aussi à cette application que concourt admirablement la mère, en transmettant la parole à son enfant, au milieu des scènes animées de la nature et de la société; et l'ame de son enfant s'éveille et sourit à cette parole vivante, et il s'exerce à la bégayer, et bientôt il la reproduit pleine de charmes.

S'est-on suffisamment rendu compte de tout ce qu'apprend l'enfant, pendant les premières années de sa vie, à l'époque où son existence si frêle se met en équilibre avec

toutes les lois de la nature ; où il en passe la plus grande partie, enseveli dans le sommeil; alors que ses organes, non encore affermis, sont si vivement et souvent si péniblement impressionnés par tout ce qui agit sur eux en dedans comme en dehors.

Cependant, si nous considérons cet enfant, à l'âge de sept ans, élevé dans une chaumière, au milieu de la campagne, de quelle variété de notions se compose déjà son intelligence, sans que ces notions s'y confondent! Il juge sainement des propriétés des corps qui l'entourent et de leurs rapports avec ses besoins; il est à son aise dans la nature, il en pratique les lois, il les fait concourir à ses jeux; il n'est pas une impression nouvelle qui ne serve à son instruction et qu'il n'associe à toutes celles qu'il s'est déjà appropriées : les déterminations de sa volonté s'en composent. Il commande aux animaux, qui déjà reconnaissent en lui leur maître ; il sait se défier du chat, se confier au chien, et conduire les moutons dans les champs; il sent sa place dans la nature, il y connaît déjà son passé, il y jouit du présent, et prélude à son avenir. Tout ce qu'il apprendra, par la suite, ne sera qu'une ampliation de ce qu'il sait déjà, et déjà je serais embarrassé, si j'étais obligé

d'énumérer ce qui lui manque parmi les notions fondamentales qu'il lui importe d'avoir sur toutes les choses, au milieu desquelles il vient d'apparaître depuis si peu de temps.

Si je le considère dans ses rapports avec sa famille, je le vois, par elle, en communication avec toute l'humanité.

Sa mère lui parle ; il comprend sa parole, il obéit à sa voix, il se sert aussi lui-même de la parole pour faire parler ses besoins, pour appeler ce qu'il croit propre à les satisfaire ; et quelquefois aussi pour dicter ses volontés. A-t-il reconnu, à cet égard, l'impuissance de son empire ? l'espiègle saura recourir aux larmes ou aux caresses, à l'obéissance ou aux cris. C'est avec une exquise sagacité, qu'ayant étudié le caractère et les habitudes des personnes, comme les propriétés des corps qui l'environnent, il les fait concourir à la satisfaction de ses désirs. Son intelligence s'adapte à toutes les situations, pour en profiter, comme son corps, à toutes les variétés des aliments, des températures et des climats, pour se développer et se fortifier.

Comment se sont formées en lui ces notions et les déterminations qui s'ensuivent ? Par l'effet du langage naturel des choses, auquel s'est associée la parole de l'homme, à laquelle ce langage a servi d'interprète.

Je le demande? A quoi ne parviendrait-on pas, pour le perfectionnement de cet enfant, si, comme cela devrait être, l'influence dont l'homme dispose avait pour but d'associer, à cet enseignement si fécond et déjà si efficace, tout ce que les sciences et les arts pourraient si heureusement y ajouter; que ne deviendrait pas alors l'intelligence et l'activité d'un enfant qui serait ainsi éduqué.

On me répondra sans doute que c'est là l'objet de tous les vœux, et je m'empresse d'en convenir. Mais quels moyens prend-on pour en assurer l'accomplissement? Ces moyens sont-ils favorables ou contraires au but proposé? — C'est ce qui vaut bien la peine d'être examiné.

La parole, avons-nous dit, n'est vivante qu'accompagnée de la pensée, et la pensée n'est qu'un rapport aperçu entre les objets qui y donnent lieu; elle n'a de vie que dans la proposition où tout cela est compris.

Or, est-ce ainsi qu'on procède dans les écoles où arrive, à l'âge de sept ans, l'enfant que nous venons d'observer? Et d'abord, que s'y propose-t-on? De lui apprendre à lire, c'est-à-dire à attacher aux formes de l'écriture les mêmes idées qu'il a attachées jusqu'alors au son de la parole.

C'est ici que s'ouvre le labyrinthe dans lequel va s'égarer sa raison.

A force de recherches sur le corps de la parole, on est parvenu à reconnaître qu'il se compose de sons, qu'on a appelés voyelles, et de mouvements imprimés à ces sons, qu'on a appelés articulations ou consonnes. Ayant remarqué que les sons différaient suivant les degrés d'ouverture de l'organe vocal, on a fait de toutes ces différences appréciables autant de voyelles, et on a fait de même des consonnes en nombre proportionné à celui des différents mouvements qui pouvaient être donnés aux sons par les diverses parties de l'organe qui en sont susceptibles. On a nommé ensuite chacun de ces éléments, pris ainsi isolément, et c'est par leur étude que commencent les premières leçons; et l'infortuné, soumis sans défense à cette inflexible nécessité, n'est admis à lire un mot qu'après avoir épuisé les longues et fastidieuses combinaisons de lettres et de syllabes doubles, triples, dont il se compose.

De toutes les combinaisons qui pouvaient être faites pour enseigner à lire, était-il possible, je le demande, d'en trouver une plus directement opposée au but qu'on se propose, et plus propre à persuader à l'enfant qu'il lui

est impossible de rien comprendre de ce qu'on veut lui faire apprendre?

Sa mère s'était aidée du langage naturel des choses, pour le faire servir d'interprète à sa parole. Tous les objets qui l'intéressaient ont été successivement nommés, et le nom s'est associé à l'idée de ces objets. Il en a été de même des actions qu'il a faites ou vu faire, des modifications diverses qui s'y sont rapportées; et son intelligence, avide d'impressions, a associé celles de la parole à toutes celles qu'il a reçues d'ailleurs par chacun de ses sens, à toutes les combinaisons d'idées qu'elles ont occasionées, à toutes les déterminations qu'elles ont suggérées. Tout s'est fait ainsi, naturellement, par l'action simultanée de toutes les causes qui ont concouru de concert au développement de son intelligence et de ses sentiments, et à leur association avec la parole.

Une observation qu'on ne saurait trop répéter, et qui trouve ici nécessairement sa place, c'est que la nature ne procède que par voie d'association, en faisant concourir aux effets qu'elle produit l'ensemble des moyens dont elle dispose. Tous les corps qu'elle nous présente sont composés, toutes ses actions sont d'ensemble et opèrent dans toutes les di-

mensions. Ce sont nos sens qui font l'analyse de tout cela, et c'est de tous les rapports qui en résultent, et qui sont perçus par nous, que se compose notre intelligence : ainsi que notre nutrition se compose des qualités variées des aliments dont nos organes opèrent l'assimilation.

Comment donc a-t-on pu se persuader qu'à l'école il fallait procéder à l'enseignement d'un enfant par une voie diamétralement opposée ? C'est pour faciliter sa tâche, répond-on, et se prêter à la faiblesse de son intelligence ! Mais n'est-ce pas pour cela même qu'il aurait fallu y faire concourir l'association d'action de toutes ses facultés ? Que prétendez-vous lui apprendre, avec le résultat de vos scientifiques analyses ? quelle idée attacherez-vous séparément à chacune des lettres A, B, C, D, etc., et à toute cette série de monotones combinaisons que vous lui faites subir avant de l'amener à lire un seul mot ? Vous auriez dû employer toutes les ressources de votre intelligence pour l'initier à ce mode important de reproduction de la parole et de la pensée.

Quoi ! de nombreuses générations ont préludé à l'invention de l'écriture. Les monuments de l'antique Égypte nous disent encore que,

pendant des siècles, on y a procédé, en passant par les écritures figuratives, hiéroglyphiques et symboliques, pour arriver enfin à l'écriture idéologique ou phonographique; et c'est sans transition que nous faisons passer l'enfance ingénue, de ses jeux si pleins de vie, à tout ce qu'il y a de plus abstrait dans les éléments de l'écriture et de la parole!

Mais, à défaut de raisons pour justifier cette marche, le cœur aurait dû suffire pour en détourner. Quoi! serait-ce donc en vain que, partout et depuis si long-temps, on est témoin des tortures qu'on fait subir à l'enfance; du dégoût, de l'aversion que lui inspire cette étude; de l'altération profonde qu'elle imprime à son caractère et à toutes ses facultés!

Mais l'analyse du langage a été faite; les lettres en sont les éléments: c'est donc par ces éléments inculqués, sinon dans l'intelligence, ce qui est impossible, du moins dans les habitudes de l'enfance, que l'empire de la coutume, auquel rien ne résiste, veut qu'on la conduise à l'intelligence de la parole.

.... L'air aussi a été analysé. Indépendamment du calorique et de la lumière qui lui sont combinés, on a reconnu que l'oxigène et l'azote en étaient les principes constituants. Pour

accoutumer les poumons à la respiration de ce composé, il faudrait donc y préluder aussi par celle de l'azote.

CHAPITRE VIII.

Des salles d'asile ; des écoles primaires ; des écoles industrielles. — Moyens qui en feraient fructifier l'enseignement.

Cependant nombre de bons esprits s'efforcent d'améliorer le premier enseignement. L'enseignement mutuel a paru ; des méthodes nouvelles de lecture sont introduites ; des salles d'asile s'ouvrent dans les grandes villes, en faveur de la première enfance ; des écoles industrielles se préparent, pour donner du travail aux jeunes gens qui auront acquis les connaissances fondamentales dans les écoles primaires.

On doit applaudir à ces entreprises et les encourager. Elles prouvent qu'on commence à sympathiser davantage avec la génération qui s'élève, et à reconnaître que c'est essentiellement là qu'il faut préparer et fonder les grandes améliorations sociales. Pour avoir de belles fleurs et de bons fruits, il faut cultiver

de bonne heure les plantes qui doivent les produire.

Mais la culture de l'homme ne peut être efficace qu'autant qu'on y fera concourir l'association des moyens propres à faire éclore et à développer les différentes facultés qui sont dans sa nature. On se défie trop de celles des enfants, soit qu'on ne les ait pas assez observées, soit que les observations qu'on a faites soient restées stériles. On ne les interroge pas assez; on ne sollicite pas leur développement par l'aliment qui leur est nécessaire; on ne s'attache pas assez ni à les faire penser, ni à les faire agir. Une plante pourvue d'une nourriture abondante, mais privée de la quantité de lumière qu'exige son assimilation, languit étiolée et sans saveur.

L'enseignement mutuel ne produira les avantages qu'on en doit espérer qu'autant qu'il ne se bornera pas à faire servir le concours des différents individus à l'enseignement les uns des autres; mais qu'il aura en même temps pour objet de faire concourir, dans chaque individu, les diverses facultés dont il est doué, au développement mutuel de toutes celles qu'il lui importe le plus d'exercer pendant le cours de sa vie.

On marche vers cette association impor-

tante. La force des choses doit y conduire; puisqu'elle est dans la nature de l'homme, et qu'une bonne organisation sociale doit nécessairement se calquer sur elle.

L'observateur se plaît à en voir éclore les germes, dans les tendances que je viens de signaler. Que l'on persévère dans cette voie, on sentira bientôt le besoin de lier et d'associer tous les efforts pour un mutuel concours, d'où résulteront aussi des avantages mutuels. Que les dames de charité, qui s'occupent des salles d'asile avec un zèle si touchant, profitent de cette occasion pour établir aussi, avec les parents qui y envoient leurs enfants, des relations de sollicitude et de bienfaisance; qu'elles leur fassent part du sentiment qui les anime en faveur de ces enfants, du bien qu'on cherche à leur faire, de tout celui qu'on médite encore pour leur avenir, et qui doit se réaliser si, quand ils rentrent dans leurs familles, ils y trouvent la coopération qu'on doit y attendre de leurs parents; et le bien qu'on fait aux enfants, n'étant pas isolé de celui qu'on fera aux parents, en sera encore puissamment accru; et les préventions de la classe pauvre, que tant de causes ont enracinées jusqu'ici, s'affaibliront, et seront remplacées par un sentiment qui, successivement

développé, deviendra la meilleure garantie de la sécurité sociale.

Les facultés de l'homme sont en lui, dès la première enfance, comme les propriétés d'une plante dans sa graine. Que les exercices et les jeux établis dans les salles d'asile aient donc pour objet de solliciter et d'assurer leur épanouissement; que les enfants y soient successivement environnés, suivant les localités, les saisons et les différentes heures de la journée, des objets variés qui doivent servir à l'éducation de leurs sens et à déterminer les actions qui se rapportent à ces objets, pour les approprier à nos besoins. Que les ouvrages de l'art viennent quelquefois s'associer aux œuvres de la nature; que les enfants voient les opérations du travail, pour adapter à notre usage les objets qui peuvent y servir. Qu'ils soient admis à faire eux-mêmes tout ce qu'ils peuvent imiter; que les expressions du langage viennent s'unir successivement aux objets qu'on leur montre, aux propriétés saillantes de ces objets qu'on leur fait remarquer, et qui les intéressent, aux opérations qu'on leur fait subir; que ces enfants répètent simultanément ces noms et ces locutions, à la vue de tout ce qui en fait comprendre la valeur; qu'ils soient appelés eux-mêmes à com-

parer entre eux les objets qui les intéressent : ils en auront bientôt analysé les ressemblances et les différences.

Après avoir exercé ces enfants à associer l'idée du nom à celle de tout ce qui les entoure, veut-on les initier à la lecture? que le nom de ces objets soit écrit sur chacun d'eux, que l'enfant le répète à la vue de cette écriture : par là, il apprend à le lire. S'agit-il de lui apprendre à l'écrire? que les objets qui l'intéresse davantage ne lui soient donnés qu'autant qu'il en apporte le nom écrit; que les tableaux qui serviront à sa lecture se composent des noms des objets qu'il aura ainsi appris à lire chacun isolément, qu'il reproduise ensuite celui des qualités qu'il y a remarquée; et, lorsqu'un enfant en fait la lecture, qu'un autre enfant montre la chose ainsi désignée, et alternativement.

Veut-on employer le verbe dans une proposition? que l'on fasse concourir l'action à donner l'intelligence de celui qu'on emploie d'abord au mode impératif, ainsi qu'il suit : *Apporte le papier blanc*, *apporte le papier noir*, etc.; *montre la tête*, *la main*, etc. De cette manière, on fait passer en revue et on soumet à l'action tout le vocabulaire qui déjà a été donné; et, en employant successivement

les éléments du langage, d'après les indications qui ont été données Chapitre IV, le langage des choses sert d'interprétation et de vérification à celui de la voix et à l'écriture; et, associés ainsi entre eux, ils se font mutuellement valoir.

Je ne fais qu'ébaucher bien sommairement quelques traits de ce qui pourrait être fait dans les salles d'asile, pour y exciter l'attention des enfants et les initier à l'enseignement. Le dessin, le chant, la marche, la danse, tous les exercices du corps, devraient y être mis à contribution, pour leur faire produire les actes de la pensée et de la parole qui y répondent. Je ne doute pas que les enfants qui auraient été exercés de cette manière jusqu'à l'âge de sept ans ne sortissent des salles d'asile déjà plus et mieux instruits que ne le sont aujourd'hui la plupart de ceux qui, à l'âge de quinze ans, sortent des écoles primaires.

Que ne seraient donc pas susceptibles de devenir ces sortes d'écoles, recevant des enfants ainsi préparés, et continuant leur enseignement par des moyens analogues, pour le perfectionnement de leur intelligence, de leur langage et de leur industrie?

La lecture, l'écriture et le calcul, ne pourraient plus y être des aliments suffisants à

leur activité. Déjà elle appelle la pratique des arts et des sciences, dans toutes les parties qui sont à leur portée; et c'est le cas d'utiliser cette activité croissante de l'esprit et du corps pour toutes les applications que réclame aussi impérieusement l'intérêt du corps social que celui de l'avenir même des enfants.

Je conçois très bien, d'après tout ce qu'a appris spontanément un enfant jusqu'à l'âge de sept ans, pour se mettre en rapport avec la nature comme avec la société, et pour être parvenu à s'expliquer et à comprendre le langage des hommes par celui des choses, que tout ce qui lui reste à faire, pour pénétrer même jusque dans les plus profondes combinaisons des sciences et des arts, est bien moins difficile et compliqué que ce qu'il a déjà fait, et n'en est plus qu'une application.

Mais ce qui donne lieu en même temps à des réflexions bien pénibles, c'est d'être obligé de constater que ce développement, si admirable jusqu'alors, s'arrête, s'égare, se détériore, dans le plus grand nombre des enfants, dès le moment où ils sont admis dans les écoles, alors même que, sous l'influence sociale, il devrait recevoir un nouvel essor!

Douloureusement ému par l'évidence de ce fait, je me suis efforcé d'en rechercher les

causes; et tout mon travail a pour objet de les signaler, comme aussi d'en indiquer le remède. Tout cela demanderait, je le sais, d'immenses développements, pour faire partager la conviction qui m'anime : je me borne à en signaler les bases. Il n'y aura donc que ceux qui se servent de leurs yeux pour regarder, et de leurs oreilles pour écouter, qui pourront me comprendre.

Puisque la Providence a subordonné à l'alimentation, la condition du développement de tous les germes qu'elle a créés, je voudrais que l'aliment de l'intelligence fût donné dans les écoles d'une manière appropriée à l'âge et aux forces de ceux qui doivent s'en nourrir. Ainsi, les divers objets de la nature, qu'il importe de connaître, y seraient soumis tour à tour à l'attention des élèves pour être observés, comparés, décrits par eux. Ce seraient eux qui feraient la classification de ceux de ces objets qui seraient mis à leur disposition; cette collection s'enrichirait successivement de tout ce qui y serait ajouté, et que la curiosité, si vive à cet âge, et qui n'est que l'appétit de l'intelligence, appellerait avec instance; on n'y céderait qu'autant qu'ils justifieraient du bon emploi qu'ils ont fait et du bon ordre qu'ils ont établi parmi ceux déjà

à leur disposition. Toutes les classifications, dont le motif pourrait être indiqué, seraient admises, il ne manquerait, pour en tirer parti, qu'un observateur capable d'y découvrir les degrés successifs du développement de leur attention, et des combinaisons de leurs idées.

On reconnaît en principe que toutes les sciences sont d'observation ou de raisonnement ; on admet aussi, qu'on ne peut raisonner que sur des faits et sur les idées qui en proviennent ; ces importantes vérités doivent-elles donc rester stériles, ou ne servir qu'à l'ostentation des discours et des livres ? si elles doivent enfin devenir fécondes, n'est-ce pas surtout par leur application à l'éducation de l'enfance ? Quel âge est aussi avide d'impressions et en appelle autant la variété ? Les lui dérober pour ne porter son attention que sur les résultats les plus abstraits de l'analyse, n'est-ce pas résister au penchant le plus impérieux de son instinct et se mettre en opposition avec les lois de sa nature ? Quoi ! avant de lui avoir appris à marcher sur la terre, vous voulez qu'il danse sur la corde ! mettons-le sur la voie d'observer, de comparer, bientôt il raisonnera ; faisons-lui suivre la seule marche qu'avaient suivie les inventeurs, bientôt ils le deviendra lui-même.

trais successivement entre leurs mains, et qu'ils s'efforceraient à l'envi d'imiter et de faire servir à leurs jeux.

Le récit des événements de la veille, du mois, de l'année précédente, les initierait à l'histoire, etc., etc.

Le langage écrit se rapporterait à tout cela, et c'est tout cela qui servirait à le faire comprendre ; pour une observation nouvelle, pour un fait, pour un besoin nouveau, ils sentiraient le besoin d'un nouveau mot, d'une nouvelle locution ; je les leur donnerais, à moins que je ne les misse sur la voie de les trouver eux-mêmes, et jamais le souvenir ne s'en effacerait.

A l'exemple du médecin qui pourvoit au développement physique et à ce que réclame la santé des personnes confiées à ses soins, par un régime conforme à l'âge, aux forces, au tempérament, à la saison, au climat, et qui sait y faire concourir les exercices propres à en faire ressortir tous les avantages, je donnerais, aux diverses facultés de mes élèves, les aliments variés, nécessaires à leur excitation et à leur développement ; je les proportionnerais à l'âge, aux forces, au caractère, c'est-à-dire, au tempérament moral ; je ferais en sorte qu'aucune de ces facultés n'en

manquât; par les bienfaits de l'exercice, je provoquerais et j'entretiendrais l'appétit; viendrait-il à languir? une diète salutaire me servirait à le ranimer. Je ne chercherais pas plus à donner des idées toutes faites que des aliments tout digérés; si les enfants doivent à l'activité de leur nature une force d'assimilation, qui rend très fréquent chez eux le besoin d'une nouvelle nourriture, pour suffire à celui de leur accroissement, je remarque la même activité dans leurs besoins intellectuels, et j'y proportionne aussi ce qui sert à y satisfaire. Les lois de l'analogie ont éclairé la marche que je suis; les résultats que j'obtiens en démontrent l'excellence; et il en sera toujours ainsi, lorsque les hommes chercheront dans l'observation simple de la nature, les règles de leur conduite.

Il est plus facile d'esquisser ce qui pourrait être fait, pour concourir au développement des diverses facultés de l'enfance, que d'en suivre les divers degrés et d'en assigner le terme. Si on lit ce que l'histoire apprend à l'égard des hommes qui se sont les plus distingués par leurs découvertes, dans les sciences et dans les arts, on voit qu'un fait, une observation, une expérience, qui les ont frappés dans leur enfance, en ont été les germes; si

on examine les peuples les plus remarquables par leur activité et leur intelligence, on est forcé de rapporter leur prééminence aux habitudes contractées dans la première éducation; si on se demande quel est l'ouvrage qui plaît le plus à l'enfance, tous les enfants répondent que c'est *Robinson Crusoë;* mais *Robinson Crusoë* ne fait que mettre en action, dans son île, les mêmes facultés qu'il s'agirait d'exercer dans les écoles. Que les avantages qui résulteraient pour la prospérité d'une nation, de l'application de la méthode que je propose à l'éducation de l'enfance, soient immenses, c'est ce qui me paraît devoir être indubitablement affirmé. Mais, ce que je ne puis comprendre, c'est que, depuis si longtemps, on se soit fait comme une loi d'écarter de l'enseignement tout ce qui peut y donner de la vie; c'est que, pour apprendre dans les écoles, à lire et à écrire, on y ait fait abstraction des faits, des observations, des expériences qui donnent lieu à la parole et à l'écriture, et qui servent à leur application! et ce qu'il y a encore d'admirable, c'est que, malgré les vices radicaux d'un tel enseignement si propre à détériorer profondément l'intelligence humaine, elle n'en est qu'obscurcie et faussée, et que, dans un grand nom-

bre, elle se redresse encore et se rapproche de sa rectitude primitive, tant cette rectitude, comme celle de la lumière, est inhérente aux lois de sa nature!

Ils seraient donc grands, les avantages qui résulteraient de l'association des vues et des efforts dont j'ai parlé au commencement de ce chapitre, afin de concourir à une bonne éducation de l'enfance, en commençant à les appliquer aux salles d'asile, et en continuant cette application aux écoles primaires, et aux écoles industrielles dont on a l'heureuse idée de provoquer aussi l'établissement. Toutes les facultés des enfants mises en jeu, dans les salles d'asile, continuant à être exercées dans les écoles primaires et industrielles, prépareraient, pour le perfectionnement des sciences et des arts, des ouvriers, des artistes et des sujets distingués; le temps et les frais d'apprentissage seraient notablement diminués, et les avantages sociaux considérablement accrus.

En exposant ainsi mes vues sur ce sujet important, je ne crois pas m'être écarté de mon but principal, puisque tout ce que j'ai indiqué des procédés propres à vivifier l'enseignement dans les écoles, m'a été suggéré par tout ce qui le ferait valoir pour le sourd-muet

qui serait admis à y participer, et n'est qu'une application, à l'enseignement général, des moyens qui font fructifier celui des sourds-muets; je ne pouvais donc pas initier le lecteur d'une manière plus directe et plus efficace à tout ce qui se rapporte à ce dernier enseignement.

CHAPITRE IX.

La nature est l'objet essentiel de tout bon enseignement ; nécessité pour l'instituteur de la bien observer, et de se pénétrer de tout ce qu'elle nous apprend.

Tous les objets de l'enseignement se rapportent aux notions relatives à l'ordre physique, à l'ordre intellectuel, à l'ordre moral, et répondent aux trois facultés constitutives de notre ame, le sentiment, l'intelligence et la volonté.

Cette division, si commode à établir pour comprendre tout ce qui est de son domaine, n'est pas facile à réaliser dans l'application; tout se tient dans l'homme, tout s'y développe, tout y agit simultanément. On ne peut distinguer les sensations relatives aux objets les plus matériels, sans faire un acte de dis-

cernement et d'intelligence ; cette même faculté, appliquée aux personnes que nous connaissons, qui nous font du bien et que nous aimons, est un acte éminemment moral ; tout cela se fait simultanément et par la nécessité de l'ordre naturel des choses, et l'éducation ne peut rien faire de bien qu'en se conformant à cet ordre invariable.

Il suit de là, comme aussi de tout ce qui a été dit précédemment, que si nous ne pouvons trouver que dans le monde, pour lequel nous avons été faits et qui a été fait pour nous, la source de toutes les sensations que nous recevons, ce n'est que dans lui que nous trouvons aussi celle de toutes les notions intellectuelles et morales que uous nous formons.

Partout, l'homme issu d'une même origine, impressionné par les mêmes choses, y attache les mêmes idées et exprime ces idées dans ses langues, par des moyens analogues. Voilà pourquoi toutes les langues ont la même origine, se composent des mêmes éléments, soumis aux mêmes lois, et voilà aussi pourquoi le sourd-muet, prenant son instruction à la même source, peut s'expliquer, par elle, les signes conventionnels du langage, qu'on lui rend visibles, puisqu'il ne peut l'entendre.

Pour que l'instituteur soit apte à faire pro-

fiter ses élèves de cet enseignement, il faut qu'il commence par s'y instruire lui-même.

Que son attention soit donc habituellement fixée sur les œuvres de la Providence, sur ce qu'elle a fait pour assurer la vie et le développement successif des germes qu'elle a créés, et pour assurer par là, la perpétuité des espèces. Qu'il contemple ses soins admirables pour veiller au maintien des plus petites ; l'instinct qu'elle a donné aux mères, dans les espèces plus grandes; le lait, qui est la première nourriture des espèces qui se rapprochent le plus de l'homme ; la longue enfance de celui-ci, et qui se rapporte bien plus à l'éducabilité dont il est susceptible, qu'à la durée de sa vie physique.

Qu'il considère surtout l'intelligence de l'homme, comme inhérente au germe divin de sa nature, et devant se développer, d'après des lois dont il retrouve l'analogie dans les lois qui président au développement physique de tous les êtres ; qu'il se plaise à observer les enfants, à les étudier et les suivre dans les différentes manifestations de leur instinct, de leurs goûts, de leur intelligence.

C'est là le grand livre ouvert, dès l'origine du monde, à tous ceux qui veulent apprendre à lire ; les caractères dont il se compose,

quoique plus anciens que les runiques, n'ont encore rien perdu de leur signification ; la science qu'il faut pour apprendre à les déchiffrer, c'est la candeur et la simplicité ; mais, quoiqu'ouvert à tous les regards, il en est bien peu qui daignent s'y arrêter, pour chercher à y lire. Les premières pages surtout, de ce livre divin, sont celles qui ont été le moins explorées et qui renferment encore les découvertes les plus fécondes.

Aucun ouvrage écrit ne peut dispenser de cette étude, et cette étude, au contraire, qui dispense de bien d'autres, peut seule suppléer à l'insuffisance de nos livres, préserver des fausses voies dans lesquelles un grand nombre s'engage, et suggérer celle qu'il importe de suivre ; le cœur y trouve autant d'aliments que l'intelligence, et les plus hautes spéculations de la philosophie, un enseignement aussi fécond que les premiers rudiments du langage.

Les sourds-muets, dont l'aptitude n'a été encore modifiée par aucune des communications conventionnelles du langage parlé ou écrit, nous offrent aussi un texte précieux à étudier. Quiconque aura appris à bien lire dans ces textes vivants, trouvera la base qui lui servira à apprécier l'importance et la va-

leur des méthodes usitées pour l'enseignement, comme celles des modifications dont leur application est susceptible suivant les circonstances. La méthode qu'il se fera à lui-même, sera toujours bonne si elle est bien adaptée à cet objet constant de ses réflexions. La facilité avec laquelle il en fera l'application, l'intérêt que les enfants mettront à en profiter, les progrès qui en résulteront, seront le véritable moyen d'en vérifier l'utilité et l'importance.

On me demandera peut-être par où il faut commencer la première leçon ?

Les hommes mettent beaucoup d'importance au point de départ, comme à la ligne qu'ils suivent ; bornés dans leurs vues, distraits dans leur marche, ils se la prescrivent péniblement, et se figurent, lorsqu'ils l'ont arbitrairement tracée, qu'elle est la ligne droite pour arriver au but. Devenant bientôt admirateurs de leurs propres conceptions, ils les imposent ensuite de bonne foi, comme des règles dont on ne pourrait s'écarter sans errer; comme si la nature des choses et l'esprit de l'homme pouvaient se prêter à cette monotonie ; comme si l'enseignement maternel, qui de tous les enseignements est celui qui sur toute la surface du globe a été

et sera toujours le plus efficace, s'était prêté quelque part, à ces arides et prétentieuses combinaisons de la science.

La nature forme un tout, tellement homogène et tellement lié dans chacune de ses diverses parties, qu'il n'en est aucune qui ne puisse servir de texte au développement de toutes les idées qui se rapportent à l'ensemble ; voilà ce qui constitue tout à la fois, et la simplicité et la fécondité de la méthode qui s'appuie sur elle.

C'est sans doute le sentiment de cette vérité profonde, qui a fait dire à M. Jacotot : « Puisque tout est dans tout, choisissez un ou« vrage, étudiez-le sans cesse, rapportez-y tous « les autres objets de vos études. » Cette méthode qui, d'après les différentes manières dont on en a fait l'application, a été jugée si diversement, et qui produit des résultats si satisfaisants sous la direction de M. l'abbé Deshoulières, était digne de toute attention de la part de ceux qui se dévouent à l'éducation de l'enfance. C'est une mine féconde à exploiter ; elle est aussi ancienne que le monde, aussi inépuisable que la nature ; mais les capitaux nécessaires pour entreprendre avec fruit cette exploitation, sont une connaissance approfondie et consciencieuse des hommes et des

choses, et de la manière dont l'esprit humain procède, pour en saisir les rapports et pour exprimer par le langage, les idées qu'il s'en forme.

L'enseignement des sourds-muets peut être considéré lui-même comme une application de cette méthode. On peut aussi la retrouver dans tout ce que nous avons dit jusqu'ici : seulement, au lieu de prendre notre texte dans un ouvrage écrit, nous avons été dans l'heureuse nécessité de remonter jusqu'au grand livre de la nature, afin d'y trouver l'origine même de la pensée, de la parole et de l'écriture.

Comme il n'est pas une des productions de la nature qui ne puisse servir de texte à notre enseignement, nous ne sommes que dans l'embrrras du choix. Celui qu'il nous importe de faire, doit réunir surtout, l'avantage de la commodité et de la généralité.

Je suppose, qu'après y avoir mûrement réfléchi, je prenne l'homme pour le texte primitif auquel se rapportera tout l'enseignement que je me propose de donner. Indépendamment de ce qu'il est toujours présent, il est toujours aussi le centre auquel chaque individu rapporte, et d'après lequel il juge tout. Il est d'ailleurs celui qu'il importe le plus

d'observer, afin d'appliquer ce précepte de la sagesse : « *Connais-toi, toi-même.* »

Ce texte se prête d'ailleurs aussi bien que tout autre à la nomenclature des principales parties dont se compose le corps, à l'indication de la position respective de ces parties, à l'observation et à l'analyse de chacune de celles qui, comme la tête, présente tant d'organes dont les fonctions importantes deviendront l'objet d'un si grand enseignement. Quels seraient, je le demande, les éléments du discours qui ne s'adapteraient pas à toutes ces diverses indications, et qui n'y trouveraient pas une explication naturelle, toujours animée et toujours présente? Comment cette explication pourrait-elle être oubliée ? comment ne faciliterait-elle pas le rappel des mots qui auraient été convenablement associés? La grammaire même de l'Homond pourrait-elle nous rendre les mêmes services ?

Je trouverais aussi, dans ce texte, la variété, si éminemment favorable à l'efficacité de l'enseignement. Je me garderais bien d'épuiser la nomenclature des diverses parties du corps et de ses vêtements, avant de passer à leurs usages, ce serait l'instinct de mes élèves, et le besoin de leur curiosité continuellement excitée, qui me guideraient dans cette indi-

cation, et à mesure que ce besoin serait satisfait, il deviendrait lui-même une source croissante d'activité et de progrès.

Mais, si les actions de l'homme s'opèrent par l'intermédiaire de son corps, elles se rapportent aussi à tous les objets qui l'environnent, et le mettent par là, en relation avec toute la nature. Ce serait donc par ses actions, que l'élève serait initié à tout ce qu'il lui importe de connaître, ainsi qu'aux détails des arts et des sciences, qui doivent entrer dans ses habitudes. Celles de son langage s'en composeraient également, et de cette association résulterait aussi un mutuel concours.

Malgré la variété des applications auxquelles se prêterait ce texte d'enseignement, l'unité, base essentielle de toute connaissance, ne serait jamais rompue, et l'enseignement, pour être parti de l'individualité, n'en serait pas moins universel. Ainsi, tout ce qu'aurait appris notre élève, à l'occasion de son propre corps, ne s'appliquerait pas seulement à tous les hommes, mais à tous les animaux, pour en faire ressortir les ressemblances et les différences ; il s'appliquerait encore successivement aux végétaux, avec lesquels nous avons aussi des rapports de fonctions, et enfin aux minéraux, puisque nous sommes

aussi soumis comme eux aux lois physiques de la matière.

Les lois de la physique générale, comme celles de la vie, seraient donc interrogées, éprouvées, comparées, mises en action, et nous apprendraient tout ce qu'il nous importe d'en connaître. Je prévois tout ce qui pourrait se lier successivement à ce texte primitif et constant de notre enseignement, sans prévoir ce qui pourrait en être exclu.

Tout ce que nous avons dit dans le chapitre précédent est applicable à l'enseignement des sourds-muets, et tout ce que nous disons dans celui-ci est également applicable à l'enseignement commun. Il en sera de même encore de tout ce qui nous reste à dire, car c'est toujours de l'homme dont il s'agit; et la source de ses connaissances ne pouvant être changée, on ne peut pas changer davantage les exercices et les applications qui ont pour objet le développement de ses facultés.

Seulement, puisque le sourd-muet a été privé de tout ce que la tradition pouvait lui apprendre, il est indispensable d'y suppléer, en lui faisant trouver dans la nature tout ce qu'elle a appris à l'humanité toute entière, et en lui faisant former de toutes pièces et sous son inspiration, la langue usitée dans le pays

qu'il habite, et qui primitivement ne dérive pas d'une autre source.

Les avantages qui résulteraient de l'unité de ce texte, ainsi choisi, seraient donc immenses, puisqu'ils faciliteraient, autant que possible, l'exercice de l'attention et de toutes les facultés qui en dépendent, sans lui permettre de s'égarer, malgré la variété des applications auxquelles ce texte se prête, et en servant même à l'élève, comme de fil d'Ariane, pour se retrouver, dans tous les détails de ces applications. D'ailleurs, toutes les notions de l'ordre intellectuel et de l'ordre moral viendraient s'y rapporter aussi naturellement que celles de l'ordre physique et matériel.

Mais, pour que cette unité si désirable s'établisse entre toutes les notions de notre élève, il est indispensable de revenir sans cesse au point de départ, et de les en faire dériver comme de leur source. Plus ces répétitions seront fréquentes, mieux on atteindra le but proposé. Il y a là un foyer inépuisable d'idées et d'observations. L'élève n'en saisit d'abord que quelques-unes ; chaque répétition ne sert pas seulement à les lui rendre plus familières, ainsi que le langage nécessaire pour les exprimer : elle lui fait encore découvrir des idées nouvelles, qui se lient avec les premières.

C'est un cercle qui s'étend autour du même centre, auquel tous les rayons correspondent, quoiqu'en s'allongeant toujours davantage.

Un des grands vices de notre système d'enseignement est de manquer d'unité et d'être toujours vagabond. Tous les jours ce sont des leçons et des notions nouvelles, souvent sans liaison avec celles qui ont précédé, ou dont on ne fait pas trouver le lien par l'intelligence qui devrait le saisir, ce qui revient au même. Si les premières notions n'ont pas été comprises, comment pourraient-elles, d'ailleurs, servir de point d'appui à celles qui leur succèdent? On travaille donc presqu'autant à oublier ce qu'on a appris qu'à apprendre de nouvelles leçons. Aussi n'y a-t-il que ceux qui, par leur perspicacité, suppléent aux vices de leur enseignement, et parviennent à trouver d'eux-mêmes et à saisir le fil d'Ariane, qui en retirent quelque fruit.

Tout enfant étant fait pour devenir homme, et étant pourvu, dès sa naissance, des moyens de faire connaissance avec les choses au milieu desquelles il doit vivre, ce sont ces choses qui ont reçu le pouvoir de l'impressionner et d'exciter ses idées et ses combinaisons d'idées. Les objets nouveaux qu'on lui présente, quelque variés qu'ils soient, ne font que repro-

duire les impressions, déjà mille fois perçues précédemment, à l'occasion de tout ce qu'il connaît déjà dans la nature. Passât-il son existence à parcourir les deux hémisphères, dans toutes les directions, il ne trouverait, soit dans la nature, soit parmi les hommes, soit dans les ouvrages de leurs mains, que des variantes du premier texte qui l'a impressionné d'abord. La vie toute entière n'est donc qu'une répétition et une application continuelle des impressions qu'on a reçues dès sa première enfance. La même langue nous sert à les manifester aussi par des répétitions correspondantes; c'est même cela qui la rend familière et qui empêche de l'oublier.

Ne pouvant être, je ne saurais trop le redire, ni plus savants ni plus sages que la nature, notre enseignement devrait donc se calquer sur le sien; comme nous retrouvons dans tout ce que nous voyons des ressemblances avec ce que nous avons vu, et que ce sont même ces ressemblances qui nous en font apprécier les différences, et qui constituent l'étendue et la variété de nos connaissances, il devrait faire valoir constamment tout ce qu'il nous a déjà appris du langage, pour rappeler ces notions fondamentales et en faire reconnaître la fécondité. Ce n'est que par la répé-

tition constante des mêmes mots, à l'occasion des mêmes choses, que le langage usuel nous devient familier, dès notre première enfance; que, toute la vie, il conserve l'empreinte de l'accent, des inflexions, des locutions, de toutes les modifications qui ont fait partie des premières habitudes qu'on en a contractées, et que ces habitudes deviennent caractéristiques du pays et du cercle au milieu duquel elles ont pris naissance, et qu'elles en sont, pour ainsi dire, l'expression et le style.

Des écrivains recommandables ont depuis long-temps avancé que, pour imiter le style d'un auteur, il fallait, pendant quelque temps, se livrer à la seule étude de ses ouvrages, pour se pénétrer des formes dans lesquelles il a exprimé sa pensée et se les rendre familières, ne converser et ne vivre qu'avec lui; et que par là on pouvait, en proportion de son aptitude à sympathiser avec le caractère d'idées et le génie propre de cet auteur, acquérir l'habitude d'écrire avec son style. Il en est même qui ont apporté des exemples concluants à l'appui de cette assertion. Il n'y a rien là qui ne soit conforme à ce que nous venons d'exposer, et qui n'en soit une confirmation. Le perfectionnement du langage d'un peuple ne résulte même que des perfection-

nements que des auteurs marquants apportent à la manifestation de leurs idées, et qui entrent avec elles dans les habitudes sociales. C'est par la même cause aussi que les altérations de langage viennent à s'établir. L'un et l'autre ne s'établissent que lentement, à moins que des causes puissantes, telles que celles qui ont opéré la révolution française, ne produisent, dans l'ensemble d'une nation, des impressions profondes, ou que des innovations d'un intérêt général et puissant ne fassent naître dans les systèmes des idées en circulation, des combinaisons nouvelles; car alors elles établissent dans le langage des combinaisons correspondantes, qui peuvent l'enrichir ou l'altérer, suivant qu'elles sont conformes ou non à son génie : encore n'est-il rien en cela dont on ne puisse se rendre compte, en suivant l'histoire d'un seul individu, puisque son langage, manifestation de ses idées, non seulement s'étend avec elles et le besoin qui le porte à en augmenter le nombre ou les combinaisons, mais qu'il varie encore suivant la société qu'il fréquente, les auteurs dont il fait sa lecture habituelle, et qu'il offre toujours à un observateur attentif, l'indication de toutes ses nuances. Cette expression de Buffon : « *Le style est tout l'homme* » est donc aussi juste, appliquée

au langage parlé, qu'elle l'est appliquée au langage écrit.

Que l'on ne s'y trompe pas, ce n'est qu'aux idées bien perçues que peut s'adapter un langage bien approprié ; ce sont elles qui le réclament, qui le façonnent et qui le retiennent. Mais, pour avoir des idées de cette sorte, il faut les puiser à leur source, et c'est ce qu'on néglige de faire dans les écoles. Voilà pourquoi je demande qu'on y prenne un texte choisi dans la nature; qu'on adapte à ce texte le langage qui sera nécessaire pour exprimer toutes les notions qui peuvent successivement s'y rapporter; que l'on en fasse souvent la répétition, afin de se rendre ces idées et leurs expressions toujours plus familières; que l'on applique successivement les facultés d'intelligence et de langage, ainsi exercées, à d'autres objets, dans lesquels on fera reconnaître les rapports d'analogie ou les différences qu'ils ont avec le premier, et qu'on ne manque pas de mettre l'élève sur la voie de remarquer qu'en s'occupant de ce nouvel objet, il ne fait que répéter les mêmes actes d'intelligence qu'il a déjà exercés; qu'en les exprimant par le langage, il ne fait qu'employer les mêmes mots dont il s'est déjà servi, et qui ne diffèrent, dans leur arrangement et leurs combi-

naisons, que comme les idées dont ils ne sont que l'expression. Ne vous lassez pas de répéter cette application aux différents objets de ses études, si vous voulez en simplifier le travail et en assurer le succès. Plus vous ramènerez votre élève à votre point de départ, plus vous établirez d'unité et de lien entre ses idées. Vous croyez qu'il n'a plus rien à y découvrir: vous vous trompez; il y découvre chaque fois quelque chose de nouveau. C'est parce que les idées principales lui sont devenues familières, que son intelligence, plus dégagée et plus libre, y cherche et y découvre chaque fois ce qu'elle n'y avait pas encore aperçu jusqu'alors; c'est parce qu'il n'est plus embarrassé dans la recherche des expressions, qu'elles lui deviennent chaque fois plus familières, qu'il en pénètre mieux le sens, toujours mieux expliqué par des idées devenues plus lucides; c'est à cause de tout cela, que notre élève pourra bientôt expliquer les rapports des mots par le rapport même des idées qu'ils expriment, et qu'il trouvera les règles de la grammaire et de l'éloquence avant même que, par la méthode ordinaire, il ne les eût apprises.

Au reste, ce qu'il y a d'important, dans les commencements surtout, n'est pas d'aller

vite : c'est d'aller sûrement et progressivement; c'est de se servir de ce qui est connu pour éclairer ce qui ne l'est pas encore ; c'est de greffer l'expression sur l'idée, de n'en admettre aucune qu'on ne puisse y adapter, de les y associer intimement par une répétition fréquente, de faire sortir, des idées déjà acquises, des idées ou des combinaisons nouvelles, afin de faire sentir le besoin des expressions ou des locutions qui s'y rapportent, et même de les faire trouver, lorsque cela est possible, à l'aide de celles dont on est en possession ; de tenir ainsi l'intelligence constamment en haleine ; de considérer son activité comme aussi indispensable à son développement, que le sont à celui de la vie, les mouvements de la circulation et de la respiration ; qu'il s'établisse entre l'idée et le signe une corrélation, et, pour ainsi dire, un antagonisme d'action aussi intime que celui qui existe entre la systole et la diastole, entre l'inspiration et l'expiration, entre l'action des muscles fléchisseurs et celle des muscles extenseurs.

Tout cela paraîtra d'abord paradoxal et impraticable ; mais qu'on y réfléchisse bien ; si cela est calqué sur la nature, il serait au pouvoir de la science de s'y conformer, mais non de l'empêcher ; c'est cependant ce qu'elle a

fait le plus habituellement, par les méthodes qu'elle a prescrites et par la manière dont on en fait l'application, commençant ordinairement par où elle devrait finir; faisant apprendre tous les jours de nouvelles leçons, en laissant oublier celles qui ont précédé; de nouvelles expressions, sans s'assurer si elles sont comprises; n'établissant pas entre les idées le lien qui seul en constitue le mérite et peut les organiser en connaissances; et laissant ainsi à l'arbitraire des occasions, des circonstances, des intérêts et des passions, causes si continuelles des aberrations dont elle devrait nous garantir, le soin de nous éclairer et de nous diriger. Faut-il donc s'étonner si, parmi ceux qui, malgré les vices de notre enseignement, parviennent encore à en profiter, il en est un si grand nombre qui ne fasse servir ce qu'il a vaguement appris, qu'à augmenter le désordre et la confusion dans les idées établies?

Qu'on ne dise pas, qu'en limitant ainsi, dès le principe, l'attention de l'élève à un objet principal, pour y rapporter ensuite et successivement tous les autres, on gêne le développement de ses facultés et on nuit à leur essor: que l'on considère, au contraire, que toutes ses facultés sont mises en jeu pour acquérir la connaissance de ces objets; qu'elles en font

d'autant mieux l'analyse, qu'elles en distinguent d'autant plus toutes les propriétés; qu'elles pénètrent, pour ainsi dire, jusqu'à sa substance; que ses propriétés les plus apparentes, d'abord explorées, ne suffisent plus pour arrêter l'attention et voiler ce qui s'y était dérobé dans le principe. Que l'on considère, en outre, que si toutes ses facultés ont été développées à l'occasion de cet objet fondamental, toute l'aptitude qu'elles ont acquise sera applicable à tout ce qui deviendra ultérieurement l'objet de ses études; qu'ainsi, un enfant qui a appris à marcher, ne fût-ce que dans une chambre ou dans un jardin, peut marcher ensuite partout; celui qui est parvenu à bien faire un seul portrait peut bien faire, et avec moins de travail, tous ceux qu'il voudra ensuite entreprendre; celui qui exécute bien un morceau de musique a acquis l'aptitude de bien exécuter tous ceux qui ne seront qu'une application de ce qu'il sait déjà. Il en est donc de même pour celui qui, s'étant bien rendu compte d'un seul objet, et ayant fait servir le langage à bien exprimer tout ce qu'il y a remarqué, n'aura plus qu'à faire l'application de ce qu'il a appris, à cette occasion, à tout ce qui deviendra par la suite l'objet de ses études.

Il y a donc là un fond de vérité pris dans

l'observation de la nature et dans celle des arts, et que la science de l'éducation ne sait pas assez exploiter. Ce n'est ni en le méconnaissant, ni en le frappant d'un orgueilleux dédain, qu'on en altérera l'importance ; mieux vaudrait l'approfondir pour en profiter.

Les réformes politiques ont établi en France l'égalité des conditions et des droits, et tous les Français sont devenus égaux devant la loi. Cette égalité ne sera que fictive tant que, par l'effet d'une bonne éducation, on ne les aura pas mis dans le cas de développer les facultés que leur a départies la Providence, pour les cultiver également, chacun en particulier, dans la position qui lui appartient : le cultivateur en exploitant la terre, comme le membre de l'Institut en exploitant les sciences et les lettres. Une même somme de jouissance est offerte à chacun d'eux, et toujours proportionnelle au bon emploi qu'ils font de leurs facultés. Tous les avantages qui en résultent pour le corps social, se prêtent un mutuel appui. Que de motifs pour se persuader que toutes ces notions applicables à l'enseignement, quoiqu'elles résultent des simples indications que celui des sourds-muets suggère, ne sont pas sans utilité pour le corps social tout entier!

Nous ne reviendrons pas ici sur la nécessité

de parler aux yeux de notre élève, par l'écriture, et de la faire servir, dans toute circonstance, à remplacer la parole, et nous n'entrerons pas dans le détail des procédés employés à cet effet; mais nous n'omettrons pas de faire remarquer combien il importe, dès la première leçon, et après avoir associé le premier mot écrit à l'idée de l'objet montré, de faire lire ce même mot sur les lèvres, comme sur l'ardoise; combien cette répétition donne de vie à l'écriture, et l'anime de la physionomie de la parole. Quel immense avantage doit résulter successivement de cette association, pour faciliter toutes les communications! et nous devons faire remarquer en même temps qu'isoler ces exercices et les faire marcher séparément, ce serait se priver de tous les avantages attachés à leur association; ce serait compliquer, sans motif, la tâche des élèves et celle des maîtres, manquer à dessein le moment opportun qui la rend fructueuse. Prétendre juger ensuite, par les effets de cette division, ceux qui résulteraient de l'association proposée, ce serait prendre le meilleur moyen de ne pas même connaître ce qu'on voudrait juger.

A mesure que les élèves arrivent à reconnaître que les mots, signes d'idées, se compo-

sent de lettres, et à les distinguer entre elles, ils peuvent être exercés à les reproduire par l'alphabet manuel. Ce moyen qui, par la position qu'on donne aux doigts, reproduit la forme même des lettres, s'associe à l'écriture, et par conséquent aussi à sa reproduction par les mouvements de la parole.

CHAPITRE X.

Du langage, considéré comme instrument de manifestation de la pensée.

Voilà donc nos élèves qui, en partant de la connaissance de leur corps, ont été initiés successivement à celle de tout ce qui les environne, selon l'ordre de leurs rapports avec leurs besoins. Recevant de tous ces objets les mêmes sensations que nous, ces sensations excitant en eux les mêmes déterminations qu'elles excitent en nous, ils se servent déjà du même langage pour exprimer leurs idées, et ce langage leur sert à son tour à faciliter le rappel et la disposition de toutes les idées qu'ils y ont associées.

Sans doute, il leur faudra du temps avant

de pouvoir faire servir ce langage à rendre toutes les combinaisons de leurs pensées. L'enfant qui s'exerce sur le piano n'arrive aussi qu'avec lenteur à lui faire produire les accords variés qu'il en tire. Avec quelle difficulté n'obtient-il pas d'abord les accords les plus simples? Que de temps ne lui faut-il pas pour mettre dans ses habitudes le doigté de cet instrument? Mais quel parti n'en tire-t-il pas, lorsqu'au bout de quelques années, les difficultés inhérentes à cet instrument étant vaincues, il réalise, par lui, toutes les combinaisons de l'harmonie dont il a le sentiment?

Le langage est un instrument bien plus difficile encore. Les combinaisons d'idées auxquelles il se prête, et celles qu'il est propre à réaliser et à produire, sont bien autrement variées et nombreuses.

Le piano ne sert qu'à la production des sons, et les sons de la gamme se composent de sept principaux et de cinq intermédiaires. La langue sert à la manifestation des idées, et les idées s'adaptent à tout ce qui est dans la nature. Les mots dont se compose une langue sont en nombre presque indéterminé; comment donc pourrait-on en limiter les combinaisons? Mais ce sont moins les différences qui dépendent de la nature et de la destina-

tion de ces deux instruments qui peuvent nous instruire, que les analogies mêmes que nous pouvons remarquer entre eux et la manière dont s'acquiert l'habitude de s'en servir.

L'ouïe est excitée agréablement par les sons; c'est pour en jouir qu'on cherche à les produire, et que, par l'acte de la volonté, on surmonte la difficulté des premiers essais. Cette difficulté, très grande dans l'origine, diminue progressivement par l'effet même de la répétition, et la main finit par parcourir, sans effort, tout le clavier, pour en tirer les accords les plus compliqués.

Les mots répondent aux idées, comme les touches du clavier répondent aux sons. Le premier emploi qu'on en fait, les premiers accords qu'on en tire, quoique les plus simples, sont les plus difficiles, et exigent tout l'effort de l'attention pour être produits; mais plus cet acte se répète, plus le sentiment d'effort diminue, plus augmente proportionnellement la jouissance qui accompagne la manifestation d'idées qui s'ensuit, et qui devient plus facile; plus cette facilité augmente, sous l'influence de l'habitude, plus augmente, en même temps, l'essor et la jouissance de l'ame.

Un musicien va toujours en se perfectionnant en proportion du goût et du travail qu'il

donne à son instrument, et nul n'a posé les limites du degré de perfection qu'il est possible d'acquérir. Il en est de même du littérateur, et malgré les chefs-d'œuvre produits en différents genres, l'humanité n'épuisera jamais les combinaisons qu'il lui est possible de produire. Cependant, le musicien, comme le littérateur, ne trouvent leurs accords que dans la nature. Elle seule est source de toute harmonie ; ce n'est qu'en elle et en se conformant à ses lois, qu'ils parviennent à en produire ; les mêmes facultés sont mises en jeu pour les y découvrir; l'idéal s'en forme d'abord, en raison même de l'attention qu'ils donnent à ce qui en est l'objet ; le rêver n'est pas le plus difficile, il nous vient de toute part ; mais le réaliser, c'est ce qui est l'œuvre de l'homme, c'est ce qui exige le concours et l'action de toutes ses facultés.

Une volonté forte, constante, invariable, quoique toujours fidèle au sentiment qui l'excite, est la condition la plus indispensable : elle seule peut vaincre les résistances qu'oppose à l'action l'instrument qu'il faut faire résonner ; il faut commencer par surmonter la force d'inertie de nos propres organes, et les rendre dociles ; c'est à cela que se rapporte le *labor improbus*, qui triomphe de tout.

Bien sentir, voilà notre nature; que cela se rapporte aux sons, aux couleurs, aux formes, à ce qu'on imagine, où à ce qu'on voit, peu importe; l'idée répond toujours au besoin, et c'est notre volonté bien plus que notre intelligence, qui est habituellement en défaut. Qui est-ce qui n'a jamais été éloquent dans ses rêves et dans sa pensée ? Qui est-ce qui n'a jamais rêvé des accords harmonieux, répondant à de profonds sentiments? Mais ceux-là seuls le sont dans leurs compositions, soit littéraires, soit musicales, qui, par leur opiniâtreté au travail, ont vaincu toutes les forces d'inertie, qui mettent des entraves à la manifestation du sentiment qui les anime.

Pour s'expliquer pourquoi le nombre en est si petit, il suffit de se rendre compte des distractions continuelles, au milieu desquelles le plus grand nombre dissémine et consume sa vie.

Notre dose d'attention est limitée, les objets sur lesquels nous l'éparpillons ne le sont pas; elle s'égare et s'épuise en distractions, sans qu'il en résulte pour nous un véritable enseignement; semblable en cela à un flambleau qui ne sert à nous guider dans les ténèbres, qu'autant que nous le dirigeons pour éclairer les objets qui nous entourent,

et qui, sans cela, ne nous donne qu'une lueur qui nous égare.

Il est, néanmoins, un degré moyen d'aptitude, auquel parviennent volontiers les personnes qui se livrent spécialement à l'étude de la musique ou de la littérature, ainsi que celles qui se livrent à la culture des sciences et des arts. Mais si nous voulions en peser la valeur, nous serions forcés de reconnaître, que cette aptitude ne consiste que dans une répétition presque servile des notions qui sont entrées dans la circulation commune au cercle auquel on appartient. Rien n'est plus rare dans la société des hommes que d'en rencontrer qui se conduisent d'après eux-mêmes. On dirait que le penchant à l'imitation, soit un des penchants dominants et irrésistibles de l'espèce humaine. Une idée n'est admise qu'autant qu'elle est, comme une monnaie, frappée d'un type social, qui en autorise la circulation, et parmi tant de personnes qui parlent, on est réduit quelquefois à chercher une personne qui pense.

Cependant, les inventeurs dans les sciences et dans les arts sont ceux qui, ne s'étant défiés ni de la nature, ni d'eux-mêmes, ont pensé en présence des choses, et qui, se préservant des distractions auxquelles se livrent tous les

autres, se sont obstinés au travail nécessaire pour la réalisation de leurs pensées; et c'est parce que, pour y parvenir, il faut une volonté et un travail opiniâtres, que le nombre en est si petit.

On m'objectera, sans doute, que puisque ce penchant à l'imitation est si général, il faut bien qu'il soit dans notre nature, et que dès lors, c'est sa défectuosité que je dois en accuser, plutôt que l'insuffisance de la volonté et des efforts de l'homme.

Mais avant de laisser à notre vanité cette faible consolation, il faut examiner si ce penchant à l'imitation, qui est si puissant en nous, n'a pas été dévié de sa destination primitive; et si ce n'est pas à l'orgueil même de l'homme, et à la constance de ses efforts dans une fausse direction, que cette déviation doit être attribuée.

Nous n'existons que par la nature; nous ne pouvons rien que par elle; notre instinct nous associe à toutes ses lois, pour les faire servir à nos besoins; notre ame la réfléchit. C'est elle qui est l'objet et le terme de nos pensées comme de nos actions; c'est donc par elle et pour elle que nous avons reçu ce penchant irrésistible à l'imitation.

Les hommes, étant un des termes de cet

instinct, devaient participer à ses applications dans une juste proportion ; leur influence devrait se proposer de faire ressortir dès la première enfance, tous les avantages qui y sont inhérents.

Mais nous avons déjà vu comment, loin d'être fidèles à la nature, les combinaisons et les efforts de la science ont eu pour objet de substituer tout ce qu'il y a de factice et d'abstrait, à ce qui est naturel et simple; dès lors, l'enfant apprend à parler sans penser, et son enseignement cesse d'être un texte d'idées; dès lors, le rayon lumineux qui l'éclaire, et qui devrait se fortifier encore par l'effet de cet enseignement, s'affaiblit et s'éteint faute d'aliments.

Les premiers ouvrages qui, inspirés par l'observation directe de la nature, en ont reproduit les principaux traits, sont devenus les modèles de l'imitation de la postérité : Homère est reproduit dans tous les poèmes; Aristote et Platon président toujours à toutes les discussions des philosophes, etc., etc.

S'il en est ainsi pour les ouvrages marquants, qui peuvent à juste titre servir de modèles, à à plus forte raison, en est-il de même pour la somme des idées qui sont admises dans la circulation commune. Que l'on étudie les diffé-

rents cercles des jurisconsultes, des médecins, des beaux esprits dans la société, il serait facile de résumer en un petit nombre, celles des idées qui, dans chaque partie, les occupent presque exclusivement

Mais, si ce n'est pas la nature qui manque à l'observateur, c'est donc lui qui manque à la nature. C'est l'homme qui, par l'effet des communications et surtout de l'éducation sociale, est devenu le servile admirateur de ses propres conceptions, et qui, au lieu d'appliquer à l'œuvre de Dieu, le penchant à l'imitation, qui devait s'y rapporter, ne l'applique qu'à l'œuvre de ses mains, et c'est ainsi que dans tout, l'idolâtrie a été plus ou moins substituée au culte sublime de la divinité.

Si c'est surtout, par les vices radicaux de l'enseignement primaire, que cette déviation s'établit, ce sera donc en travaillant à les extirper, qu'on rendra l'intelligence à sa rectitude; car il est bien digne de remarque, que tout ce que j'ai dit de la fausse marche, généralement adoptée pour apprendre à lire, s'applique aussi aux autres bases de l'enseignement. Veut-on apprendre à dessiner? au lieu d'offrir, à l'imitation de l'élève, un objet en relief, on lui en donne seulement le dessin qui n'en représente qu'une surface, et où il faut

que par la force de son intelligence, il supplée à toutes les dimensions qui y manquent.

C'est en partant du point et de la ligne qui n'existent pas dans la réalité, qu'on procède à l'enseignement de la géométrie? c'est en faisant abstraction des objets qu'on peut compter, qu'on exerce à la numération. On dirait qu'en tout, l'homme se soit prescrit de se défier de la nature et des moyens qu'elle prodigue pour se mettre en rapport avec nous.

Indépendamment des vices que nous avons signalés dans le Chapitre VIII, et qui résultent surtout de ce qu'en isolant la parole de la pensée, on isole l'ame du corps, quelle bigarrure dans cet enseignement, quelle confusion dans les notions dont il se compose! Quelle subtilité dans les minutieux détails d'analyse grammaticale, avant d'arriver à l'emploi dans une proposition, d'un simple verbe d'action, ainsi que de chacun des autres éléments du discours! Par quelle filière fait-on passer la pensée pour arriver à la forme que chaque mot doit revêtir? où trouver le lien qui réunit en faisceau ces notions éparses et confuses? Les fleurs, comme les fruits, ont leur époque de développement dans l'intelligence, comme dans le reste de la nature. On frapperait du mépris et de l'indignation publics, ceux qui,

au mépris de ces lois, provoqueraient, dans des enfants, des actes qui ne doivent appartenir qu'à la virilité ; mais l'intelligence de l'homme n'a-t-elle pas droit aussi aux égards de l'homme , et n'est-ce pas une sorte de prostitution, que d'exciter en elle des actes prématurés et contraires à sa nature ?

Pour nous qui, par l'effet de notre position exceptionnelle, sommes dans l'heureuse impossibilité de procéder de cette manière avec nos enfants; qui sommes bien convaincus que l'idée doit précéder sa manifestation, et qu'il n'est pas en notre pouvoir de donner des idées en l'absence des causes qui les excitent, nous nous servons tout simplement des objets tels que Dieu les a faits, ou que les hommes les ont façonnés; nous y associons le nom qui seul ici est l'ouvrage de l'homme, et ne peut être transmis que par lui; les élèves le reproduisent en l'imitant, soutenus dans ce travail par l'objet qu'ils ont sous les yeux. Par là , l'œuvre de l'homme, s'associant à l'œuvre de Dieu, ne sert qu'à la rappeler, et la facilité avec laquelle nos élèves apprennent, par cette méthode, à écrire et comprendre ce qu'ils écrivent, nous en garantit l'excellence; car, dans quelques semaines, sans maîtres d'écriture, ils font en cela, plus de progrès, qu'on n'en fait

dans la plupart des écoles primaires, en quelques années.

La plus grande difficulté de notre enseignement est donc vaincue, car cette difficulté se trouve presque toute entière dans la première leçon. C'est alors, en effet, que les élèves sont tout à coup aux prises avec ce qu'il y a de plus conventionnel dans les conceptions humaines. Quoi de plus arbitraire que le mot *pain*, pour donner l'idée de l'aliment dont on se nourrit? comment donc, en l'absence de cet aliment, pourrais-je faire comprendre ce que ce mot désigne? ne faut-il pas encore toute l'intelligence qui n'est donnée qu'à l'homme, pour que ce mot, si insignifiant par lui-même, devienne moyen de rappel de l'idée signifiée par lui? C'est cet acte éminemment intellectuel, et qui n'appartient qu'à l'homme, qu'on appelle *lire*.

L'homme a donc dérobé le feu du ciel; désormais l'œuvre de ses mains lui servira à passer en revue l'œuvre toute entière de la création, comme à y rapporter tout ce qu'elle excite en lui de sentiments et d'idées. C'est de son intelligence que sont sortis ces traits, qui, tout informes qu'ils sont, rayonnent de la lumière de sa pensée. Par eux il communique avec ses semblables; il conserve avec

ceux qui ne sont plus, comme avec ceux qui doivent naître. Son ame, d'abord inhérente à sa parole, est devenue inhérente à l'écriture, et par là, l'écriture a acquis l'immortalité inhérente à son ame ; pourvu, toutefois, que de cette œuvre de ses mains, ne résulte pas une nouvelle Babel, dont la confusion subsisterait encore après la dispersion de ceux qui l'auraient construite.

Que l'enfant qui, par le bienfait de sa nature, a compris ce que le mot *pain* signifie, soutienne donc son attention, ou plutôt que son attention soit excitée et renouvelée par les divers objets de ses besoins, et ces objets se revêtiront des noms qui leur sont propres ; ses besoins en appelleront sans cesse de nouveaux; et sa pensée, en possession d'un moyen de manifestation si commode, prendra un nouvel essor, et l'imprimera aussi à son langage.

CHAPITRE XI.

Continuation du précédent. — Application à l'enseignement de la géographie. — Les notions déjà acquises sont seules susceptibles de développements et se retrouvent dans toutes les acquisitions nouvelles.

Déjà nous avons dit que l'homme lui-même pourrait être le premier texte de notre enseignement, et nous avons vu comment, par là, nous entrons en rapport avec toute la nature, qui n'est, en effet, pour chaque homme en particulier, que ce qu'il en connaît et ce qu'il en fait servir à ses besoins.

Cette méthode, qui me paraît la plus convenable pour établir de l'unité dans la variété des notions qu'il s'agit d'acquérir, comme dans celle des expressions qu'il s'agit d'y associer, me paraît en même temps la plus propre à cimenter cette association, à faire acquérir le degré d'indissolubilité dont elle est susceptible, et à rendre du moins facile le rappel du mot par celui de l'idée, qui sera toujours, si je puis parler ainsi, sous la main, et alternativement.

Si nous ne devons jamais perdre de vue, ni la position de nos élèves, pour qui, jusqu'à

nous, l'humanité entière est restée muette, ni l'objet de notre enseignement, qui est de leur faire comprendre le langage des hommes; si nous ne devons pas nous dissimuler la difficulté de notre tâche, afin de la simplifier, nous devons encore moins nous dissimuler la difficulté, bien autrement grande encore, de la leur, afin de la diminuer, autant du moins qu'il sera possible.

Pour s'en former une juste idée, il faut donc revenir souvent à regarder comment l'enfant doué de tous ses sens entre en possession de la parole, l'ensemble des moyens qui concourent à l'en instruire; ce ne sont pas seulement ses père et mère, c'est toute la famille, ce sont les voisins, c'est la société toute entière. Pendant tout le temps qu'il ne dort pas, la parole retentit à ses oreilles et lui est enseignée par tous ceux qui l'approchent; ses songes la lui rappellent encore pendant son sommeil, il se la répète à lui-même par l'action de ses propres organes; il s'exerce à reproduire tout ce qu'il entend, et peu à peu il le reproduit; et sa propre parole, toujours aux ordres de sa volonté, donne à toutes ses idées le vêtement qui leur est propre, dans le pays qu'il habite. Que de moyens pour apprendre le langage! comment pourrait-il

l'oublier ! et cependant, malgré l'abondance et la richesse de ces moyens, quelle lenteur dans son acquisition ! Le langage n'est pas seulement l'objet des exercices habituels de la longue enfance, il ne cesse d'être celui des études de la jeunesse et même de l'âge mûr.

Quel contraste dans la position de nos enfants sourds-muets ! N'ayant jamais entendu le son de la voix humaine, jamais la parole de l'homme n'a éveillé une idée dans leur ame, un sentiment dans leur cœur. Les hommes sont pour eux des êtres vivants, dont ils voient les formes, les couleurs, les mouvements ; dont ils sentent même l'influence sur eux, souvent pénible ; et sans autre moyen de s'expliquer ce qu'ils voient et ce qu'ils sentent.

Les propriétés des choses se font comprendre parce qu'elles sont invariables ; l'enfant peut remonter à la cause des actions des animaux, par suite de leur analogie avec sa propre organisation et ses besoins. Il en est ainsi, à plus forte raison, des jugements qu'il porte sur ses semblables ; plus les animaux sont circonscrits dans la sphère de leurs actions, mieux il les comprend ; mais en est-il ainsi de l'homme ! quelle suite et quelle complication de problèmes, chacun de plus en plus dif-

ficile pour lui, que tout ce qui se passe autour de lui?

L'enfant ordinaire qui arrive à l'école pour apprendre à lire, y est préparé par tout ce qu'il connaît de la parole. Il ne s'agit plus que de la lui montrer écrite et de lui faire parler l'écriture; ce qu'il sait déjà lui facilite ce qui lui reste à apprendre.

Puisque l'enfant sourd-muet, au lieu de tous ces antécédents si favorables, est dans le dénuement le plus absolu d'initiation au langage écrit; puisque les hommes doivent continuer à rester muets pour lui, et que ce n'est qu'avec la main seulement qu'ils veulent consentir à lui parler, il n'aura donc, pour être initié à leur langage, que le temps des classes, et il faudra qu'il profite de ce temps si rapide pour suppléer tout à la fois, et à la défectuosité de son organisation, et aux lacunes dans ses idées, qui en ont été la conséquence, et à toutes les difficultés de son enseignement, qui en sont décuplées.

C'est donc un motif bien suffisant pour que nous partions toujours de ce que l'élève connaît le plus, pour l'initier à ce qu'il connaît le moins, et que nous lui rendions aussi facile qu'il est possible, par l'ordre même que nous mettrons dans son enseignement, ce qui, mal-

gré nos efforts, restera encore pour lui la chose la plus difficile.

Je suppose maintenant que je veuille initier à l'étude de la géographie, notre élève déjà exercé, comme nous l'avons sommairement indiqué, à la connaissance de son corps; et, de proche en proche, à celle des objets qui l'environnent : il paraîtra peut-être au plus grand nombre qu'il n'a encore aucun antécédent, dans les notions acquises jusqu'ici, qui puisse servir de point d'appui, propre à faire fructifier cette étude ; tandis qu'il me paraît, au contraire, que l'enseignement de cette science ne sera plus, sous le rapport intellectuel du moins, qu'une application de ce qu'il sait déjà.

En effet, ayant appris à distinguer et à donner un nom aux principales parties de son corps, il n'éprouvera aucune difficulté à distinguer, sur un globe ou sur une carte, les principales parties de la surface terrestre; ayant vu que la tête se compose d'un grand nombre de parties qui, quoiqu'appartenant à un même ensemble, diffèrent entre elles par leurs formes, leurs propriétés, leurs usages, il comprend facilement qu'un continent se compose de différentes parties; il en distingue les chaînes de montagnes, les grandes divi-

sions qu'elles établissent, les bassins qu'elles forment, les rivières qui en découlent et qui composent les fleuves dont les eaux se rendent dans les mers, qui baignent elles-mêmes les continents, et sont tout à la fois le réservoir et la source inépuisables des eaux qui arrosent la terre.

Les saisons qu'il a traversées lui ont déjà appris la différence des climats au nord ou à l'équateur, ainsi que celle de la durée des jours et des nuits ; ce qu'il connaît de la nature, sans être sorti des lieux qui l'ont vu naître, suffit pour lui faire comprendre la variété des ressources que l'homme trouve dans les différents climats pour y satisfaire aux besoins de la vie, les échanges qu'il en fait, la commodité des eaux pour servir à leur transport. Ce qu'il sait faire de ses propres mains pour adapter à son usage les objets dont il dispose, l'introduit à la connaissance des arts et des métiers usités dans les différents pays. Ce qu'il connaît des hommes qui l'entourent, de la variété de leurs physionomies, de leur tempérament, de leur manière d'agir, lui fait comprendre sans peine tout ce que je peux lui apprendre de la variété qui se trouve, suivant les climats, entre la constitution, le caractère et les mœurs de ceux qui les habitent. Dans

toutes les notions que je lui donne à l'occasion de la géographie, je ne fais donc qu'appliquer celles qu'il a déjà; je ne fais qu'exercer les facultés d'attention et de discernement qui ont été déjà exercées à l'occasion de son propre corps, en rapport avec tout ce qui l'entoure; et mieux je saurai faire valoir tout ce qu'il sait, plus je lui ferai comprendre tout ce que je voudrai lui apprendre; il ne pourra même rien apprendre que par là; c'est l'analogie rétablie entre les notions qui lui sont propres et celles que je veux lui faire acquérir, qui est la seule source, le seul fondement de cette acquisition; c'est ce qu'il a aperçu de la surface de la terre, dans l'horizon que son œil a pu embrasser, qui lui indique ce qu'elle est dans les parties qu'il n'en connaît pas, c'est exclusivement ce qu'il sait déjà qui lui apprend tout ce qu'il ne sait pas encore.

S'agit-il, enfin, de donner à nos enfants une idée précise, quoique sommaire, de la configuration même des continents, des chaînes de montagnes qui les divisent et qui déterminent les versants de leurs eaux, des bassins qui les encaissent, et des fleuves qui, en s'élargissant, parcourent ces bassins jusqu'à leur embouchure, la plus simple des expériences, tout en les amusant, me servira à atteindre ce

but. Pendant une récréation, dans une allée du jardin, ils formeront un tertre avec du sable ; ils rempliront d'eau un arrosoir garni de son pommeau, percé de mille trous : l'eau qui en découlera, sur le sommet de ce tertre, figurera celle que les nuages, attirés par les sommets des montagnes, viennent y verser; et bientôt les penchants de ce tertre seront sillonnés par tous les courants d'eau qui s'en écouleront dans des directions différentes, et tous ces petits sillons, qui en formeront successivement de plus considérables, figureront à leur tour, avec une admirable précision, et les petites vallées qui sillonnent les penchants des grandes chaînes de montagnes, et les chaînes secondaires et tertiaires qui s'y rattachent, et les bassins qui en résultent, et qui sont toujours d'une dimension proportionnée à la cause qui primitivement les a formés, comme à l'étendue et à la proportion des fleuves qui les arrosent encore aujourd'hui.

Il n'est aucune notion de géographie qui ne puisse être déduite de ce simple amusement. Que j'exerce mes enfants à figurer, sur leur ardoise, avec le crayon, les principaux contours des sinuosités qui viennent de se produire sous leurs yeux; que je les appelle à y rapporter l'emplacement des principales ré-

gions du continent qui leur sont déjà connues, ou que je profite moi-même de ces dispositions, pour y établir ces régions dans leur position respective ; et que, choisissant un de ces sillons, pour figurer le bassin de la Seine, j'y fixe sur son cours l'emplacement de la ville de Paris, qu'ils habitent : celui de la France sera bientôt figuré ; bientôt aussi viendront s'y figurer successivement les différentes contrées qui l'environnent, du midi au nord, du levant au couchant ; et il ne sera aucun des détails de la géographie à leur portée qui, par l'effet de ce simple amusement, ne puisse être rendu sensible, et ne serve ensuite à porter un grand jour sur tout ce que j'aurai à leur faire remarquer successivement sur les cartes de géographie divisées par bassins comme les continents qu'elles représentent.

Toutes ces idées, qui nous sont données par la nature même, sont d'une extrême simplicité et par conséquent d'une complète évidence, pour quiconque prend la peine d'y réfléchir ; leur développement ne rencontre donc aucune difficulté dans l'esprit de l'élève ; plus on sera convaincu de cette vérité, plus on sera apte à assurer ce développement.

Mais, pour parler de tout cela sans confondre les notions qui en résultent avec celles

déjà familières, il faut employer des mots nouveaux, et c'est là, seulement là, que se trouve la difficulté, puisque c'est cela qui est le langage de l'homme, et qui exige son intervention pour être transmis. Cette difficulté sera bien diminuée si ces mots ne deviennent qu'une transformation nouvelle des notions déjà familières, et si on sait les greffer immédiatement sur elles; cette difficulté deviendra insurmontable et s'opposera à tout acte intellectuel si on prétend expliquer ces mots nouveaux par des notions que l'élève ne s'est pas encore appropriées; car alors, c'est partir de l'inconnu pour expliquer l'inconnu. Qu'on donne donc à cela toute son attention, car c'est essentiellement à cela que tient tout l'art de l'enseignement et toute la difficulté de l'étude.

Je dis toute la difficulté de l'étude, et je ne me rétracte pas; non pas que je ne reconnaisse parfaitement qu'il n'y ait encore un travail à effectuer, de la part de l'élève, pour confier ces nouveaux mots à sa mémoire et les y conserver, au service de sa volonté; mais parce que ce travail sera rendu d'autant plus facile, que les mots nouveaux auront été plus intimement associés à l'idée qu'ils expriment, et seront eux-mêmes rappelés par elles. Alors l'ha-

bitude fera le reste, et notre élève, n'ayant pas été dépouillé du plaisir de penser, même dans ses premiers actes, l'habitude lui fera goûter la douce jouissance de se servir, chaque jour plus facilement, des mots, pour effectuer les diverses combinaison de ses pensées.

C'est avec intention que j'ai pris pour texte de l'application des notions déjà acquises par notre élève sourd-muet, pendant les premiers temps de son enseignement, l'étude de la géographie , en y comprenant les principaux points de vue qui peuvent s'y lier et la rendre intéressante, afin de faire ressortir la variété même des notions dont il est déjà en possession, et tout le parti qu'on en pourrait tirer, si l'on savait et si l'on voulait en profiter, pour les développer et les étendre. On jugera, d'après cet exemple, qu'il m'eût été plus facile encore de prendre tout autre texte plus circonscrit, et qui se rapportât plus particulièrement, ou à des notions d'objets naturels, ou de physique, ou d'histoire, ou de morale. Déjà il n'est rien, dans ces notions de différentes sortes, qui ne puisse trouver un point de départ certain dans l'esprit et le cœur de notre élève. S'il en était autrement, il n'en serait jamais susceptible. Les premiers développements d'un germe suffisent pour nous

déceler sa nature et tout ce qu'elle peut produire, quand elle est secondée par une bonne culture. Il y a plus loin de la semence à l'arbuste, que de l'arbuste à l'arbre. Déjà, sur l'arbuste, on peut greffer tout ce que sa nature comporte, et l'on sait aussi que la greffe ne réussit qu'en raison des analogies qui doivent l'unir et l'identifier avec son sujet. Pourquoi les vérités les plus éprouvées dans l'ordre physique et naturel restent-elles habituellement stériles pour l'homme intellectuel et moral?

On se défie trop de l'aptitude et de la sagacité des enfants. On ne sait pas assez l'interroger et en profiter. Les voies que l'on prend à cet effet sont généralement contraires au but qu'on se propose. Voyez les ouvrages réputés même les meilleurs, parmi ceux qu'on appelle élémentaires : ils commencent généralement par où il faudrait finir. Veut-on initier l'élève à l'étude du règne organique? on parle des propriétés les plus générales de la vie, des fonctions qui la constituent, des formes qui lui appartiennent, de la fibre élémentaire qui compose le tissu organique des êtres vivants, de la diversité de ces organes et de leur jeu, etc., etc. Tout cela est le résumé des observations faites par les savants qui ont composé

ces ouvrages, comme le chyle et le sang sont, dans chaque individu, le produit de sa propre digestion. Donnons donc à l'intelligence, comme au corps, l'aliment qui lui convient, et mettons-la dans le cas d'en extraire la substance qu'elle peut s'approprier.

Le vice qui a présidé à l'enseignement de la lecture se reproduit partout; presque partout, c'est par les notions que l'élève n'a pas encore qu'on prétend l'initier à celles qu'on veut lui faire acquérir.

Un édifice, aussi, se compose de murs, de portes, de fenêtres, etc. Chacune de ces parties se compose d'un grand nombre d'autres, qui, chacune en particulier, en sont aussi les parties constitutives. Si, cependant, on veut donner l'idée de cet édifice, on le fait voir dans son ensemble; on en parcourt successivement le rez-de-chaussée, les étages et les différentes pièces; on fait remarquer, dans chacune, ce qu'elles ont de commun, ce en quoi elles diffèrent, les parties qui les constituent, les usages auxquels elles se prêtent; ou plutôt, les visiteurs y font eux-mêmes des remarques relatives au point de vue qui a excité leur curiosité et qui guide leurs pas; l'architecte, le maçon, le serrurier, l'homme du monde, etc., y remarquent, chacun en parti-

culier, des choses différentes, relatives à leur aptitude spéciale et à leurs besoins : aucun d'eux n'épuise l'ensemble des observations auxquelles cet édifice peut donner lieu.

Ce serait se tromper grossièrement, que de supposer que chaque visiteur n'ait vu, en parcourant cet édifice, que les objets qui y ont frappé ses sens : ces objets eux-mêmes ne les ont intéressés que par les associations d'idées qu'ils ont réveillées en eux, soit en leur rappelant tout ce qu'ils ont déjà vu de semblable ou d'analogue, soit en leur causant le plaisir de la surprise, par la nouveauté de tout ce qu'ils remarquent, soit en leur donnant l'idée des jouissances auxquelles peut se prêter cette habitation, soit en réveillant les souvenirs historiques qui y sont associés, etc., etc.

Chaque objet, en particulier, ne nous intéresse que par les idées qu'il excite et qu'il réveille en nous; il n'en est aucun, dans la nature, qui n'ait des rapports avec ce que nous connaissons déjà, et c'est par ces rapports seuls que nous pouvons faire connaissance avec lui. Il n'en est aucun qui ne puisse donc être texte d'application de toutes les notions que nous avons déjà acquises, et servir à les confirmer ou les modifier, et, par conséquent, qui ne puisse se prêter à un enseignement gé-

néral ; ou plutôt, c'est parce que toutes les notions que nous avons acquises, dès notre naissance, ont pris dans notre intelligence un caractère de généralité, que nous pouvons les retrouver dans tout ce que nous voyons, et que tout ce qui est nouveau pour nous n'en est qu'une nouvelle application.

Ces réflexions paraîtront d'abord paradoxales. Il en est de même de toutes les idées qui ne sont pas dans la circulation habituelle : plus on y réfléchira cependant, plus on en reconnaîtra la parfaite vérité. Pour moi, je ne trouve aucune notion, de quelque nature qu'elle soit, qui y fasse exception, et tout ce que j'ai dit, comme tout ce qui me reste à dire, n'en est qu'une application.

Combien n'est-il donc pas à regretter que la plupart de ceux qui font des livres pour l'instruction de la jeunesse, comme ceux qui sont chargés de les lui faire apprendre, se conduisent comme s'ils méconnaissaient ces notions fondamentales, et s'ils devaient partir d'un point de vue diamétralement opposé. Il suffit, cependant, d'interroger sa conscience, pour reconnaître la vérité de tous les faits habituels dont les réflexions précédentes ne sont qu'une déduction. Combien d'autres n'en pourrais-je pas tirer encore ! Mais il me suffit de mettre

sur la voie de les tirer soi-même, chacun suivant sa position : on jouit d'autant plus d'une découverte, qu'on y a pris soi-même plus de part. La vérité que l'on aperçoit, après l'avoir cherchée, nous est cent fois plus chère que celle que l'on reçoit, quelle que soit la manière dont elle soit offerte ; et j'ose garantir à quiconque voudra chercher dans lui-même, qu'il y trouvera une source de jouissances et de lumières, qu'il chercherait en vain dans les livres, même dans le mien, quelque mérite que je puisse d'ailleurs lui attribuer.

Je ne puis donc recommander assez à ceux qui s'occupent de l'éducation de la jeunesse, et de celle des sourds-muets en particulier, de méditer habituellement ce sujet intéressant, afin d'y puiser ce qui peut faire valoir leurs efforts et ceux de leurs élèves, dans les situations même qui leur paraissent le plus ingrates ; car c'est là qu'est l'aliment de l'attention, de la réflexion, du raisonnement, en un mot celui du développement de toutes les facultés dont un individu a le germe. Il n'est aucun élève qui, bien exercé, à l'aide de ce qu'il possède déjà, ne soit susceptible d'un perfectionnement bien supérieur à celui que nos prévisions lui avaient d'abord assigné.

❧

CHAPITRE XII.

Toutes nos facultés devraient être exercées simultanément pour concourir aussi à notre développement intellectuel.

Le plus grand intérêt de l'homme est de bien connaître sa nature, pour la cultiver toujours d'une manière conforme à ses lois; pour ne lui demander que ce qu'elle peut produire en respectant l'ordre de ses développements successifs, mais aussi, pour en obtenir tout ce qu'elle peut produire aidée de la culture.

Déjà nous avons dit que la nature ne nous offre que des êtres composés de diverses qualités dont nos sens font eux-mêmes l'analyse; et que, c'est par là que l'enfant, sous la direction de cette mère immortelle du genre humain, comme aussi sous celle de sa mère mortelle, en acquiert la connaissance. Nous avons vu que la science, méconnaissant cette loi de composition, comme si elle se croyait plus docte ou plus sage que ces deux mères, était parvenue à soustraire à l'attention de l'enfant, dans le premier enseignement, l'aliment qui peut l'intéresser et la soutenir, et nous

avons fait ressortir les inconvénients qui s'ensuivent.

Si d'autres conditions de notre nature ont été également méconnues, et si c'est en partant de leur ignorance, que l'homme a organisé sa science, et qu'il en transmet la connaissance, de nouveaux inconvénients s'ajoutent aux premiers et compliquent encore les difficultés, ce qui s'oppose de plus en plus aux avantages qui auraient été obtenus, si on avait su les éviter.

Comme ces considérations, quoique indépendantes du mécanisme de chaque système d'enseignement en particulier, tiennent à la nature même de l'homme, elles exercent une influence nécessaire sur son éducation, en proportion de l'application ou de l'abstraction qu'on en fait; c'est donc un motif suffisant pour que nous leur donnions ici le degré d'importance qui leur appartient.

Non seulement il faut un aliment varié à nos sensations, pour que notre intelligence en extraie celui qui doit la développer; mais encore il faut que cet aliment offre prise à l'action sur lui, des organes qui doivent se l'approprier; et, pour prendre toujours mon texte dans des faits sensibles, il ne suffit pas pour l'alimentation de notre corps, qu'on

nous présente une substance qui flatte l'odorat et le goût, il faut qu'elle soit soumise à la mastication et à la déglutition pour être ingérée dans notre estomac : il en est de même pour l'application de toutes nos facultés.

Nous avons dit (Chapitre II) qu'à chacune de nos facultés sensitives, est attachée une dose de faculté motrice, qui se distingue et qui augmente dans un degré correspondant à celui de l'influence de ce sens sur notre développement intellectuel. Il résulte de là, que l'action correspond toujours naturellement à la sensation ; que nous sentons pour agir, et que notre action n'est que la manifestation extérieure de la sensation qui est en nous. Pour peu que l'on veuille y réfléchir, on reconnaîtra que c'est par là que, dans toutes les relations sociales, les hommes jugent de leurs semblables et se conduisent eux-mêmes. Les actions sont à l'homme ce que les fruits sont à l'arbre, pour en apprécier la qualité.

Comment se fait-il, que ce qui est démontré par l'anatomie de l'homme, reconnu par la science comme un des points de vue qui servent de base à la philosophie, au législateur et au sens commun, reste presque entièrement étranger à l'éducation et à l'enseignement ?

Puisque c'est dans l'enfance que l'impressionnabilité est la plus vive, et que les sensations sont le plus affectives, c'est aussi chez elle que la motilité qui y correspond est portée au plus haut degré. Vouloir n'exercer qu'une de ces deux facultés, non seulement sans provoquer l'acte qui y répond, mais en l'empêchant de se produire, n'est-ce pas agir comme un jardinier qui, pour avoir des fruits, s'opposerait à la production des fleurs? La lumière, qui arrive directement sur la terre, est réfléchie par tous les objets qui la reçoivent, et l'angle de sa réflexion est égal à celui de son incidence. Voilà un exemple de l'action et de la réaction dont la sensation et le mouvement qui s'ensuivent, ne sont qu'une application, et pourraient dériver des mêmes lois fondamentales.

Ce qu'il y a du moins de bien certain, c'est que nous ne connaissons la vie que par le mouvement; c'est lui qui nous sert à apprécier ces différents degrés, ainsi que les modifications qui lui sont propres. C'est par l'accroissement des plantes que nous jugeons de la vie végétale; c'est parce qu'elles n'ont pas de mouvements spontanés que nous les croyons dépourvues de sensibilité perceptive; c'est par le degré et la vivacité de ces mouvements, que

nous jugeons du degré de cette sensibilité dans les diverses espèces animales. Nous sommes donc inconséquents à nos croyances, comme à nos raisonnements, lorsque, loin d'en faire l'application à la timide enfance, nous contrarions en elle l'essor le plus impérieux de sa nature ; et que, pour provoquer son développement intellectuel, nous ne lui donnons pas l'aliment naturel qu'appelle ce développement, nous ne favorisons pas l'assimilation de ces aliments par l'action qui y est nécessaire ; c'est donc pour ne pas tomber dans les vices que je signale, que dans tous les détails applicables à l'enseignement, soit dans les salles d'asile, soit dans les écoles de l'enfance, j'ai conseillé de réunir, de faire même associer toujours l'action aux impressions qui y donnent lieu et qui les provoquent ; et, en tout cela, je ne fais encore qu'appliquer ce que nous suggère l'enseignement maternel, plus conforme que le nôtre aux lois de notre nature.

On peut rattacher aussi à la loi dont je viens de parler, d'autres conditions également inhérentes à notre organisation, et également méconnues dans la pratique, puisqu'on n'en tient aucun compte pour les appliquer à l'enseignement.

Tout, dans la nature, s'opère par des actes

de balancement et d'opposition ; la nuit est l'opposé du jour; l'hiver, de l'été; la vie, de la mort ; le sommeil est l'opposé de l'état de veille ; le repos, de celui de mouvement ; la contraction du cœur, l'opposé de sa dilatation. Notre corps se compose de deux parties symétriques opposées l'une à l'autre, et qui s'équilibrent en se balançant mutuellement dans leur action ; nos muscles fléchisseurs se balancent avec les extenseurs ; si la jouissance naît du besoin, la satiété résulte de la jouissance. Tout ce que nous remarquons dans l'ordre physique de la nature se répète dans l'ordre intellectuel et moral. Ce qui ne fait que justifier la nécessité d'en faire dériver ce que nous voulons appliquer à l'un et à l'autre de ces ordres.

Si l'harmonie, dans la nature, résulte du balancement de toutes ces causes, il en est de de même de celle dont nous pouvons jouir, si nous savons, et surtout si nous voulons y faire concourir les lois qui y président ; elles n'ont pas été plus appliquées que les premières à l'éducation de la jeunesse. Les différentes facultés de l'esprit, du cœur et du corps devraient y être exercées et se balancer dans un heureux accord ; elles répondent aux facultés constitutives de notre ame, qui sont le senti-

ment, l'intelligence et la volonté ; l'ouïe seule et la vue y sont mises en jeu, et encore d'une manière défectueuse et contraire au but qu'on doit se proposer ; la main aussi y est exercée, mais exclusivement à l'écriture ; et comme malheureusement on commence à montrer à l'œil des lettres isolées, pour être conséquent à un mauvais principe, on commence à faire tracer des jambages aussi stériles d'idées, que les lettres elles-mêmes ; et lorsque l'élève sera parvenu à écrire des mots, on sait sur quels mots on l'exercera pour apprendre à sa main à écrire sa pensée.

Mais dans cet exercice de la vue et de la main, sur des sujets vides d'idées, y aura-t-il du moins la variété dont l'enfance est si avide ? Non.

Tous les jours verront la reproduction des mêmes leçons et du même supplice : il faut que l'enfant le subisse ; son attention vomit l'aliment qu'on lui donne ; n'importe, on le lui donnera toujours jusqu'à ce qu'il l'ait digéré, car ainsi l'ont voulu ceux qui ont présidé à l'éducation de l'enfance.

Mais du moins n'y aura-t-il chaque jour qu'un temps très limité pour ce supplice ? Quatre heures le matin et autant le soir, et les pauvres enfants, entassés le plus souvent dans des espaces étroits, sans pouvoir s'y remuer,

toujours privés de la lumière nécessaire à leur ame, y manquent souvent encore de la lumière et de l'air nécessaires à leur corps. Cette longue durée des classes pendant lesquelles sont réunies les causes les plus léthifères pour la vie de l'ame et du corps, propagent une influence délétère sur toute sa durée. Les lois de la nature et de l'humanité y sont méconnues et transgressées, et cependant je m'abstiens encore de parler de l'absurdité de l'enseignement individuel. Je sais que l'enseignement mutuel a diminué les maux que je signale, et contre lesquels depuis long-temps ont réclamé tous les amis de l'humanité; espérons donc que, triomphant des déplorables oppositions qu'il a rencontrées, ainsi que les avait déjà démontrées le vertueux père de la Salle, il est le crépuscule d'un beau jour; espérons que ces deux méthodes, qui ont tant de rapport entre elles, et auxquelles peuvent s'associer successivement les améliorations qui doivent provoquer l'essor des diverses facultés de l'enfance et satisfaire à son besoin impérieux d'action, s'y introduiront peu à peu; car il est de la nature du bien, comme de celle du mal, d'appeler chacun ce qui s'y rapporte, comme de porter chacun ses fruits.

Que l'on se propose toujours dans l'ensei-

gnement de commencer par exciter la pensée; que la parole, soit articulée, soit écrite, se rapporte toujours à la pensée, puisqu'elle n'en est que le vêtement! Quoique l'art de bien dire soit un art important et difficile, l'art de bien faire est plus important et plus difficile encore, et si l'éducation doit avoir pour objet de les associer tous deux, pourquoi les isole-t-elle si complètement? pourquoi l'art de faire et même de bien faire, en commençant par les actions les plus simples qui correspondraient à une proposition également simple, ne serait-il pas pratiqué dans les écoles et n'y servirait-il pas d'interprète aux différents développements du langage? pourquoi n'y provoquerait-on pas l'action des différentes facultés? comment a-t-on pu se persuader que pour les développer toutes, il suffisait d'exercer la seule parole? pourquoi les jeux eux-mêmes n'y deviendraient-ils pas de puissants moyens d'instruction, d'après toutes les parties dont ils se composent et les actions diverses qu'ils exigent? pourquoi les applications des arts n'y seraient-elles pas introduites? du moins pourquoi ne ferait-on pas parmi elles un choix raisonné, adapté à l'exercice en particulier de chacun de ceux de nos sens qui concourent le plus à notre développement intellectuel? On

voit des aveugles enfiler une aiguille, coudre et broder dans la perfection, lire avec la main; on voit des personnes mutilées faire avec les pieds tout ce que nous faisons nous-mêmes avec les mains; et nous, comme si nous avions trop de ce que la Providence nous a départi, nous négligeons d'en faire usage, nous n'apprenons pas même à nous servir de notre main gauche! La main n'est pas seulement le principal organe du toucher, qui, le plus souvent, y est presque nul comme sensation, mais elle est l'instrument au service de toutes nos facul-cultés pour les produire en actes. Aussi n'est-elle donnée qu'à l'homme, et se prête-t-elle à réaliser hors de nous tout ce qu'il y a en nous d'idées, de sentiments et de volonté; la main est comme la succédanée de la parole, puisque, comme elle, elle sert à la manifestation de la pensée. La parole dit le monde extérieur et tout ce qui est dans l'ame; la main donne à notre pensée des formes, des couleurs et du corps; la voix reproduit tous les sons que l'oreille apprécie; la main les fait résonner en accords sur tous les instruments qu'elle façonne à cet effet. Elle ne se contente pas de peindre sur la toile, de sculpter dans le marbre tout ce que la nature peint dans nos yeux, elle y figure aussi les conceptions de la pensée, elle

reproduit même la parole par l'écriture. La main n'est donc pas seulement l'organe du toucher, elle pourrait être considérée avec justesse comme le principal organe et l'instrument le plus spécial de la volonté. Les arts et les métiers sont dans toutes leurs applications pratiques, des exercices gymnastiques de la main.

Il est donc bien regrettable que, pouvant utiliser dans les écoles l'aptitude des enfants à l'action, pour perfectionner, par elle, le développement, et par conséquent la portée de toutes leurs facultés, on ait dédaigné jusqu'ici d'en tirer parti. Il n'est pas d'art, ni même de métier, qui n'exige, comme le discours, l'application de tous les actes de l'attention, de la comparaison, du jugement et du raisonnement. Le littérateur les exerce sur des mots et avec des mots; l'artiste, sur des choses et avec des choses : le premier manifeste ses idées par la parole ou par l'écriture, et l'indulgence avec laquelle le public s'en contente supplée souvent à ce qui manque au bon emploi qu'il en fait. Il n'en est pas de même dans les arts : plus ils concourent aux jouissances ou aux nécessités de la vie, plus leurs produits trouvent, dans ceux qui les utilisent, de justes et souvent de sévères exigences, lesquelles servent même

à leur perfectionnement. Le premier peut divaguer ou errer, et entraîner dans ses errements un public confiant et facile; le second serait toujours dupe de ses propres erreurs, et une inflexible expérience le forcerait à les rectifier et à les éviter.

Les arts, servant donc à réaliser les diverses combinaisons de la pensée, en sont, tout autant que le discours, une expression sensible; ils peuvent, comme la littérature, qui n'est que le premier des beaux-arts, servir de texte à manifester les opérations intellectuelles, et par conséquent à l'application sensible de toutes les parties du discours qui s'y rapportent.

Un cordonnier ou un tailleur qui sauraient se servir avec intelligence des instruments, des matériaux dont ils disposent, pour en apprendre le nom, pour en faire distinguer les qualités et les propriétés diverses, pour faire remarquer les usages auxquels ils se prêtent, les conditions qu'il faut remplir pour les y adapter, et qui se serviraient de tout cela pour y associer successivement toutes les expressions qui s'y adaptent, seraient donc plus sûrs de provoquer et d'assurer l'action des facultés intellectuelles et le bon emploi du langage, que celui qui, pour parvenir au même

but, ne s'appuie que sur des idées vagues et abstraites, dont, le plus souvent encore, il suppose gratuitement l'existence, et qui manque de point d'appui pour en contrôler la réalité.

De ce que cela n'aurait pas encore été fait, il ne faudrait pas conclure que cela ne doit pas se faire. Que de choses, vulgaires de nos jours, qui n'avaient pas même été soupçonnées il y a quelques siècles, ou qui avaient été réputées impossibles! Que de choses, encore réputées telles aujourd'hui, seront réalisées peut-être dans quelques lustres! Et alors, loin de s'étonner de tout ce qui est l'objet actuel de mes propositions, on s'étonnera d'apprendre que, pendant tant de siècles, on a pu persévérer, malgré la défectuosité des résultats de l'expérience, dans une voie aussi défectueuse, et qui, n'étant pas conforme aux lois de notre nature, ne pouvait être justifiée par aucun raisonnement plausible.

Pour nous, dont les élèves, privés de la parole, ne s'exercent encore à y suppléer que par l'écriture, et qui, ayant en même temps tant à apprendre, n'ont que si peu de temps à donner à leur instruction, c'était pour nous qu'il eût dû être permis d'y faire consacrer tous leurs instants. La position exceptionnelle

dans laquelle les relègue leur infirmité et leur ignorance, aurait pu suffire pour justifier cette exception. C'est nous qui donnons, au contraire, l'exemple d'une institution où l'emploi du temps est partagé, d'une manière à peu près égale, entre les exercices dans les ateliers et ceux dans les classes. C'est, il est vrai, la force des choses qui nous a conduits à cela. Appartenant, pour la plupart, à des familles indigentes, et ayant tout à la fois à suppléer à tout ce qui leur manque, pour entrer en communication avec la société et y pourvoir à leur avenir, n'ayant, pour y parvenir, qu'un petit nombre d'années, ils n'ont pas de temps à perdre; de là, la nécessité pour nous d'en profiter, pour leur faire atteindre leur double destination, et d'utiliser à cet effet, toutes les parties de leurs journées. Le travail dans les ateliers, alterne donc avec le travail dans les classes, il en rompt la monotonie, sans en empêcher les progrès. Si les actes de leur intelligence y sont également mis en jeu, ce n'est pas sur les mêmes objets: cela suffit pour la récréer; le travail du corps sert de délassement à la contention de l'esprit; il en est pour ainsi dire le balancement et favorise l'équilibre de la santé. Si cet ordre dont l'expérience nous a depuis long-temps prouvé

tous les avantages, n'existait pas, il faudrait l'établir.

Que ne pourrait-on pas espérer d'exercices analogues avec les enfants doués de toutes leurs facultés, et avec lesquels on communique par la parole? Ainsi donc, comme je l'ai dit en commençant, c'est l'exception même dans laquelle la nature a placé nos enfants, qui nous met, plus que d'autres, dans la nécessité de remonter jusqu'à la connaissance de ses lois, aux bienfaits desquelles il s'agit pour nous de les faire participer.

Nous avançons quoique lentement; cela devait être, si notre marche se rapproche de celle de la nature, et si nous avançons sûrement; cherchons à voir ce qu'elle montre à tous ceux qui veulent la regarder, je dis de bonne foi ce que je vois. Voulant faire à l'éducation de l'enfance, l'application de ce que j'observe dans le développement spontané de nos facultés, je vois que ce qu'il faudrait pratiquer est presque diamétralement opposé à ce qui se fait le plus généralement; je le dis encore de bonne foi, ce qui est peut-être difficile, sans en espérer pour moi d'autres avantages que ceux qui ont toujours été le partage des hommes qui se sont consacrés au culte de la vérité. Comme tant d'autres, je peux errer

aussi, mais la nature est là pour éclairer et diriger quiconque sait l'observer; les critiques d'ailleurs ne manqueront pas à mes erreurs, si je m'égare; mais pour les relever, il faudra regarder aussi la nature et chercher à y lire; ne serais-je pas bien heureux, si, de quelque manière que ce soit, j'ai pu déterminer quelques-uns à se rapprocher de cette source éternelle et intarissable de contemplation et de vérité. L'humanité toute entière devrait s'y désaltérer; c'est la mine que, sous toutes les latitudes et dans tous les climats, elle devrait exploiter; les modifications qu'elle y subit, les métamorphoses mêmes qu'elle y éprouve en feraient reconnaître l'inaltérabilité et la richesse; elle offre des attraits, elle fournit du travail, elle montre des vérités à tous les âges, comme elle est aussi l'aliment de tout ce qui vit et la cause d'action de tout ce qui se meut.

Oh que la jeunesse élevée avec tant de contrainte dans nos colléges serait heureuse, si on y consacrait à cette aimable et savante étude, une partie du temps qu'on lui fait consacrer à l'étude du grec et du latin; ou, si l'étude de ces langues se faisait, comme cela serait facile, sur le texte même de la nature! Lorsque leur connaissance a été péniblement acquise, faut-il

s'étonner si pendant toute la vie, elles servent presque exclusivement à des recherches d'érudition, qui n'ont pour objet que les ouvrages de l'homme, où tant de préjugés, de vaines discussions et d'erreurs se trouvent confondus avec si peu de vérités? les résultats de tant d'études, qui absorbent un si grand nombre d'hommes, dont la patience et les efforts honorent l'esprit humain, n'aboutissent le plus souvent qu'à propager et à perpétuer les préjugés, les discussions et les erreurs de ceux qui nous ont précédés, pour faire marcher dans la même voie ceux qui nous suivent. Que d'améliorations importantes seraient entrées dans le domaine public et concourraient à la prospérité sociale, si tout ce travail des hommes avait eu en même temps pour objet l'observation directe des choses! si, pour nous faire mieux comprendre le langage de Platon et d'Aristote, d'Homère et de Démosthène, de Cicéron et de Tacite, on faisait naître en nous leurs sentiments et leurs pensées, par les faits et les observations qui les suggèrent, plutôt que par les mots qui n'en sont le plus souvent que le masque ?

En cela, nous ne ferions que ce qu'a recommandé Bacon, et ce qu'on a commencé à appliquer, depuis quarante ans, à l'étude des

sciences chimiques, physiques et naturelles; jusqu'alors aussi, on s'était contenté de rêver ces sciences; mais depuis qu'on a cru que, pour en parler, il fallait commencer par observer les faits qui y donnent lieu, on a vu les progrès qu'elles ont faits, et la société jouit déjà des bienfaits de leurs applications, et des avantages qu'elle a lieu d'espérer encore, par suite de l'impulsion communiquée à tous les bons esprits qui s'y livrent.

Ne doutons pas que, pour acquérir la science de l'homme, au lieu de la rêver, il faut aussi observer l'homme lui-même, en commençant par sa première enfance; que dans cette observation il ne faut négliger aucun des principaux points de vue qui y concourent, et ne pas dédaigner d'étudier le corps et les lois qui président à son développement, si on veut arriver à connaître l'ame et les causes qui en sollicitent l'action; que, pour juger ce qui se passe en elle, il faut observer et provoquer les actes par lesquels elle se manifeste; et que, pour se communiquer à elle, il faut voir comment la nature elle-même procède pour y pénétrer.

Cette tâche est moins difficile qu'on ne le suppose; elle s'accompagne d'une jouissance à laquelle aucune autre n'est comparable, et

qui nous les fait dédaigner. Ce qu'il y a de difficile pour cette étude, c'est de se mettre dans la voie qui y conduit, puisqu'elle est peu frayée, et que, d'ailleurs, elle est loin de conduire à la fortune ou à la gloire, objets habituels de tant d'efforts. Pour entrer dans cette voie, il faut, en outre, faire abstraction, en très grande partie du moins, de ce que les hommes nous ont enseigné; et, comme nous y tenons ordinairement en proportion de ce qu'il nous en a coûté pour l'apprendre, peu d'hommes sont capables de se résigner à un tel sacrifice, puisqu'il est sans espérance de compensation extérieure.

Comme on peut en juger par tout ce qui précède, tous les détails dans lesquels notre sujet nous entraîne nous font revenir sans cesse aux principes que nous avons établis dès le commencement, et ne servent qu'à justifier leur vérité et leur importance. J'ai même à craindre qu'on ne m'accuse de n'avoir qu'une pensée, à laquelle je rapporte toutes les autres, à l'instar de ceux qui, ayant la jaunisse, attribuent la couleur jaune à tous les objets qu'ils regardent. Combien de fois ne me suis-je pas fait cette observation! Mais, je dois l'avouer naïvement, plus j'ai fait d'efforts pour sortir du foyer autour duquel circulent mes idées,

plus ce foyer en est devenu, s'il m'est permis de parler ainsi, comme le centre de gravitation; et, pour livrer à la censure mon opiniâtreté à cet égard, je vais développer les nouveaux points de vue qui, pour moi, concourent encore à la rendre invincible.

CHAPITRE XIII.

Nous ne savons pas remarquer, pour en profiter, le lien qui devrait unir toutes nos connaissances; et nos sciences, en s'isolant toujours davantage, tendent de plus en plus à nous le faire méconnaître.

Le monde, tel qu'il m'a été donné jusqu'ici de le connaître, me paraît un ensemble d'un grand nombre d'êtres, composés chacun d'un grand nombre de parties, qui toutes sont soumises aux mêmes lois. Les détails en sont immenses, l'unité en est admirable. Notre ame, avide des impressions qu'elle en reçoit, se livre-t-elle à goûter leur variété, elle peut s'y disséminer elle-même, et, pour ainsi dire, s'y épuiser, sans avoir épuisé cette variété; et l'indifférence, triste fruit de la satiété, succède promptement à l'abus de la jouissance. Mais notre ame veut-elle savourer ces im-

pressions, et, pour ainsi dire, les digérer, pour s'en approprier la substance, c'est alors qu'elle y trouve un aliment homogène, d'une variété infinie, dans les assaisonnements avec lesquels la nature nous le présente, pour en exciter et en entretenir en nous l'appétit.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons déjà dit du petit nombre des impressions premières auxquelles tiennent, comme à un foyer de lumière, tous les rayons qui en partent en divergeant; mais qu'il nous soit permis de citer, à l'appui de cette assertion, quelques-uns des principaux faits qui en dérivent.

Tout est tellement lié dans la nature, que, malgré les tendances et les efforts de l'éducation, pour dispenser notre attention et nous détourner de la réflexion, elle reste provoquée en nous par l'effet même de toutes les impressions qui l'excitent. Il n'est pas une substance, quelque inerte qu'elle soit, qui ne nous montre toutes les propriétés de la matière, et qui, comme la feuille qui tombe, ne contienne le système de l'univers pour le Newton qui sait l'y trouver. Toutes les lois providentielles qui président à la perpétuité de la vie et à l'invariabilité des espèces sorties de la pensée du Créateur, malgré la variabilité des êtres qui en jouissent momentanément,

peuvent être étudiées, approfondies à l'occasion d'une seule plante, dont on observe les développements successifs, depuis la germination jusqu'à la reproduction. Toutes les merveilles de l'instinct, tous les phénomènes de la vie, se trouvent reproduits de mille manières dans la variété des animaux, que le plus petit espace renferme, et dont un seul est un petit univers. Veut-on s'élever jusqu'à l'homme? il n'en est pas un qui ne tienne à l'humanité, et qui n'atteste ses destinées, son origine et sa fin; il n'en est pas un qui ne trouve dans sa famille la représentation comme la souche de toute la famille humaine; qui ne voie dans son semblable la représentation de lui-même, et qui ne trouve dans lui-même l'humanité toute entière. Quel homme, je le demande, n'est, par l'effet de sa nature et par la prodigalité des représentations des merveilles providentielles, en possession d'écouter et d'entendre tout ce qu'elles disent à l'ame, et qu'en ont répété plus ou moins imparfaitement les hommes qui en ont parlé? Ce qu'elles disent ainsi est la parole de Dieu, aussi universelle pour les hommes que l'air qu'ils respirent, que la lumière qui les éclaire; les vérités éternelles y sont reproduites en autant d'exemplaires qu'il y a d'êtres créés. Ces êtres

en passant, se renouvellent, pour les redire aux hommes de nos jours, comme aux premiers qui ont vécu, comme à ceux qui nous succéderont. Toutes les sciences sont là, depuis les arts les plus simples, qui n'ont pour objet que d'imiter quelques-uns des procédés de la nature et de la faire servir à nos besoins, jusqu'aux plus hautes abstractions de la philosophie. Tout ce qui, dans les ouvrages de l'homme, n'est pas calqué sur les œuvres de Dieu, est-il donc quelque chose? Que pourrait l'homme par lui-même? S'il transmet la vie, n'est-ce pas celle qu'il a reçue et dont il n'est que le dépositaire et le comptable? Ses propres enfants ne sont-ils pas, comme lui, nés de Dieu, avant de naître de lui-même, et ne doivent-ils pas retourner à leur première origine?

Si, dans tout cela, l'homme trouve la source de ses pensées, de ses sentiments, n'y trouve-t-il pas aussi la source de ses devoirs? Et cependant tout cela nous est suggéré par chacun des plus petits détails que la Providence offre dès l'origine, et dans tous les lieux, aux regards de l'homme; il n'en est donc aucun qui, en se servant de ses facultés, ne puisse y trouver tout cela.

Seraient-ce les ouvrages de l'homme qui,

en se compliquant avec ceux de la nature, opéreraient les distractions de ses idées, et par suite leur confusion? Mais, puisque l'homme ne peut rien sans la nature, et qu'en se conformant à ses lois, tout ce qu'il fait, les lui rappelle, et n'en est encore qu'une bien imparfaite imitation.

Que sont d'ailleurs ces ouvrages, et qu'y a-t-il dans les plus magnifiques, dont l'idée ne soit toute entière dans les plus simples? La plus humble chaumière n'est-elle pas faite à la taille de l'homme, pour le garantir, comme l'oiseau dans son nid, de l'inclémence des météores et pour y abriter sa famille? Des ouvertures y sont pratiquées pour y laisser un libre accès à la lumière vivifiante; une porte l'y préserve des attaques imprévues; innocent et laborieux, l'appétit assaisonne les aliments que la nature aussi lui fournit, et un sommeil tranquille y répare, y renouvelle ses forces. Les palais les plus somptueux ne sont-ils pas la reproduction de la chaumière dans de plus grandes dimensions? et ce qu'ils réunissent avec tant de peine, pour y concourir aux jouissances de ceux qui les habitent, compense-t-il toujours les jouissances plus simples du paisible habitant de la chaumière?

Les capitales les plus brillantes sont-elles

autre chose qu'une réunion de familles et des maisons qui les contiennent ? Qu'on en parcoure les rues les plus populeuses, où tous les produits des arts sont étalés avec luxe ; après y avoir fait quelques pas, on n'y voit partout que la répétition des mêmes étalages.

S'il en est ainsi des objets façonnés par la main de l'homme, en est-il autrement de ses compositions littéraires et philosophiques ? Malgré le nombre qui en apparaît chaque jour, malgré l'étendue des vastes bibliothèques destinées à les contenir, les livres, en commençant par y comprendre le mien, ne sont-ils pas, comme tout le reste, la répétition continuelle des mêmes idées, dont il faut, pour retrouver la première origine, remonter à la nature, source unique de toutes les idées, comme de tous les ouvrages des hommes, quand toutefois ils contiennent quelque chose de bien.

Ainsi donc, quelque voie que nous prenions pour contrôler notre système, loin de pouvoir en sortir, nous y sommes ramenés de manière à y être toujours fortifiés davantage.

Malgré toutes ces épreuves, je me demande encore si ce qui m'apparaît de tant de manières, avec tant de caractères d'évidence, pourrait suffire pour entraîner ma conviction,

tant que je n'aurai pu m'expliquer comment et pourquoi un si grand nombre d'hommes, si recommandables par leur science et leurs vertus, ne seraient pas entrés dans un système d'idées si lumineux et si simple.

Mais je me dis, à cette occasion : tels sont les effets de l'éducation et des habitudes qu'on fait contracter dans le premier enseignement, car l'habitude est aussi une seconde nature.

En examinant encore de plus près les sciences, pour chercher à en apprécier la portée, il m'a paru que, telles qu'elles sont assez généralement cultivées, surtout de nos jours, elles sont loin d'étendre, autant qu'on le suppose, les vues de l'intelligence : elles sont par trop isolées et exclusives dans leur isolement. Le philosophe ne s'occupe que de l'esprit de l'homme, en faisant abstraction de son corps; le médecin ne s'occupe que de son corps, en faisant abstraction de son ame; le jurisconsulte s'occupe des lois conventionnelles des hommes, sans les rapporter aux lois éternelles de la nature; le naturaliste, de la classification des êtres, d'après leurs formes extérieures, sans rattacher ces formes aux conditions de leur nature et au rôle qu'ils remplissent au milieu de ses productions. De là, le nombre et la variété des notions de dé-

tail dont se compose chaque science, et qui, sans utilité pour ses progrès, absorbent toute la capacité d'attention de ceux qui les cultivent.

Il est bien remarquable, d'ailleurs, quoique cela soit généralement peu remarqué, que toutes les sciences ne se composent, presque exclusivement, que de notions, de faits minutieux. Le botaniste le plus savant est celui qui, à la vue du plus petit lichen, en dit imperturbablement le nom, parce qu'il s'est appliqué à y distinguer des modifications de formes inaperçues par le vulgaire ; et il en est de même pour toutes les autres parties de l'histoire naturelle, qui, chacune en particulier, suffisent pour absorber les études du savant. En combien de parties, toutes différentes et enseignées séparément, n'ont pas été divisés la médecine, le droit, la littérature, et même la philosophie, qui prétend les dominer toutes? A force de divisions et de sous-divisions, la lumière de l'intelligence se trouve comme décomposée, par le prisme de la science, en rayons qui, pris isolément, ne suffisent plus pour éclairer.

N'est-il pas remarquable, au contraire, que les hommes, même illettrés, portent, sur tous les objets avec lesquels ils sont en rapport, des

jugements très sains. Ils n'ont pour eux que ce qu'on appelle dédaigneusement le sens commun; mais ce sens commun, qu'une fausse direction n'a pas fait dévier, et qui, comme la nature, sera toujours supérieur à tous les travers des hommes, d'où leur vient-il encore, si ce n'est des causes mêmes que je m'efforce de mettre ici en évidence?

Au reste, tout ce que j'avance est loin d'être insolite; si j'avais besoin de citations pour le prouver, j'en trouverais dans toutes les pages qu'ont écrites les penseurs pour qui l'éducation et l'art d'écrire n'ont pas été une spéculation d'intérêt individuel. Mais celui qui a goûté le plaisir de lire dans la nature et d'y trouver les motifs de sa conviction, ne peut en être détourné par les opinions des hommes, lors même qu'elles y sont contraires; et les recherches d'érudition, qui absorbent un temps si précieux et qui exigent le concours de tant de moyens, dont il est si difficile de disposer, compensent-elles, d'ailleurs, tout ce qu'elles coûtent? Laissons donc à ceux qui ne croient qu'à la parole des hommes, tous les fastueux étalages de l'érudition; et qu'il soit permis à nous, simple instituteur de sourds-muets, de borner la nôtre, avec celle de nos pauvres élèves, à l'observation

des faits qui lui ont donné naissance, et qui en resteront toujours les fidèles interprètes.

Si donc c'est une illusion qui me domine, elle est du moins de bonne foi. Il est permis de croire au mouvement, quand on marche ; à son existence, quand on pense.

CHAPITRE XIV.

Des notions abstraites. — Comment elles résultent de nos rapports avec la nature même des choses.

Tout devient difficile en s'écartant des voies que nous a tracées la Providence, et en proportion de ce qu'on s'en écarte ; tout devient simple et facile en proportion de ce qu'on s'en rapproche, et qu'on y marche, tout ce que je dis peut être objet de scandale pour bien des savants, mais peut être texte d'un enseignement fécond pour l'observateur consciencieux, qui, pour transmettre ce qu'il sait, prendra la peine de remonter à l'origine modeste et simple de ses connaissances positives et fondamentales.

C'est bien moins par la variété de ses productions que la nature est admirable, que par l'unité du plan qui y préside, et dont chacune

d'elles porte l'empreinte ; c'est bien moins aussi par faiblesse d'intelligence que par suite des distractions continuelles dans lesquelles elle s'égare, que si peu d'hommes s'élèvent d'eux-mêmes à cette sublime unité. Tout cependant, soit en nous, soit hors de nous, tend à nous la faire reconnaître.

L'ame de l'homme est le foyer qui la contemple dans toute la variété des êtres ; ses sens sont en lui les facultés qui l'explorent ; non seulement leur nombre est limité, mais les sensations mêmes, que chacun d'eux en particulier peut recevoir, se réduisent à un petit nombre, qui constituent les notions fondamentales dont tout le reste n'est qu'une application.

La science ne trouve presque rien à dire de celles qui dépendent du goût, de l'odorat, et qui entrent pour si peu dans le développement intellectuel ; mais, comme nous l'avons fait remarquer, tout ce qui est du domaine des autres sens est bien plus circonscrit qu'il ne paraît d'abord ; toutes les couleurs se réduisent à celles de l'arc-en-ciel, tous les sons à ceux de la gamme, toutes les formes à la ligne droite et à la ligne courbe diversement combinées.

C'est cependant de ces simples matériaux

que se compose, en nous, l'idée du monde physique et de la variété des êtres qui le peuplent. La seule sensation de résistance perçue par l'acte du mouvement volontaire, suffit pour nous faire reconnaître tout ce qui nous vient du dehors ; et c'est de là, comme de nos rapports avec nos semblables, que nous composons le monde intellectuel et moral, qui n'est encore, pour l'homme, que le résultat de sa nature et de tout ce qu'il lui est donné d'explorer de celle des choses par l'intermédiaire de ses organes sensitifs et moteurs.

Toutes nos connaissances se réduisent en effet à des notions de fait ou aux déductions que nous en tirons ; et si nous avons indiqué sommairement ce qui se rapporte aux premières, il nous reste à parler de ce qui concerne les secondes.

Je dois reproduire, au sujet de cette distinction, ce que j'ai déjà dit ailleurs, c'est que si elle est commode pour la classification des sciences, elle est impraticable et fictive dans la réalité, où tous les faits naturels entraînent les déterminations, et par conséquent les déductions qui s'y lient. Ainsi, la sensation du feu nous détermine à nous en éloigner ou à nous en approcher, et à le faire concourir à la satisfaction de nos besoins ; il en est de même de

toutes les autres sensations, dont l'enfant tire immédiatement les déductions pratiques nécessaires à sa conservation. L'animal en fait tout autant; mais l'homme peut remarquer ce qu'il fait, comparer entre elles les impressions qu'il reçoit, les déterminations qui s'y lient et manifester hors de lui tout ce qui se passe en lui, d'où résultent le langage, les classifications et les diverses sciences, toutes abstraites des impressions qui y ont donné lieu.

C'est donc un motif pour que, ne voulant éluder aucune difficulté de notre tâche, nous n'admettions la distinction précédente qu'avec la restriction que nous venons d'y mettre, pour la suivre après cela dans les applications qu'on en fait.

Le monde extérieur, il est vrai, nous donne les faits d'où dérivent toutes nos connaissances, mais ce n'est pas lui qui nous donne les déductions que nous en tirons, quoique toutes en découlent comme de leur source : c'est que la même puissance qui a créé le monde matériel et physique, a créé, en même temps, les êtres animés qui l'habitent et dont les diverses espèces explorent, chacune à leur manière et suivant leur nature, les diverses propriétés : l'homme seul est appelé à les explorer toutes. La Providence, en l'animant d'un rayon divin,

lui a donné aussi les besoins qui y répondent, et n'a reparti à son corps que la dose d'instinct indispensable à sa conservation. Les premières déterminations, d'abord et long-temps sous l'influence de l'instinct, s'en dégagent insensiblement, en proportion de ce que l'intelligence s'éveille et s'anime; elle lit alors le monde extérieur, elle le réfléchit ensuite. Bientôt ne suffisant plus à son besoin, elle le métamorphose en intelligence et en sentiments, et en tout cela l'homme ne sort, ni de sa nature, ni de celle des choses au milieu desquelles il vit.

Il existe donc une relation intime entre le monde extérieur, qui n'est qu'une manifestation de la pensée du Tout-Puissant, et l'intelligence de l'homme, qui n'en est que le reflet: la vérité est dans la concordance et la fidélité de ces deux mondes, qui se servent mutuellement, s'il est permis de parler ainsi, de contrôle.

Le substantif est, il est vrai, la base de toute proposition ; mais qu'est-il en lui même, cet élément essentiel et fondamental? le représentant dans le discours, des objets dont nous parlons et qui sont dans la nature ; sans contredit, il emprunte quelque chose à ces objets, mais c'est la moindre partie de lui-même, et il doit bien plus encore à l'intelligence qui le fait éclore. Ces objets aussi indispensables au

développement de la pensée, que le sont à la germination les causes qui y concourent, et qui ne font éclore de chaque germe que ce qu'il est de sa nature de produire, n'excitent dans l'homme que l'épanouissement de son ame ; aussi, les mots de nos langues sont bien plus imprégnés de notre propre intelligence que de la cause matérielle qui l'excite ; et le substantif lui-même qui de tous les éléments du discours, est celui qui se calque le plus sur la nature extérieure, nous offre la preuve évidente de cette vérité.

La nature ne présente, à nos sens, que des individus, et nous n'en saisissons d'abord que les ressemblances pour en former les idées générales dont nos noms substantifs sont, pour la plupart, l'expression ; rien n'est plus rare, dans la langue usuelle, que les noms propres ; ils se trouvent presque circonscrits aux relations de famille qui y ont donné lieu ; et s'il en est quelques-uns en circulation dans les langues, c'est aussi parce que ceux qui les ont portés ont exercé une influence générale sur la nation ou la grande famille qui en a conservé le souvenir ; d'ailleurs, les noms propres ne rappellent eux-mêmes que les idées, toutes d'un ordre plus ou moins élevé, qui s'y sont associées.

Mais si la partie du discours qui se rapporte le plus directement aux choses sensibles, porte ainsi le cachet de l'intelligence, qui en reçoit l'impression, en sera-t-il de même des autres parties?

Le verbe exprime l'existence ou l'action; on a nommé substantif celui qui exprime l'existence, et tous les autres en dérivent, comme toute action dérive de la vie de celui qui en jouit ou de la cause qui l'engendre. Tout verbe doit donc son origine à ce qu'il y a de plus abstrait, de plus mystérieux, et qui ne peut être saisi que par la pensée. L'idée de cause, et même de cause première, y est implicitement renfermée; comme c'est par la qualité que nous ébauchons grossièrement l'idée de substance, c'est par l'action que nous ébauchons également l'idée de cause: nous n'avons, pour arriver à la première, que l'impression qu'excitent en nous les diverses qualités dont la substance est douée, et qui sont tout ce que nous en connaissons; mais, outre les impressions que nous recevons de l'être qui agit, nous avons celles de l'action qui est produite et des effets qui en résultent. Les objets extérieurs nous attirent ou nous repoussent par des motifs puissants sans doute, mais qui sont bien plus du domaine de l'ins-

tinct que de celui de la réflexion et de l'intelligence; mais nous sympathisons d'autant plus avec l'action, que nous avons plus de rapport avec les êtres qui la produisent, et que nous pouvons l'imiter et la reproduire nous-mêmes. Les causes de nos sensations, ou la substance qui les excite, nous resteront toujours inconnues; la cause de nos propres actions est ce qu'il y a de plus profond et de plus intime en nous, c'est la seule chose qu'il nous soit donné de bien connaître, c'est notre conscience, notre volonté, notre ame elle-même.

Le verbe est donc, dans le discours, ce qu'est notre ame dans la vie; le verbe substantif se combine avec tous les verbes adjectifs, comme notre ame avec tous les actes qui en émanent; et, si nous ne pouvons connaître l'existence que par les êtres qui en sont doués, et qui la manifestent, nous ne connaissons notre ame que par notre propre conscience et les manifestations de sa volonté.

De tout ce que nous connaissons le mieux dans le monde, c'est donc notre ame; et ce n'est aussi que par elle, et par la représentation qui se fait en elle, de tout ce qui n'est pas elle, que nous pouvons connaître tout ce qui est hors d'elle-même. La parole est sa manifestation immédiate, animée; elle a créé

les langues comme Dieu a créé le monde ; et que pouvaient dire les langues, si ce n'est le monde même qu'il a été donné à notre ame de connaître!

Les langues sont donc toutes imprégnées de notre intelligence; elles sont, pour ainsi dire, l'émanation de l'homme, comme l'univers est une émanation de Dieu ; ainsi, ce que nous avons avancé se trouve confirmé par tous les raisonnements comme par tous les faits au pouvoir de l'homme.

Mais si j'ai démontré l'évidence des causes qui président au développement intellectuel de l'homme, j'ai démontré, par là même, ce qu'on doit faire pour concourir à ce développement, non seulement dans l'éducation du sourd-muet, mais dans celle de tout homme en ce monde ; et quiconque y aura mûrement réfléchi, trouvera par lui-même toutes les indications qui doivent diriger ses applications; elles seront même d'autant plus efficaces, qu'il les aura puisées à la seule source qui donne la vie.

S'il ne doit plus rester de doute sur l'origine et la formation de ceux des éléments du langage qui se rapportent aux objets sensibles et aux actions, et sur lesquels pivotent tous les autres, qui n'en sont que les modificatifs,

il en sera de même de tout ce qu'il y a de plus abstrait dans ces éléments ; faisons-en brièvement l'application au substantif abstrait proprement dit.

Ou il se rapporte à des objets physiques, ou à des notions intellectuelles et morales : dans tous les cas, le procédé de l'intelligence est le même ; si la notion de l'objet extérieur doit nécessairement précéder, ou tout au moins accompagner le mot qui s'y rapporte, l'idée et le sentiment doivent aussi précéder son expression. Le mot *pesanteur* ne peut être compris qu'autant que l'élève aura remarqué la qualité exprimée par ce mot dans divers corps qui la possèdent, quoiqu'à des degrés différents; ainsi, après lui avoir fait remarquer que le bois, la pierre, le fer sont pesants, on pourra comparer la pesanteur de chacun de ces corps, et l'on fera comprendre par là, la valeur de cette expression. Que l'on ait fait remarquer divers objets, auxquels on ait appliqué l'adjectif *beau,* on pourra parler ensuite de la beauté de chacun d'eux; que l'enfant ait remarqué que plusieurs des personnes qui l'environnent sont *bonnes* pour lui, on lui parlera ensuite de la bonté de chacune d'elles. C'est surtout aussi en mettant en opposition, ce qui est pesant ou léger, beau ou laid, bon ou

mauvais, bien ou mal, etc., qu'on fait ressortir, et qu'on rend plus distinctes les notions qui s'y rapportent, et, par conséquent, la valeur des mots qui les expriment.

Les hommes n'ont pas procédé autrement à la formation de ces mots : c'est toujours, comme on le voit, la nature qui en a donné le type ; c'est notre intelligence qui en a reçu l'empreinte et qui l'a transformée en parole, à laquelle elle a associé ensuite l'écriture.

Il nous est impossible de prendre une autre voie, si nous voulons en suivre une bonne. Chaque homme doit passer par les conditions de sa nature, aussi bien pour assurer son développement intellectuel et moral, que son développement physique. Pour se nourrir et pour croître, il ne suffit pas d'avoir autour de soi des aliments, il faut encore en manger, il faut les digérer, il faut qu'ils s'imprègnent de notre vie, dans les poumons, dans le cœur, dans le torrent de la circulation, afin de s'assimiler intimement aux parties, à l'accroissement ou à l'entretien desquelles ils concourent ; la Providence, pour assurer la perpétuité des espèces, ne pouvait laisser tous ces actes merveilleux de la vie au libre arbitre des individus : à l'homme seul appartient la liberté ; mais ce n'est que pour ce qui concerne

son développement intellectuel et moral et pour l'usage qu'il en fait ; les conditions qui y président sont aussi invariables que celles qui président à sa nutrition.

Nous avons faim et soif du vrai et du bien; les besoins de notre ame sont aussi impérieux et plus difficiles à satisfaire que les besoins de notre corps ; en tout, ils nous poussent vers l'infini, parce qu'il est dans sa nature ; voilà pourquoi elle généralise, elle abstrait ; et ne voyant que le fini, elle ne rêve que l'infini.

N'admettant, dans nos institutions, que des infortunés disgraciés de la nature et déshérités de toute tradition humaine , nous nous trouvons dans l'heureuse nécessité de n'interpréter le langage conventionnel des hommes que par la tradition divine, qui, partout, y a donné lieu; et comme ce n'est ni par les analyses savantes du chimiste que nous procédons à la connaissance de la nature, ni par les décompositions ou les règles grammaticales que la mère nous instruit; et que ce qu'il y a de plus important, c'est que les mots conventionnels de nos langues soient, dès le commencement et toujours, des représentants d'idées, nous écrivons, dès le premier moment, des mots tels que le veulent les règles de l'orthographe, et qui se rapportent à des objets tels

que les a faits la nature ; et l'idée de ces objets s'associe à celle du mot, et soutient l'attention de l'enfant dans l'imitation qu'il fait de notre écriture ; et la facilité avec laquelle il apprend à écrire et à attacher au mot écrit l'idée qui s'y rapporte, nous garantit la bonté de notre méthode.

Ce que nous avons fait pour chaque objet sensible, nous le faisons de même pour chaque notion intellectuelle et morale ; toujours cette notion précède comme la cause précède l'effet qui s'ensuit ; l'art de l'instituteur est d'y donner lieu et de profiter du moment où elle est en sève, si je puis m'exprimer ainsi, pour y greffer les expressions conventionnelles qui en reçoivent la vie. Voilà la véritable base d'un bon enseignement comme de toute science ; si vous frappez ce fondement, il ne reste plus rien, parce qu'il ne reste que des mots sans idées.

C'est donc de la pénurie de notre position que nous faisons sortir la fécondité de notre enseignement; c'est une exception aux lois qui président à l'organisation de l'homme, qui nous met dans la nécessité de remonter à celles qui président au développement de son intelligence et de son langage.

Nous mettons chaque élève dans le cas de

faire, pour l'acquisition du langage de sa possession, ce qu'ont fait les générations qui ont concouru à sa formation, et il ne devient possesseur incommutable que de ce qu'il a acquis ainsi; cela demande sans doute, de sa part comme de la nôtre, beaucoup de travail, mais nous ne pouvons pas changer les lois de la nature qui y a soumis l'homme et qui a fait du travail même une condition de sa jouissance.

CHAPITRE XV.

Du développement moral et religieux.

A supposer que j'aie donné jusqu'ici quelques explications satisfaisantes, relatives au développement de l'intelligence et à l'acquisition du langage, il me resterait à en donner sur ce qui se rapporte au développement moral et religieux.

Ici encore se renouvelle pour moi l'obligation de répéter que tout ce qui me reste à dire est déjà contenu dans ce que j'ai dit, et n'en peut être qu'une application. M'étant imposé l'obligation de ne dire que ce que je conçois, et ne pouvant rien concevoir hors de la nature, j'y trouve la source de nos senti-

ments comme celle de nos idées : les uns naissent de nos rapports avec les choses, les autres, de nos rapports avec les hommes; l'objet seul est différent, et moins encore qu'il ne paraît d'abord; car les hommes procèdent aussi de celui qui a fait toutes choses, et qui a fait l'homme à son image en lui donnant la faculté de les connaître.

Mais si nos idées, comme nos sentiments, procèdent également de ceux de nos rapports extérieurs qui se font sentir à notre ame, les premières paraissent davantage du domaine de notre intelligence, c'est-à-dire de cette faculté que nous avons de les lire hors de nous, et de les rapporter au texte qui les a fait naître, tandis que les sentiments sont plus particulièrement du domaine de la conscience, dépositaire de toutes les déterminations de notre volonté.

Nous avons aussi la conscience de nos idées, et nous n'avons même d'idées que celles dont nous avons la conscience; mais nous avons de plus la conscience de bien des faits dont nous ne pouvons pas avoir l'idée; c'est même à cela que se rapportent les vérités premières et fondamentales qui servent de base à toutes les autres.

Ainsi, notre ame elle-même et les actes qui

en émanent, la liberté et l'unité de notre volonté, sont des faits de conscience qui nous sont plus intimes, et qui sont pour nous plus irrésistibles que les vérités qui résultent des démonstrations mathématiques les plus rigoureuses; il devait en être ainsi, si la conscience devait être, plus que la science, le mobile de toutes nos actions; où en serions-nous, grand Dieu! s'il en eût été autrement?

Continuons donc à laisser aux philosophes leurs savantes discussions qui, si habituellement, n'ont abouti qu'à obscurcir ce que la nature a gravé en nous en caractères si éloquents et si simples; reconnaissons que nos sentiments naissent de nos rapports avec nos semblables, comme nos idées de nos rapports avec les choses; que le même foyer les réunit, les associe, et les fait concourir aux déterminations de notre volonté.

Nous avons donc la conscience de notre existence et de nos besoins, et l'idée seulement des objets propres à les satisfaire; c'est aussi par le sentiment de la conscience que, voyant tous les hommes semblables en tout, à nous, et agissant comme nous, dans les circonstances analogues, nous sentons que nous devons nous conduire envers eux, comme nous voulons qu'ils se conduisent envers

nous ; qu'issus d'une même origine et membres d'une même famille, nous devons nous aider mutuellement et vivre en frères ; voilà ce que tous les hommes trouvent au fond de leur ame, c'est ce qu'il y a de plus profond dans leur nature, et toute la morale en découle.

Ce sentiment qui naît avec nous, et qui est, pour ainsi dire, à notre ame, ce que l'instinct est à notre corps, a besoin aussi, pour se développer, de l'aliment qui lui convient ; et cet aliment, c'est l'exemple ; mais, si, pour trouver un modèle de l'enseignement, qu'on appelle notre nature, nous avons été obligés de remonter jusqu'à l'éducation maternelle, n'est-ce pas encore là, et seulement là, que nous trouverons celui que nous cherchons pour ce développement moral, et n'est-ce pas une nouvelle confirmation de la bonté du plan que nous avons établi.

L'enfant sort-il de son berceau et des bras de sa mère, que trouve-t-il autour de lui ? arrive-t-il à l'école ? quels moyens emploie-t-on pour épanouir son cœur et lui parler ? en cela on est conséquent. Puisqu'on y méconnaît les lois qui président au développement de son intelligence, comment y respecterait-on celles qui président au développement de ses sentiments ? puisqu'on veut lui apprendre à par-

ler sans penser, pourquoi ne l'accoutumerait-on pas aussi à agir sans conscience? Comment, dès lors, la contrainte et toutes ses rigueurs ne seraient-elles pas appelées au secours de cette double déviation, comme pour la justifier, et pour triompher du moins des résistances que la nature même de l'enfant y oppose : les égarements du cœur, souvent auteurs des erreurs de l'esprit, en deviennent toujours au moins les complices.

Nous avons sommairement indiqué ce qui résulte, pendant tout le cours de la vie, de la fausse direction qu'on fait prendre à l'esprit de l'homme, en rompant, dès son enfance, le lien qui unit la parole et la pensée et qui devrait être indissoluble; dès le moment où la parole a pu cesser d'en être la manifestation, elle a pu cesser aussi d'être celle de nos sentiments; en exerçant l'enfant à parler sans penser, on l'a mis sur la voie d'agir sans conscience. Ne prenant pas dans la nature le texte du développement de ses idées et de ses rapports avec les choses, comment prendrait-on dans sa conscience, celui du développement de ses sentiments et de ses rapports avec les hommes? Le mouvement des lèvres supplée à tout cela.

Les livres faits par l'homme, et qui sont

souvent une caricature si grotesque des œuvres de Dieu, seront l'unique objet des études de l'enfant; cette morale gravée dans son cœur en caractères si intelligibles, ne sera offerte à ses yeux, que dans des tableaux écrits en caractères hiéroglyphiques qui resteront pour lui sans explication; on lui fait contracter, dans ces écoles, des idées factices; on lui fait contracter des sentiments plus factices encore; tous les vices de son éducation intellectuelle se reproduisent en dépravation dans son éducation morale. Comment l'hypocrisie des idées n'amènerait-elle pas celle des sentiments? du moins le tableau de la nature, toujours vivant, est toujours là, pour rectifier les vices du premier enseignement qui se rapporte aux choses, et plusieurs en profitent encore, après avoir quitté les écoles; en sera-t-il de même de la société pour vivifier le sentiment de la morale et en diriger les applications?

Soit que l'on se replie sur moi-même, pour y lire dans sa conscience, soit que l'on jette les yeux sur le tableau que nous offre la société, on voit tout ce qui résulte d'avoir donné à l'éducation une aussi fausse direction.

Je m'abstiendrai d'entrer ici dans des détails aussi affligeants pour l'esprit que pour le cœur: il me suffit d'avoir prouvé que les

mêmes causes qui, en égarant l'esprit, expliquent pourquoi, parmi tant d'hommes qui parlent, il y en a si peu qui pensent, expliquent aussi pourquoi, parmi tant d'hommes qui agissent, il y a si peu d'hommes de bien.

On commence, il est vrai, à ouvrir les yeux sur cet état de choses; on voit l'édifice social ébranlé jusques dans ses fondements; on s'inquiète du présent; on s'effraie de l'avenir : le législateur multiplie ses lois; on dresse des échaffauds, on s'efforce de suppléer par leur autorité à celle qui manque à la conscience; toutes les combinaisons des sciences et de la politique sont mises en jeu.

Mais ne peut-on pas dire à la société tout entière : Où veux-tu fuir? le fantôme est dans ton cœur!

Ne pourrait-on pas lui dire encore : *nisi dominus œdificaverit domum, in vanum laboraverunt qui œdificant eam?*

Il est vrai que, dans la détresse où l'on se trouve, on va aussi jusqu'à penser à la religion et à soupçonner qu'elle pourrait servir à relier ce qui se dissout; mais qu'est devenue la religion elle-même au milieu de cette dissolution de l'esprit et du cœur de l'homme? Ses principes sans doute sont indestructibles comme ceux de la nature; mais si la parole

de Dieu est restée inaltérable, au milieu de toutes les altérations qu'a subies celle de l'homme, il faudrait, pour nous la transmettre vivante, en être pénétré soi-même. Et parmi tant de prédicateurs qui la prêchent, combien y en a-t-il qui en persuadent? La faute, il est vrai, n'en est pas à eux seuls; ils subissent, comme nous, le mal actuel de l'humanité; et si la droiture de l'esprit et du cœur est une condition essentielle pour comprendre la parole de Dieu, peut-on compter beaucoup de personnes qui y parviennent, parmi celles qui vont encore pour l'entendre?

Cette foi qui a fait plus que transporter les montagnes, puisque par elle, douze pauvres pêcheurs ont changé la face des nations, quelles sont les œuvres qu'elle produit aujourd'hui? Ce lien d'amour qui devait unir tous les hommes; qui est le résumé de la loi et des prophètes, sert-il de lien entre les nations, entre les villes, entre les corporations, entre les familles, entre les individus?

La prédication de l'Évangile, au milieu de toutes les causes qui empêchent de le comprendre, n'est-elle pas une parole vide de sens et une confusion de plus? c'est par le mouvement des lèvres qu'on se contente de l'enseigner; le mouvement des lèvres suffira donc

aussi pour se persuader qu'on le pratique; et la prière, cette élévation de l'ame à Dieu, se réduira aussi au mouvement des lèvres. Comment d'ailleurs cette prédication pourrait-elle suffire pour détourner du mal? Que sont les meilleures lois, quand elles sont sans application? de quelque côté qu'on regarde, l'exemple, cet éloquent orateur vous saisit et vous entraîne, et, à cet entraînement déjà si puissant, s'ajoute aussi celui de l'éloquence des passions et du vil égoïsme orgueilleux et superbe de ne plus trouver de censeurs, et de faire servir à son triomphe, tout ce qui reste encore, dans le corps social, de parole et de sentiments.

Ne sommes-nous donc pas plus éloignés de comprendre le christianisme que les idolâtres que nous accusons de l'ignorer?

Entraîné moi-même, par le désir de poursuivre jusque dans leurs derniers résultats, les conséquences de la fausse marche suivie dans l'éducation de l'enfance, je me suis éloigné bien péniblement et bien long-temps de nos élèves : c'est avec satisfaction que j'y reviens, et en me rapprochant d'eux, sans cesser de compatir tout autant à leur infortune, elle me semble cependant moins affligeante qu'elle ne me paraissait d'abord ; je me dis que, quelque grande que soit la privation qu'ils subissent,

elle n'est pas sans quelques compensations, qui méritent aussi d'être appréciées ; que l'absence de l'ouïe, en les laissant étrangers à la parole des hommes et aux avantages des communications sociales, les a préservés des errements qui se sont associés à leur abus et qui en sont presque inséparables ; que si leurs facultés sont moins développées, elles sont aussi moins viciées ; qu'étant restés étrangers aux traditions que les hommes transmettent, ils n'en sont peut-être que plus accessibles aux traditions divines, dont la nature est dépositaire, ainsi qu'à celles qui demandent avant tout, la droiture et la simplicité du cœur ; qu'en dernière analyse, ce qu'ils possèdent, si nous savons les en faire jouir, l'emporte encore sur ce qui leur manque.

On nous pardonnera, si, dans notre pénurie, nous cherchons ainsi des compensations ; la persuasion qu'elles ne sont pas une utopie, ne sert-elle pas à animer notre courage et à soutenir nos efforts ? mais ce sentiment est alimenté, en outre, par tout ce que l'observation journalière nous présente.

Nos fonctions sont un véritable sacerdoce ; elles en exigent les initiations par les dispositions de l'esprit et du cœur. Nous sommes toujours en face de la nature, pour en étudier

les lois éternelles et y consulter les volontés divines. Tous les êtres créés nous les révèlent, et nous servent à les révéler à nos enfants : nous leur apprenons à les y lire eux-mêmes. C'est cette lecture qui les initie à celle de nos livres. Le langage que nous leur transmettons devient aussi un moyen de fixer leur attention sur elles, et de leur en faliciter la contemplation. Ce langage seul est difficile, puisque c'est un instrument façonné par la main de l'homme ; mais, tout grossier qu'il est, il doit servir à faire retentir dans leur ame des accords divins. Ils y préludent en commençant par les plus simples ; et, tout simples qu'ils sont, ils répondent à ce qu'ils perçoivent des accords de la nature ; ils en sont, autant que possible, la reproduction ; ils en deviennent chaque jour, en se multipliant, une imitation plus complète.

Ils font dire d'abord à cet instrument tous les objets qui les frappent, les qualités qu'ils y aperçoivent, celles que nous les exerçons à y découvrir, les actions qu'ils exercent sur ces objets pour les faire servir à leurs besoins, les transformations qu'ils leur font subir pour les y adapter. Si ces objets sont animés, ils lui font raconter le commencement, les développements successifs de la vie, la transmission

et sa fin ; comment tout ce qui passe se renouvelle, et comment la vie se perpétue par tout ce qui périt. Ils lui font dire aussi ce qu'ils voient de l'homme, de sa position, au milieu de tout ce qui passe et qui se reproduit avec lui ; de l'empire qu'il exerce sur ce qui l'entoure, de l'étendue et des bornes de cet empire, et des conditions qui président à son exercice.

Les accords de cet instrument ne se bornent pas à répéter ceux de la nature extérieure : ils se prêtent aussi à manifester leurs sentiments intérieurs et ce qu'il y a de plus profond en eux. Ces sentiments, excités, développés par toutes les merveilles de leur existence, comme par celles qui l'environnent de toutes parts, ne leur en paraissent que le retentissement dans leur ame. La lumière du soleil ne leur est plus nécessaire pour les observer ; la nuit ne suffit plus pour les voiler : la lumière de leur intelligence les leur reproduit dans les ténèbres et les rend toujours présentes, et leur main en fait résonner tous les accords.

Le chant de la reconnaissance s'élève aussi dans leur ame, et l'élève elle-même à l'auteur de tant de merveilles. Ils nous en énumèrent les attributs ; ils nous en disent la toute-puissance, l'éternité, la bonté infinie ; ils nous en

demandent le nom, qu'ils veulent célébrer et faire chanter à leur lyre; et, ici, comme dans tout le reste, ce n'est encore que son nom que nous pouvons leur apprendre: nom informe et grossier, comme tout ce qui se sent de l'œuvre de l'homme; nom que les différentes nations modulent, chacune à sa manière; nom qui n'est rien, s'il n'est qu'un son que la bouche et la main répètent; nom qui est plus que l'univers, et qui est du moins pour notre ame le résumé de ce qu'elle en a compris.

C'est ainsi que, dans l'impossibilité de nous faire entendre, nous sommes réduits à la nécessité de nous faire comprendre, en commençant par faire parler, à l'ame de nos élèves, tout ce qui a reçu, de l'auteur de toutes choses, le pouvoir de lui parler, et en mettant à leur disposition l'instrument qui peut servir à manifester leur ame.

Ainsi préparées, par la contemplation des merveilles de la nature, à celles de la religion, elles ne font que continuer à développer les sentiments d'admiration, de reconnaissance et d'amour, qui se sont déjà élevés dans leur ame, et à les diriger en actes par le culte que Dieu lui-même a prescrit.

Ils croient voir un emblème de la trinité divine dans les trois facultés constitutives de leur

ame, dont ils sentent cependant la parfaite unité. Ils trouvent l'origine du bien dans la faculté que Dieu, en nous créant à son image, nous a donné de le voir, dans l'ordre des rapports où il l'a établi et dans la liberté que nous avons d'y conformer nos actes; et celle du mal, dans l'abus de ces facultés. Ils voient tous les fléaux de l'humanité naître de cet abus; ils voient dans les prophètes des hommes animés de l'esprit de Dieu, et continuant la manifestation de sa pensée en annonçant un rédempteur à l'humanité déchue. La divinité de Jésus-Christ leur est démontrée par la sublimité comme par la simplicité de sa vie, de sa mort, et de son Evangile, qui sont les plus grands miracles qui aient paru sur la terre. Tous les préceptes de ce code divin leur paraissent comme un nouveau développement du code de la nature, que les hommes avaient méconnu, et dont ils tendent sans cesse à s'écarter. La modération qu'il prescrit dans la jouissance des biens de la terre, ne leur paraît pas moins nécessaire pour la santé de leur corps que pour la jouissance de leur ame. Ils voient, dans le lien de charité qui devrait unir tous les hommes, un sentiment profond, dont Dieu avait déjà mis le germe dans leur ame, en leur donnant la même origine, le même

patrimoine et la même fin. Dans l'institution des sacrements, ils trouvent des secours offerts à la faiblesse de l'homme, par celui qui seul peut y suppléer, et qui n'attend pour cela que l'acte de la volonté de celui qui l'invoque.

O vous qui, dans votre orgueilleux délire, tournez en dérision ces sublimes préceptes, qu'avez-vous fait, qu'auriez-vous même pu faire, pour y substituer quelque chose? Ah! vous les auriez adorés, comme nous, si vous les aviez compris! et vous les auriez compris, sans doute, mieux encore que nous, si la parole de Dieu n'avait pas été altérée, dès votre enfance, par la parole des hommes, et si, comme à nos simples enfants, on vous eût appris dès lors à la faire dériver de sa divine origine.

C'est donc ainsi que les sentiments religieux s'associent, dans nos enfants, à ceux qui naissent de leurs rapports avec la nature, et que les dogmes mêmes de la religion leur apparaissent, comme une révélation de ceux que le Créateur avait mis en nous, en nous animant de son souffle.

En remplissant le sacerdoce dont je viens de parler, nous serions trop heureux si rien n'entravait notre marche. Une telle félicité

serait une anticipation du ciel, et nous sommes sur la terre pour le mériter, et non déjà pour en jouir. Lors même que tout y seconderait l'homme de bien, il trouverait encore, quand ce ne serait qu'en lui et dans les misères de sa nature, des obstacles à atteindre le but qu'il se propose. Mais comment, au milieu du conflit des opinions, des intérêts et des passions qui agitent les hommes, le plan dont je viens d'indiquer les bases serait-il réalisé en applications, avec l'unité de vue qui en assurerait le complet développement et le succès? Qu'il soit permis, du moins, de l'indiquer, comme devant être l'objet principal de tous les efforts, dans l'éducation de ces intéressants élèves.

CHAPITRE XVI.

Du dessin, considéré comme langage naturel des choses; et du langage mimique, considéré comme langage d'action.

On établit, en principe, que le langage mimique, étant le langage naturel du sourd-muet, est l'interprète sans lequel il serait impossible de lui expliquer et de lui faire com-

prendre la valeur des mots conventionnels de nos langues.

Pour reconnaître de suite tout ce qu'il faut retrancher de la généralité de cette assertion, il suffit d'en essayer l'application. Qu'on observe un enfant sourd-muet, environné des objets qui servent à ses jeux ou à la satisfaction de ses besoins, il sera facile de juger de tout ce qui se passe en lui, et des différentes déterminations de sa volonté, à l'occasion de ces objets, parce que là se trouvent réunies, et les choses qui se font connaître par elles-mêmes, et les actions qui s'y rapportent, et qui font juger des impressions qu'en reçoit cet enfant. Mais que cet enfant vous demande d'autres objets dont il sent le besoin, et qui lui manquent, il ne pourra profiter que de leur analogie avec les objets présents, et qu'il cherchera à vous faire remarquer, pour vous en suggérer l'idée ; tous les signes qu'il fera, d'ailleurs, seront insuffisants pour suppléer à l'absence de ces objets.

Je suppose que ce soit vous qui veuillez donner à cet enfant l'idée d'un objet qu'il ne connaît pas encore : quelque habile que vous soyez dans le langage mimique, vous ne pourrez, comme lui, que profiter des indications des objets présents, pour suggérer l'idée de

ceux qui sont absents ; aucun de vos signes d'usage, quelque parfaits qu'on les suppose, ne suffira pour y suppléer ; plus vous les multiplierez, plus il en résultera de confusion dans l'esprit de votre élève ; et, s'il en est ainsi pour les objets les plus usuels et les plus indispensables, c'est parce qu'il en est ainsi pour toute la nature, et qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de suppléer aux impressions que nous recevons directement des choses.

J'établis donc en principe que les signes mimiques sont tout aussi insuffisants que les mots écrits ou parlés, pour donner l'idée des objets extérieurs dont nous n'avons pas reçu la sensation ; qu'étant tout aussi conventionnels que ces mots, ils n'acquièrent de valeur qu'autant que, comme eux, ils ont été associés, dans l'origine, à l'idée même de la chose qu'ils servent à rappeler ; que le langage mimique ne peut pas plus se passer que le langage écrit de ces signes conventionnels. En cherchant à déterminer à quels éléments du discours ces signes correspondent, il est facile de reconnaître que c'est précisément au snbstantif et à toutes les parties du discours qui s'accordent avec lui, et qui ont pour objet d'en suivre et d'en spécifier les modifications.

Il résulte de là que le langage mimique,

étant par lui-même dans l'impuissance de faire connaître l'objet dont il parle, laisse dans l'impuissance de comprendre tous les développements qui ensuite s'y rapportent.

Mais si le langage mimique est frappé, sous ce rapport, de la même stérilité que nos langues, il n'en est pas de même pour tout ce qui se rapporte à l'action, et par conséquent au verbe et aux parties du discours qui servent à caractériser l'action et à la modifier. C'est ici qu'il jouit de toute son efficacité, et que rien n'y peut suppléer. C'est l'action qui a enfanté le verbe et tous ses modificatifs; l'adverbe exprime la qualité de l'action, comme l'adjectif exprime celle du substantif. Comme nous ne distinguons les substances que par leurs qualités, nous distinguons aussi les actions par leurs modes. Nos langues ne peuvent pas plus se passer de l'action, pour donner l'idée du verbe et des parties invariables du discours qui se rapportent à lui, que le langage mimique lui-même ne peut se passer du monde extérieur et des sensations que nous en recevons, pour en parler. Comment donnerais-je l'idée du mot *frapper*, si je ne frappe pas? et si je frappe, je frapperai nécessairement doucement, fortement ou modérément, etc. Comment donnerais-je égale-

ment l'idée du mot *papier*, si je n'en montre pas ? et si j'en montre, il porte aussi nécessairement avec lui sa couleur et ses autres propriétés, que l'action porte avec elle sa qualité et les circonstances qui l'accompagnent et la modifient.

Pour achever de rendre sensible ma pensée, je me suppose environné de cent personnes, appartenant à cent nations différentes, et n'ayant entre elles aucune communauté de langage. Tous les objets naturels que je montrerai seront compris et traduits, par chacune d'elles, dans le langage qui lui est propre : il en sera de même de toutes les actions que je ferai sur ces objets ou avec eux, des positions dans lesquelles je les placerai, etc., etc. Mais que j'essaie de me passer, ou de la présence des objets, ou de l'action même qui s'y rapporte, les moyens que j'emploierai, n'étant plus que conventionnels, auront besoin d'interprètes pour être compris ; et il en faudra autant que d'assistants, s'il s'agit de les leur traduire dans le langage propre à chacun d'eux en particulier.

On ne manquera pas de m'objecter que le langage mimique est tellement riche, que, seul, il peut suffire pour suggérer l'idée des objets mêmes qu'on n'a jamais vus, etc., etc.

Il me suffira, pour répondre à cette objection, de faire observer que toute la puissance de ce langage n'est jamais dérivée et ne dérivera jamais que de l'action qui se rapporte à ces objets, laquelle action elle-même n'en peut donner l'idée, mais ne servira qu'à la rappeler, dans ceux qui l'auront prise à sa source. Ainsi, par exemple, c'est par l'action de traire, en passant les doigts de la main droite sur l'indicateur de la gauche, qu'on réveille l'idée de l'œil; mais, je le demande, comment cette action suffirait-elle pour réveiller l'idée du lait et de ses qualités, dans celui qui ne se rappellerait pas en avoir goûté, et qui n'aurait pas même vu traire l'animal qui le donne? Il en est ainsi pour tous les signes, même les plus expressifs, qui se lient à l'idée des choses.

Je vais plus loin encore, et je tire, de l'objection que je réfute, une preuve nouvelle et de la stérilité du langage mimique pour tout ce qui concerne le monde extérieur, et des inconvénients graves qui résultent de ses fausses et orgueilleuses prétentions.

Il est vrai que, toutes les fois qu'il réveille quelques idées, c'est par l'imitation de l'action qui y a été associée; mais c'est par cela même qu'il confond tout ce qui devrait être distinct. C'est à cause de cela que nous avons

tant de peine à débrouiller le chaos qui résulte de cette confusion dans l'esprit de l'élève, tant qu'il ne pense qu'avec ses signes plutôt qu'avec les mots; c'est cela même qui rend notre enseignement difficile, et pour eux et pour nous. Lorsque, par exemple, le signe de traire sera devenu pour lui le signe de lait, qu'est-ce qui deviendra ensuite le signe de traire? Quelle difficulté pour lui faire distinguer l'action de ce qui n'en est que l'objet, et pour arriver à lui faire exprimer distinctement, dans sa phrase, tout ce qui se présente toujours d'une manière confuse à sa pensée!

Voilà donc à quoi se réduisent la fécondité et la puissance du langage mimique; car il est vrai que, toutes les fois qu'il jouit de la propriété de rappeler à l'esprit quelque objet, c'est toujours en établissant la confusion dont je parle.

Il ne peut éviter l'un et l'autre qu'en employant, comme il le fait souvent, des signes tout aussi arbitraires et conventionnels que les mots de nos langues, et qui, dès lors, ne servent pas plus qu'eux à en réveiller l'idée, si, dans l'origine, on ne les a pas associés, comme eux, à la chose ou à l'idée à laquelle il leur est absolument impossible de suppléer. Il est même à remarquer que, plus ces signes

seront arbitraires, plus ils seront exempts des inconvénients que je viens de signaler.

On a beaucoup parlé des signes méthodiques, dont on cherche à proscrire l'usage, et des signes naturels, que l'on prétend conserver; des signes usuels ou de conversation, et des signes de doctrine ou d'enseignement. Je ne peux que renvoyer aux ouvrages qui traitent de ces sujets intéressants; les principes que je viens de poser suffiront pour faire comprendre à celui qui voudra y réfléchir ce que je pourrais en dire.

On a aussi comparé les signes au dessin, et on a dit que tous deux servent également à rappeler les formes des objets. Mais, tout en leur reconnaissant cette propriété, il faut apprécier avec impartialité ce en quoi ils se ressemblent, ce en quoi ils diffèrent, et les avantages qui résultent de leur emploi.

Le dessin, reproduisant les contours d● objets, en rappelle d'autant mieux l'idée, qu'il est plus fidèle dans ses proportions : il en sera de même du signe, à la différence, cependant, que le signe ne peut entrer, comme le dessin, dans les détails que le crayon rend sensibles; mais, ne nous le dissimulons pas, ils ne sont l'un et l'autre que des moyens de rappel, et ne peuvent réveiller

que les idées qu'a produites l'observation directe des choses. Le dessin, laissant des traces permanentes, peut être comparé dans toutes ses parties ; le signe, aussi fugitif que le mouvement, ne laisse rien dans l'esprit, s'il n'est saisi tout d'abord. A la forme des corps, que le dessin reproduit fidèlement, il peut réunir, d'ailleurs, la couleur, dont est privé le geste ; et l'on sait à quel point la couleur est nécessaire pour faire distinguer les objets naturels.

Si nous l'envisageons comme moyen d'enseignement, il est incontestablement un des plus puissants, en réduisant aux plus petites proportions, sur un même plan, les formes des objets ; il est comme une transition naturelle au langage écrit, auquel, d'ailleurs, il peut, le plus souvent, servir d'interprète. Tous les éléments du discours peuvent être expliqués par toutes celles des propriétés ou des rapports des corps que le dessin reproduit. Ainsi, non seulement on s'en sert pour faire comprendre les noms des objets dont on présente l'image, ce qui en est pour ainsi dire la synthèse, comme celui des parties dont ces objets se composent, ce qui en est l'analyse à la portée de notre élève ; mais on s'en sert encore pour faire comprendre les mots qui expriment tous les rapports que ces parties

ont entre elles, et que l'on peut faire remarquer.

Enfin, il peut et doit être employé aussi comme objet d'art; et il n'y en a pas qui, dès le principe, soit plus adapté à tout ce que la privation de nos élèves exige. Ne pouvant leur apprendre à entendre, ce qu'il nous importe le plus est de leur apprendre à bien voir, et par conséquent de leur faire contracter l'habitude de bien regarder. C'est surtout par la bonne éducation de l'œil que nous pouvons suppléer au défaut de l'ouïe, et le dessin en est le moyen le plus efficace.

Mais, pour qu'il produise les avantages désirables, il faut que l'élève soit exercé, dès le principe, à dessiner d'après nature, en commençant d'abord par des objets dont les formes soient les plus simples. Un tel objet, un cube, par exemple, a nécessairement trois dimensions : ce n'est pas sans beaucoup d'attention qu'il reproduit, sur un même plan, toutes celles de ses surfaces que l'œil aperçoit. Sa première ébauche est défectueuse; c'est en la comparant à son modèle qu'il la rectifie successivement, et qu'il arrive à la précision désirable. Son maître est toujours là, qui lui parle toujours le même langage; en regardant toujours, son œil finit par le comprendre; sa

main finit par l'écrire correctement. A t-il bien dessiné ce seul solide ? il a fait, sans le savoir, l'application des lois de la perspective et des nobles facultés de son intelligence ; c'est un enseignement universel qu'il a reçu : tout ce qu'il fera successivement n'en sera qu'une application.

Il est très remarquable que, toutes les fois qu'il le peut, l'art se substitue à la nature ; et la science établit en principe cette substitution. Il semble que, lors même qu'on se serait prescrit l'obligation de mal faire ce qu'on fait encore de bien, on n'aurait pas mieux réussi. Ainsi, au lieu de fixer d'abord l'attention de l'élève sur la nature, modèle de l'art, ce sont des dessins qu'on met sous ses yeux, comme s'ils étaient les modèles de la nature ; aussi quand, après plusieurs années, l'élève est parvenu à les imiter, il faut qu'il recommence tout un nouveau travail, pour s'appliquer à ce qui aurait dû être le premier objet de son imitation.

Je pourrais reproduire, à l'occasion du dessin, tout ce que j'ai dit du développement de nos facultés intellectuelles, et faire voir avec évidence que la nature seule est le texte de ce développement ; que, comme dans tout le reste, tout le travail de l'homme consiste à

imiter, autant qu'il est en lui, le modèle qu'elle lui présente. Je pourrais suivre l'application de cette idée, depuis les formes les plus simples jusqu'aux plus complexes, et démontrer comment elles se réduisent à la ligne droite et à la ligne courbe, qui l'une et l'autre sont dans la nature, et servent à composer toutes les autres formes, et j'y trouverais des modèles, variés à l'infini, de chacune d'elles en particulier. Je ne pourrais y montrer tout cela, que parce que tout cela y est avant que je ne l'aie aperçu ; il y serait également, lors même que je ne l'y aurais pas aperçu ; mais je ne peux l'y voir moi-même, qu'autant que je sais le regarder ; et je ne peux le faire voir aux autres, qu'en appelant sur cela le regard de leur attention. Je pourrais donc, comme le plus grand nombre, passer ma vie au milieu de tous ces faits, sans les avoir remarqués, et sans m'en être rendu compte ; alors ils resteraient confus dans ma pensée, comme les objets dont se composerait un horizon immense, dont je ne pourrais distinguer les différentes parties qu'en parcourant le pays pour les y observer successivement.

Le dessinateur, au contraire, ne peut imiter un objet quelconque, qu'en reproduisant, avec son crayon, tout ce qu'il y observe ; et

son dessin est d'autant plus conforme à son modèle, que son observation a été plus soutenue et plus complète. Le meilleur maître n'est-il donc pas celui qui sait le mieux faire remarquer à son élève ce qu'il a su voir lui-même, pour le mettre dans le cas de l'imiter, comme lui, et peut-être mieux encore que lui, si son attention est plus complète?

Je pourrais donc démontrer ici comment toutes les facultés du dessinateur sont mises en jeu, depuis la perception la plus simple jusqu'aux raisonnements les plus compliqués et les plus abstraits, et faire voir, à cette occasion, que la perfection à laquelle un si grand nombre d'artistes parviennent dans ce genre, vient de ce que, le modèle étant toujours là, quelles que soient les causes qui peuvent en distraire, les artistes sont toujours forcés d'y revenir; et qu'ils se perfectionnent d'autant plus rapidement, qu'ils savent écarter davantage tout ce qui pourrait les distraire.

Je pourrais faire voir encore, à cette occasion, que ce ne sont pas seulement les facultés intellectuelles qui sont mises en jeu; que les facultés sensitives et motrices prennent aussi part à l'action; que, si la vue est principalement exercée, les autres sens, et surtout le

toucher, s'associent à cet exercice, et dictent à la volonté les mouvements qu'elle prescrit, pour que le crayon reproduise, sur une même surface, les différentes dimensions de l'objet qui affecte tous nos sens; que celui qui serait privé de voir, pourrait imiter encore, avec de l'argile, quoique avec beaucoup plus d'étude, les formes qu'il pourrait toucher, etc., etc.

Je pourrais donc, à l'occasion du seul dessin, faire l'histoire entière du développement des facultés intellectuelles; je le pourrais à l'occasion de tout autre art; je le pourrais de même à l'occasion de chacun de nos sens, si j'entreprenais d'expliquer comment et dans quelle proportion il participe à ce développement.

Je pourrais même partir des seules observations que j'aurais faites à l'occasion du dessin, pour m'élever à des considérations de l'ordre le plus général, qui, au premier aspect, paraissent s'en écarter davantage. Ainsi, si dans un gouvernement il est une science qui a pour objet de faire valoir les différentes sources qui concourent à la prospérité publique, à laquelle on a donné le nom d'économie politique, on pourrait avancer qu'il existe aussi, pour chaque individu, une manière de tirer parti des différentes facultés qui lui ap-

partiennent, et qui serait pour lui un art important à cultiver. En suivant cette comparaison, on trouverait cette analogie remarquable que, dans l'un et dans l'autre cas, le travail est l'origine première de toute propriété et de toutes les sortes de capitaux; avec cette différence que, si les parents peuvent transmettre à leurs enfants les capitaux qu'ils ont acquis par leur propre travail, ils ne peuvent leur transmettre de même ceux de leurs talents, qui cependant, bien plus exclusivement encore, sont le fruit du bon emploi qu'ils ont fait de leurs facultés, et du travail avec lequel ils ont su les cultiver et les faire prospérer. Ne verrait-on pas, dans l'un et l'autre cas, les besoins naturels, causes de la consommation, nécessiter d'abord la production des objets qui y correspondent, puis engendrer successivement des besoins de convention, d'agrément et de luxe, sources de toutes les autres industries Ne verrait-on pas l'abondance des produits augmenter la consommation, et cette influence réciproque augmenter proportionnellement l'intelligence et l'activité du travail, et toutes ces sources de production s'équilibrer entre elles? Tout ce qu'on aurait vu, à cet égard, ne serait-il pas analogue et presque identique à ce qu'on aurait observé dans

chaque individu travaillant, pour l'amélioration de son existence, au perfectionnement simultané de ses diverses facultés?

Il résulterait peut-être de tout cela qu'on serait amené à accorder plus d'importance qu'on ne le fait généralement à l'éducation, puisque tout genre de perfectionnement et de prospérité en dérive, et qu'on mettrait encore plus d'importance qu'on en accorde habituellement à cultiver, dans l'enfant, son penchant si naturel et si impérieux pour tous les arts d'imitation, et en particulier pour le dessin, puisqu'il peut se lier au développement et au perfectionnement de toutes ses facultés.

Qu'il serait important de faire sentir et de démontrer à chaque individu que c'est ce perfectionnement qui partout est à sa disposition, et qui devrait être l'objet principal de son ambition et de ses efforts; qu'ici, chacun est l'artisan de sa propre fortune; et que, de toutes les propriétés, les seules qui nous sont exclusivement personnelles sont, après la santé, la science et la vertu.

Suivre l'application de cette idée dans tous ses détails, ce serait entreprendre une encyclopédie. Qu'il me suffise donc d'avoir fait cette application à l'éducation de l'enfance;

d'en déduire encore ici que toutes les vérités, dans la pratique comme dans la théorie, se tiennent et répondent à un très petit nombre de vérités fondamentales, qui sont loin d'être, autant qu'elles le mériteraient, l'objet des méditations de l'homme d'état, du moraliste et du philosophe.

CHAPITRE XVII.

Des signes méthodiques. — Des obstacles qu'ils apportent au développement des idées. — Des moyens d'y suppléer.

M'étant imposé la tâche d'expliquer, par la nature même des choses, le langage parlé des hommes, je dois soumettre le langage mimique à la même explication, afin de bien apprécier et l'efficacité et l'insuffisance de son concours dans l'enseignement des sourds-muets.

Il résulte déjà de ce que nous avons dit que, pour donner l'idée des verbes et de ceux des éléments du discours qui s'y associent, l'action est aussi indispensable à l'enseignement des entendants parlants, qu'à celui des sourds-muets; mais que le langage mimique est aussi impuissant que nos mots écrits ou parlés

pour donner l'idée des choses et de tous les éléments variables du discours qui s'y rapportent, et qu'ils ne peuvent servir qu'à rappeler, lorsque cette idée a été puisée d'abord à sa source. Puisque ces sortes de signes mimiques, quelques efforts que l'on fasse, ne pourront jamais acquérir, à cet égard, les mêmes avantages que les mots écrits, sous le rapport de la variété et de la précision, il en résulte aussi que ce serait à tort qu'on leur attribuerait, dans l'enseignement du sourd-muet, plus d'importance qu'ils n'en ont dans la réalité, et qu'on les regarderait comme des intermédiaires indispensables entre la chose et le mot.

Comme les mots écrits, quoique avec moins d'avantage qu'eux, ces signes deviennent moyen de rappel des idées auxquelles ils ont été associés ; ils sont donc indispensables dans la conversation des sourds-muets entre eux; ils peuvent faciliter ainsi, dans l'enseignement, le réveil de ces idées; mais il serait encore plus avantageux de les faire servir au réveil des mots eux-mêmes, plutôt qu'à celui des idées, afin d'accoutumer le plus tôt possible l'esprit de l'élève à penser aux choses, à l'aide des mots, puisqu'ils doivent devenir son moyen général de communication. Plus l'or-

dre que j'indique sera pratiqué, plus les progrès des élèves en seront accélérés; plus on s'en écartera, plus ces progrès seront difficiles et lents.

Je ne me dissimule pas la masse d'oppositions que je soulève; mais ce n'est pas dans mon intérêt personnel que j'agis, et c'est à l'opinion de tout homme impartial et éclairé que je confie la mienne.

Mais, me dira-t-on, vous renversez le système d'enseignement établi et pratiqué par l'abbé de l'Epée lui-même! A Dieu ne plaise que je m'érige en antagoniste d'un des hommes que je vénère et que j'admire le plus. C'est dans la lecture même de ses ouvrages, dont j'ai cherché à me pénétrer, que j'ai puisé le sentiment qui m'anime; c'est dans son esprit, et surtout d'après son cœur, que j'agis; c'est son œuvre que je voudrais réaliser et compléter, autant que me le permettent mes faibles efforts.

L'abbé de l'Epée faisait usage, dans son enseignement, d'un système de signes conventionnels, auxquels il a donné le nom de signes méthodiques, et qui avaient pour objet de suivre et de rappeler toutes les combinaisons que la grammaire fait subir aux mots : c'était même ce système de signes qui lui paraissait

la plus grande difficulté à vaincre, pour se livrer avec efficacité à l'enseignement des sourds-muets, et qu'il s'offrait d'apprendre, dans moins de trois mois, à quiconque voudrait se livrer à cet enseignement.

Pour éclairer l'opinion qu'on doit se former sur ce système de signes, je ne peux mieux faire que de renvoyer à l'ouvrage de M. Degérando, où tout ce qui peut être dit sur ce sujet a été si admirablement discuté.

Oui, l'abbé de l'Epée, en réhabilitant dans tous les droits de l'humanité la classe entière des infortunés qui paraissaient en avoir été privés par une erreur même de la nature, a payé en même temps sa dette à l'empire de l'habitude et de son siècle.

La langue, qui s'est formée d'abord comme moyen de manifestation et de rappel de nos idées, en facilite à tel point les combinaisons, qu'elle devient bientôt nécessaire pour penser. Produit de notre intelligence, elle tend sans cesse à s'en arroger les droits et à en devenir le tyran. C'est donc pour avoir encore trop accordé à l'empire de la science et de l'art, que l'abbé de l'Epée a compliqué les difficultés de sa tâche.

Ce qu'il y a d'étonnant, et ce qui relève encore la gloire de notre héros, et ses titres à

l'admiration publique, c'est que, malgré la difficulté dans laquelle il s'était embarrassé, il n'ait pas reculé, comme les siècles qui l'avaient précédé, devant le travail qu'il s'était imposé pour la traverser; et ce qui doit faire apprécier, d'ailleurs, la bonté de sa méthode, c'est que, malgré cette difficulté, il soit parvenu à obtenir les résultats qu'il a produits. Ses succès venaient donc de l'excellence du dévouement avec lequel il faisait parler la nature à ses nombreux élèves; et ses peines venaient de la complication des signes arbitraires dont il avait inutilement compliqué sa marche, en voulant les rendre les interprètes du langage écrit.

Si donc je m'écarte en quelque chose, des errements de son esprit, c'est pour m'identifier encore davantage avec ceux de son cœur, source et cause essentielle de son dévouement et de ses succès.

Mais, me dira-t-on, vous tendez à diminuer et à paralyser les seules ressources que la nature ait laissées au malheureux sourd-muet, qui n'a que le secours de ses gestes pour manifester son ame...... Oh! non, cent fois non, ce n'est pas là ma prétention! Que l'on perfectionne le langage mimique, qu'on lui fasse acquérir les avantages qui dépendent de notre

langue, pour en mettre en possession le sourd-muet, j'y concourrai de tous mes efforts; mais si toutes les tentatives qu'on a faites à cet égard ont été infructueuses, s'il est démontré en même temps que la nature même des choses s'oppose à ce perfectionnement, il doit être permis de chercher enfin à y suppléer; et, dans une question de cette importance, de soumettre à l'attention des juges compétents, l'indication des moyens qui, mieux que le langage mimique, atteindraient le but qu'on se propose.

C'est pour donner cette indication que je me trouve dans un nouvel embarras; pour exciter l'attention des hommes, il faut parler à leur curiosité, à leurs intérêts ou à leurs passions.

Les systèmes nouveaux, ou les découvertes dans les sciences et dans les arts, jouissent de cet avantage; tandis que, le plus souvent, les observations qui ne reposent que sur la nature même des choses, en sont dénuées, quels que soient d'ailleurs les avantages qui sont inhérents. Je ne me dissimule donc pas que le moyen que je propose doit être frappé de cet inconvénient grave, puisqu'il est aussi ancien que le monde; puisqu'il est à la disposition de tous, sans étude et sans art; qu'il n'est encore

dans l'intérêt de personne de l'utiliser pour l'objet dont je parle ; et qu'il est peut-être dans l'intérêt ou dans les prétentions de quelques-uns de s'opposer à son application.

Voilà donc bien des motifs péremptoires dont un seul pourrait suffire pour expliquer, non seulement l'indifférence dont l'indication de ce moyen sera l'objet, mais encore les tribulations réservées à celui ou à ceux qui la feraient prévaloir, car il n'est encore ici question que de la parole et d'exercer les élèves à la lire sur les livres. . . . .

Je pousserai donc le scandale jusqu'à ajouter à ce que j'ai déjà dit, sur cet article, qu'après y avoir mûrement réfléchi, ce seul moyen me paraît le plus propre à remplir tout ce qu'on avait espéré des signes méthodiques, sans avoir aucun des inconvénients qui les accompagnent.

Qu'est-ce que la langue que nous apprenons à nos enfants ? Un composé de signes arbitraires, aussi étrangers aux idées qui s'y attachent que le sont les signes algébriques aux quantités qu'ils représentent, avec cette différence que les premiers sont bien plus compliqués, qu'ils sont en nombre indéterminé, et que les combinaisons qu'ils subissent et les opérations de l'esprit auxquelles ils se prêtent

sont loin d'y être aussi faciles à apercevoir et à suivre, que dans la langue algébrique. Qu'importe-t-il de faire pour en donner l'explication? De les marier aussi directement et aussi étroitement qu'il est possible avec l'idée qu'ils doivent servir à manifester aux autres et à rappeler à l'esprit. Est-ce atteindre le but proposé que de prendre pour intermédiaire de cette association le langage mimique qui, comme nous l'avons vu, est dans sa plus grande partie, tout aussi arbitraire que les mots écrits, sans jouir des mêmes avantages qu'eux, et qui, après avoir absorbé toute l'attention dont l'élève peut disposer, sans garantie qu'il ait été compris, deviendra l'interprète du langage écrit? On ne peut donc, par cette voie, que compliquer la difficulté au grand détriment de l'élève, comme les faits le démontrent.

Les signes méthodiques, employés principalement pour expliquer les formes les plus arbitraires et les plus abstraites du langage écrit, ne se composent eux-mêmes que de ce qu'il y a de plus abstrait dans le langage mimique. L'abbé de l'Épée, après les avoir réduits à toute la simplicité qu'il croyait possible, se félicitait de penser qu'il ne faudrait plus que trois mois à une personne lettrée pour en

acquérir la connaissance et en faire l'application; et il pensait ainsi, parce que cette personne instruite de toutes les formes et de toutes les combinaisons du langage, était douée de toutes les conditions nécessaires pour les comprendre.

Mais, je le demande, puisqu'il en est ainsi, comment ce procédé pourrait-il servir d'intermédiaire efficace pour apprendre la langue elle-même et ses formes les plus subtiles au malheureux sourd-muet? Ce qu'il y a d'étonnant, ce n'est pas que les efforts qui ont eu ce travail pour objet aient été habituellement si stériles, c'est bien plutôt qu'il se soit trouvé, dans le grand nombre, quelques individus qui, malgré les obstacles, soient arrivés au but.

Qu'on se passe donc d'un interprète qui ne pourrait enseigner la langue dont on a besoin que par une langue plus difficile encore et dont on n'a que faire; et qu'on se résigne à se servir, pour cette transmission, du moyen le plus simple, offert par la nature même de la chose à l'attention de l'homme, celui qui s'adapte le mieux au but qu'on se propose, et qui non seulement réalise, dans l'enseignement, tout ce qu'on s'était vainement promis des signes méthodiques, mais qui devient en même

temps le moyen le plus propre pour faire recouvrer au sourd-muet l'avantage de ses communications sociales.

Oui, la lecture sur les lèvres réalise tous ces avantages et au degré le plus éminent, puisque c'est la parole elle-même qu'elle fait voir à celui qui ne peut l'entendre, et avec les modifications et les nuances qui la caractérisent.

Elle est à la parole plus que le dessin n'est à l'objet qu'il représente; elle en est le miroir le plus fidèle; elle fixe sans cesse l'attention de l'élève sur la physionomie de celui qui parle, et qui est aussi le miroir de son ame; elle le met dans le cas de saisir et de se pénétrer de tout ce que l'expression de l'intelligence et du sentiment jette encore de lumière pour faire comprendre la valeur des mots qui l'expriment; aucun exercice ne peut approcher de cet immense avantage : tous ceux qui se font par le langage mimique se font dans une langue essentiellement transpositive, opposée à l'ordre de construction directe de la langue française, et compliquent la difficulté de son travail, lorsqu'il s'agit pour l'élève d'écrire ce qu'on lui a fait penser à l'aide du langage mimique.

S'agit-il de donner ici des développements

qui puissent servir de preuves à ce que j'avance? je me contenterai de faire observer d'abord que le nombre des éléments de la parole est limité comme celui des lettres de l'alphabet; que celui des voyelles simples ou composées peut se réduire à 12, et celui des consonnes à 18; que leur combinaison dans la prononciation des mots se prête un mutuel secours, de telle sorte qu'une proposition simple est plus facile à saisir qu'un seul mot, et celui-ci qu'une seule lettre, par la raison même que, dans la conversation, des mots que nous entendons dans une phrase, nous mettent souvent dans le cas de suppléer à ceux qui nous échappent, etc., tous se prêtant un mutuel secours; que celui que nous pouvons tirer de cet exercice, pour suppléer aux signes méthodiques, est immense, puisqu'il associe au radical même des mots, toutes les inflexions voulues par les règles de la grammaire, sans les y confondre et par les moyens les plus simples, et qu'il n'est aucun de ces signes méthodiques que cet exercice ne puisse remplacer sàns aucune transposition de l'attention.

Les mathématiciens apprécient tout ce qui résulte de la loi de continuité, dont ils doivent calculer les effets dans son application, à l'or-

dre physique des choses. Mais de ce que les effets de cette loi ne pourraient pas être calculés mathématiquement, dans son application, à ce qui appartient aussi à l'intelligence, au moral de l'homme, et aux habitudes qui y répondent, il ne s'ensuit pas qu'ils ne puissent être appréciés par tout observateur attentif et persévérant ; et nous croyons pouvoir rapporter à cette loi une grande partie des avantages que nous obtenons dans toutes les parties de l'enseignement, et en particulier dans les habitudes relatives à la parole et à sa lecture sur les lèvres.

Dira-t-on que ce que j'ose proposer serait une innovation dangereuse et dont rien ne justifie l'emploi ? A cela, je répondrais que cette innovation remonte à l'origine même de l'art ; que Bonet, en Espagne, en a donné l'exemple qui a été suivi par la plupart de ceux qui se sont occupés de l'éducation des sourds-muets ; que c'est au bon emploi qu'il en a fait qu'on peut rapporter les succès obtenus par Pereire, et dont il s'est réservé le secret ; que l'exemple de Bonet est suivi maintenant, en Allemagne et dans tout le nord de l'Europe, où l'on en proclame les bienfaits ; qu'il n'est n'est même aucun des procédés éprouvés dans notre enseignement, dont les avantages

aient été plus généralement appréciés, et portés quelquefois jusqu'à l'exagération.

Pour éviter, nous-mêmes, d'y tomber, il importe de préciser ici la nature et la portée du secours qu'on doit en retirer.

Bien évidemment, la parole articulée, quoique plus naturelle et plus expressive que la parole écrite, ne peut pas plus qu'elle donner, par elle-même, l'idée à laquelle elle s'associe; et si elle est, pour celui qui entend la production du son, elle n'est, pour celui qui n'entend pas, que la reproduction de l'écriture; mais ce sont les circonstances qui accompagnent la production de la parole ou de l'écriture et qui s'y associent, qui, comme nous l'avons dit, en donnent l'intelligence.

Ainsi, tous ceux qui auraient attribué à l'articulation de la parole et à sa lecture sur les lèvres, le pouvoir de donner des idées, se seraient trompés aussi grossièrement que ceux qui auraient attribué ce pouvoir à l'écriture : ni l'un ni l'autre ne peuvent suppléer à l'influence même des choses. En cela, cependant, ils n'auraient fait que partager une erreur qui n'est que trop commune parmi ceux qui sont chargés de l'éducation de la jeunesse ; je ne peux donc trop répéter que la parole, comme l'écriture, l'arithmétique et l'algèbre, ne peut

que réveiller les idées auxquelles elle a été associée et en faciliter les combinaisons et la communication, mais qu'elle ne peut suppléer aux causes indispensables pour les produire; et s'il arrivait qu'on voulût citer des faits contraires à cette assertion, c'est que ces faits résulteraient nécessairement de ce qu'à l'insu du maître, les circonstances environnantes, et auxquelles il n'a pas pensé, auraient servi d'interprètes naturels à son langage; ainsi, les mères qui apprennent à parler à leurs enfants, croient volontiers leur avoir donné toutes les idées dont elles ne leur ont appris que les expressions : comme le Bourgeois gentilhomme, elles font de la prose sans le savoir; elles appliquent, sans les connaître, toutes les règles de la grammaire, et profitent, sans s'en douter, de toutes les situations où elles se trouvent pour les faire valoir.

Je vais, maintenant, jusqu'à faire une supposition qui paraîtra peut-être étrange, mais qui est propre à faire ressortir encore ici ma pensée; je suppose qu'une mère, faisant l'éducation de son enfant, vienne à acquérir la triste certitude qu'il est sourd-muet. Eh bien! dans ce cas, je lui dirais encore : continuez à lui parler; il est privé de vous entendre, mais

il ne l'est pas de vous voir, et cela suffit pour l'initier, autant qu'il en est susceptible, aux bienfaits de la parole. Conduisez-vous avec lui, en face de tous les objets qui l'entourent, comme s'il vous entendait; mais en ayant soin de parler à ses yeux plutôt qu'à ses oreilles, et il lira sur vos lèvres les noms de tous ces objets, celui de toutes les actions que vous ferez, et que vous lui commanderez de faire à leur occasion; et le mouvement de vos lèvres deviendra aussi sûrement le moyen de rappel de ces objets et de ces actions, que l'auraient été les inflexions de votre voix, s'il eût entendu; ne vous défiez ni de l'intelligence de votre enfant, ni de votre pouvoir pour la développer; défiez-vous seulement des prétentions et des prestiges de nos sciences; que votre cœur soit le foyer de vos inspirations; que votre propre expérience soit la mesure de tout ce que vous pouvez entreprendre; bientôt elle aura réalisé plus que vous n'aviez osé d'abord espérer; votre enfant imitera peu à peu le mouvement de vos lèvres, et vous apprendra par là à lire sur les siennes, et vous y lirez bientôt tout ce que vous lui avez appris. Bientôt aussi il aura appris lui-même la puissance de ses paroles sur vous; faites seulement qu'il n'apprenne pas à son tour à en abuser,

pour obtenir de vous ce que vous ne devriez pas lui donner.

En lui apprenant à lire sur vos lèvres, vous lui avez appris en même temps à lire sur celles de son père et sur les lèvres de tous ceux qui parleront la même langue que vous, et qui auront le même cœur pour lui parler; mais ils n'auront pas, comme vous, la science de l'entendre : ne vous découragez pas; il n'est rien que ne puisse l'amour maternel. Vous avez déjà fait le plus difficile : vous lui avez déjà donné la parole; il n'y manque plus rien pour vous, mais c'est pour les autres qu'il y manque encore le son; il ne peut l'entendre, mais il peut le toucher.

Qu'en approchant sa main de votre bouche, il sente l'air qui en sort quand vous parlez; qu'en touchant, avec ses doigts si délicats, votre cou, il sente les vibrations et les mouvements qui accompagnent votre parole. Appelez-le, par la répétition des mêmes sons, à vous faire éprouver à son tour les mêmes impressions; alors aussi vous entendrez sa voix, produite peut-être pour la première fois, par un effet de sa réflexion. Déjà il a lu sur votre visage le plaisir qu'il vous a fait. Tendre mère, réjouissez-vous, votre fils n'est plus muet, ses yeux et son toucher suppléeront désormais

au défaut de son ouïe. Servez-vous en pour lui faire remarquer tout ce qui se passe en vous lorsque vous prononcez les mots à sa portée, et il vous les répétera; que ces exercices soient toujours un jeu plutôt qu'une étude. Si votre cœur pouvait en chercher de plus agréable, infortunée, ne vous plaignez plus si votre enfant reste muet.

Déjà il marche, il court; il veut toucher tout ce qu'il voit, jouer avec tout ce qu'il touche; ses désirs croissent avec ses facultés, ses besoins y correspondant. Que votre sollicitude observe et suive cet épanouissement simultané de ses idées; qu'elle en épie les degrés successifs : ce sont les leçons sur lesquelles doivent se calquer les vôtres. Tout le vocabulaire à sa portée peut s'y adapter. S'agit-il de lui apprendre à écrire? que sur tous les objets qui servent à ses jeux, soit écrit le nom qui leur appartient; il sait déjà le lire sur vos lèvres, et ce sont vos lèvres encore qui lui apprendront à le lire étant écrit; et il saura l'écrire à son tour si, pour obtenir de vous ces objets, il est obligé de vous les demander aussi par écrit. C'est de cette manière que vous pouvez l'initier successivement à tout ce qu'il lui importe d'apprendre, en raison de son âge, de ses besoins et des vues de son avenir.

La supposition que je viens de faire m'a servi à résumer ici l'indication des moyens qui pourraient être employés, dès la première enfance, avec un enfant sourd-muet, pour l'initier, sans étude et sans peine, à tout ce qu'il a besoin d'apprendre du langage des hommes ; et, s'il se rencontrait une mère qui en fît l'application, je ne crains pas de lui garantir des succès qui passeront toutes ses prévisions.

L'alphabet labial n'est-il pas, en effet, le plus naturel et le premier dont les hommes aient fait usage ? N'a-t-il pas servi de texte et presque de modèle, suivant l'opinion de quelques savants, comme nous le verrons ultérieurement, à l'alphabet écrit ? Pourquoi donc la parole vivante ne jouirait-elle pas de plus d'efficacité encore pour l'enfance que son informe squelette ? C'est à l'ouvrage de ses mains que l'homme est presque toujours porté à adresser son culte ; c'est lui qu'il cherche à substituer partout à l'œuvre de la Providence ; et, si ce culte a été consacré par des siècles d'idolâtrie, malheur, parmi les hommes, à ceux qui entreprennent de l'attaquer !

Le système des signes méthodiques, dont on a reconnu depuis long-temps l'inutilité, et même les inconvénients dans l'enseignement,

et qu'on abandonne chaque jour davantage, peut donc être utilement remplacé, comme moyen de rappel des idées auxquelles il se rapporte, par la lecture de la parole sur les lèvres; et aucun autre moyen ne peut jouir des mêmes avantages; et si, à ceux qu'on en retirerait pour la facilité de l'enseignement, on réunit ceux qu'on en retirerait pour les élèves eux-mêmes, pendant toute la durée de leur vie, pour la facilité de leurs communications sociales, on appréciera de quelle importance serait, sous tous les rapports, l'adoption de ce moyen.

Il me serait facile aussi de faire voir, à ce sujet, comment l'agriculture, le commerce et les manufactures, suivant les conditions dans lesquelles un peuple est placé, concourent à sa prospérité, quoique d'une manière différente, se prêtant cependant un mutuel appui, et représentant en cela le concours de nos différentes facultés, dans les acquisitions de notre intelligence. Que de vérités ne ferait-on pas ressortir, si on suivait l'application de de cette idée, dans l'éducation de l'homme comme dans l'organisation sociale, depuis le premier exercice de chacun de nos sens, comme dès la première origine de chaque industrie, pour continuer cette application jus-

que dans les perfectionnements successifs qui en résultent, et pour chaque individu, et pour l'ensemble de la société!

CHAPITRE XVIII.

Des différents degrés de surdité. — De l'articulation de la parole, considérée comme moyen le plus efficace de développer l'ouïe et de suppléer à sa privation.

Il résulte des trois mémoires adressés, par M. Itard, à l'Académie de médecine, qui ont été l'objet d'un rapport approuvé par elle, après avoir entendu la commission qui avait vérifié les observations et les expériences faites par ce savant médecin de l'Institution de Paris, que tous les sourds-muets peuvent être divisés en cinq classes, d'après leurs différents degrés d'audition; qu'il n'y en a qu'un cinquième, qui soit entièrement privé de l'ouïe; que deux cinquièmes confondent la parole avec les autres bruits; et que les deux autres cinquièmes l'entendent plus ou moins distinctement, mais que tous ont un égal besoin de l'éducation spéciale adaptée à la surdi-mutité, pour que le degré d'ouïe, dont ils jouissent, devienne profitable à leur développement intellectuel par la parole; que tel est

le bienfait de cette éducation, qu'un dixième d'entre eux peut recouvrer tout l'avantage de leurs communications sociales par l'ouïe et par la parole; et que tous ceux à qui il reste quelque audition, acquièrent, après un petit nombre d'exercices bien dirigés, un degré d'audition supérieur; qu'ainsi, c'est le sens de l'ouïe même qui s'améliore par l'effet d'un petit nombre d'exercices.

Il n'y a rien dans ces résultats des expériences faites spécialement sur le sens de l'ouïe, qui ne soit conforme à toutes les observations faites sur l'exercice de chacun de nos autres sens, et qui sont devenues proverbiales; on sait que pour goûter, il faut savourer; pour sentir, il faut flairer; pour toucher, il faut palper; pour voir, il faut regarder; enfin, pour entendre, il faut écouter; mais plus un sens est sous le domaine de l'instinct, plus son éducation se fait bien, vite, et à notre insu; moins son exercice est nécessaire à la satisfaction de nos besoins, plus le concours de l'éducation de l'homme lui est indispensable.

Il résulte évidemment de là, sans entrer dans des détails auxquels chacun peut facilement suppléer, qu'aucun de nos sens ne requiert autant que celui de l'ouïe, le secours de cette éducation.

Qu'on suppose, en effet, un enfant dont l'ouïe n'ait jamais été exercée jusqu'à l'âge de dix ans, à fixer son attention aux paroles qu'on prononce autour de lui, elles ne seront pour lui qu'un vain son auquel il n'attachera aucune idée, qu'il n'aura, par conséquent, aucun intérêt à reproduire lui-même par l'organe vocal ; cet enfant restera muet et son audition se détériorera d'autant plus qu'elle sera moins exercée par l'acte de sa volonté propre. Qu'un autre soit né avec un faible degré de surdité, par une éducation directe et soignée, il arrivera facilement à suppléer, au moyen des sons et des articulations qu'il distingue, à ceux qu'il ne distinguait pas d'abord, et il finira par les entendre ou tout au moins par se conduire comme s'il les entendait ; plus la faculté de l'ouïe est détériorée, plus il faudra de soin, il est vrai, pour faire valoir, au profit de l'intelligence, ce qui en reste encore ; mais aussi plus on sera payé de ces soins, non seulement par le perfectionnement qui en résultera pour l'ouïe même, mais encore et surtout par tout ce qui résultera du concours de tous les autres sens, et spécialement de celui de la vue pour suppléer à ce qui manquera encore à son audition.

Nous avons vu, dans le Chapitre XVIII, com-

ment l'enfant, entièrement sourd, pourrait, dès les premières années de sa vie, contracter l'habitude de lire la parole sur les lèvres de sa mère, et même de l'articuler; généralement, on ne sait pas assez compter sur l'influence de l'habitude pour en faire contracter de bonnes.

On répète sans cesse qu'elle est une seconde nature; comment donc se fait-il que si peu de personnes essaient de faire l'application de cet axiome, pour suppléer à la détérioration ou à la perte d'un sens par l'habitude qu'il serait si facile de faire contracter à ceux qui nous restent? mais c'est le perfectionnement de nos sens mêmes, ces instruments indispensables de toute connaissance et de tout développement, dont on s'occupe généralement le moins, dans les éducations même les plus soignées. A quel degré de perspicacité ne les ferait-on pas parvenir! mais il est plus facile et plus commode de n'exercer que la parole : on se contente de la reproduction des mêmes sons dans ceux qui l'entendent sans aucun concours de notre part que l'action de parler.

Cependant il est une observation importante, qui, quoiqu'elle résulte déjà de tout ce qui a été dit ailleurs, me paraît mériter encore ici une spéciale attention : c'est que, si

l'organisation normale de nos sens est une condition indispensable à la perception des sensations qui en dépendent, la direction même de notre attention est une condition aussi rigoureusement indispensable pour que la sensation soit perçue ; c'est que toutes les causes qui absorbent notre attention nous rendent insensibles à tout ce qui peut agir d'ailleurs sur nos sens. Quoique cette observation soit rigoureusement applicable à chacun d'eux en particulier, et que ce soit à elle que doive se rapporter l'espèce d'éducation dont ils sont susceptibles, et qui est la plus négligée, c'est surtout aussi par elle que nous pouvons nous expliquer tout ce qu'il faut d'exercice, d'attention, pour faire valoir les sensations perçues par l'organe de l'ouïe, et pour les associer au rappel des idées qui s'y lient. Quelle sagacité et quelle attention il faut à l'enfant pour établir cette association! Avec quelle facilité, si l'on n'y prend garde, il se débarrassera de cette fatigue, pour peu que son ouïe ne jouisse pas d'une grande finesse, ou que l'éducation qu'on lui donne soit défectueuse! Enfin, c'est encore par suite de cette observation qu'on peut s'expliquer tous les soins qu'il faut prendre, et qu'il n'est pas de mon objet de détailler ici, pour faire ren-

trer cette faculté dans tous ses droits, et la faire jouir des avantages qui lui appartiennent.

Il me paraît aussi que c'est par la même cause que l'on peut s'expliquer pourquoi la surdi-mutité est plus fréquente parmi les pauvres que parmi les personnes aisées.

C'est l'enfant du pauvre qui jouit le moins, dans les premières années de sa vie, des communications habituelles de ses parents ; sa mère elle-même est obligée de le quitter dès le matin, pour vaquer aux travaux des champs ou à ceux de sa journée dans les villes ; elle ne peut revenir vers lui que pendant de courts intervalles, pour lui donner, comme à la dérobée, un lait souvent appauvri par le besoin, plus souvent encore altéré par la fatigue. Ce n'est donc que rarement que le son de la voix humaine vient exercer l'audition de son enfant, éveiller son attention et la fixer sur les objets qui expliquent pour lui la parole ; que sa seconde enfance et les rapports qu'elle lui permettra d'avoir avec ses camarades, ne viennent pas réparer les privations de la première, cet enfant restera muet.

A cette cause inhérente à la pauvreté, s'en réunit une autre, dont les résultats ne sont pas moins fâcheux et aggravent encore ceux

de la première. C'est le pauvre qui habite toujours les endroits les plus malsains, les rez-de-chaussée humides et privés de lumière; c'est son enfant qui, pour être préservé de tomber, y est placé sur le sol, souvent même sur de la paille imbue de son humidité, et l'expérience générale a appris que ces conditions étaient les plus favorables à la surdi-mutité. La réunion de ces deux causes me paraît expliquer suffisamment pourquoi elle est plus fréquente, comme aussi toutes les autres infortunes, dans la classe la plus malheureuse.

Mais une observation de la plus haute importance, également due à la sagacité de M. Itard, et qui confirme encore tout ce qui a été dit jusqu'ici, c'est qu'il suffit, pour devoir être rangé dans la classe des sourds-muets, et avoir besoin de l'ensemble de l'éducation qui se rapporte à cette infirmité, de ne pouvoir pas profiter de l'audition indirecte; c'est-à-dire que celui qui n'entend que la parole qui lui est directement adressée, et qui n'a pas l'audition assez exercée ou assez fine pour profiter de tout ce qui se dit autour de lui, ne peut y suppléer que par l'enseignement direct des choses, devenu par là indispensable pour lui faire comprendre toute la valeur et la portée de la parole; et l'expé-

rience, qui nous démontre tous les jours la vérité de cette observation, nous apprend en même temps que ces demi-entendants sont plus difficiles à instruire que les sourds de la première classe : comme s'il était d'une exacte vérité, dans toutes les applications qu'on en peut faire, que la demi-science est partout plus redoutable que l'ignorance.

L'ouïe n'est pas, en effet, le seul de nos sens auquel doive se borner cette application ; elle s'adapte à l'exercice de tous, en raison directe de leur influence sur la formation de nos idées. Il faut que chacune des impressions que nous en recevons et des notions qui s'en déduisent ressorte, d'une manière précise, des objets qui y ont donné lieu ; toute confusion dans le point de départ ne peut engendrer que l'erreur, toujours plus dangereuse que l'ignorance ; et d'autant plus difficile à détruire que, croyant savoir, on se défie moins des apparences dont on s'est contenté dans l'origine, et qui ont donné lieu à l'erreur.

Mais si les causes mêmes qui ont altéré l'ouïe ont porté en même temps leur funeste influence sur les autres sens, il s'ensuivra des détériorations correspondantes dans leur aptitude, et par conséquent dans les sensations et les notions qui en résulteront. Qu'un indi-

vidu soit myope ou presbyte, il ne jugera que des objets à la portée de sa vue; mais l'éducation de l'œil n'ayant besoin que de la nature, et les autres sens prêtant leur concours pour rectifier les erreurs des premiers jugements qu'entraîne l'imperfection de la vue, il suffira, pour le rétablir dans la condition normale, d'aider sa vue par des verres qui y soient appropriés, et qui en corrigent les imperfections.

Mais que, par les secours de la médecine ou par la perfection des instruments acoustiques, on parvienne à rendre l'ouïe à celui qui n'en a jamais joui, l'éducation de ce sens, ne pouvant se faire sans l'intervention de l'homme, sera nécessairement soumise à toutes les conditions indispensables, et dont nous avons parlé précédemment, pour faire acquérir l'intelligence de la parole. La parole ne peut devenir l'interprète de la pensée qu'autant que la pensée la précède, et par conséquent tout ce qui y donne lieu.

Ces principes, devant être la base de toute méthode d'enseignement, sont les seuls qui donnent de l'efficacité à tout ce que nous apprenons à nos élèves, soit à l'aide de l'action, soit à l'aide de l'écriture, soit à l'aide de la parole, en présence des choses. Les choses,

les choses, je ne le répéterai jamais assez, nous ne pouvons rien sans elles; mais avec elles, et avec l'attention qu'elles seules peuvent exciter, nous pouvons tout. C'est donc l'écriture, ainsi associée à l'idée des choses, que nous faisons parler à nos élèves; c'est elle que nous leur faisons lire sur nos lèvres. C'est la langue française que nous leur apprenons; toute autre serait peut-être plus facile, et se prêterait mieux aux inversions naturelles au langage mimique. C'est celle dont la lecture sur les lèvres offre le plus de difficulté et exige le plus d'intelligence, puisque c'est une de celles dont la prononciation a le moins de rapport avec l'ortographe; il leur faut bien plus d'intelligence pour la lire ainsi que pour la parler. La facilité ou la difficulté de son articulation ne dépend donc que du degré de flexibilité ou de rigidité qui appartient aux organes vocaux, restés dans l'inaction dès la naissance, et dont une habitude bien ordonnée peut seule triompher; mais, quelque peu de mots qu'on parvienne à faire articuler à un élève, pourvu que le mot qu'il prononcera se rapporte au principal objet de sa pensée, il sera la clef de tout ce que son action suffira ensuite pour faire comprendre.

Je n'entreprendrai pas de répondre aux sar-

casmes qu'on a lancés sur ceux qui, convaincus de l'importance d'associer l'articulation de la parole et sa lecture sur les lèvres aux procédés de l'enseignement des sourds-muets, ont fait et font encore leurs efforts pour leur procurer cet immense avantage; ils ne font que prouver à quel point, dans le monde, on peut abuser de la parole, et combien ceux qui en abusent ainsi auraient besoin de remonter à sa source pour en apprendre l'usage. Mais ce qu'il y a de déplorable, c'est que, depuis que toutes les institutions des deux mondes, où cette association a été établie, ont proclamé les avantages qui en résultent, non seulement pour la facilité de l'enseignement et le développement intellectuel des élèves, mais encore et surtout pour les faire entrer en jouissance, autant que possible, de toutes les communications sociales, les autorités et les fonctionnaires appelés à concourir à l'enseignement des sourds-muets, ne s'empressent pas partout de leur procurer cet immense avantage.

Ici, comme dans tout le reste, la force des choses triomphera nécessairement des résistances ou des préjugés des hommes, parce que les hommes ne font que passer sur la terre, mais que la vérité y reste, immuable comme

la Providence. Tout ce que l'humanité réclame aura nécessairement son développement; il y a moins d'un siècle que l'on doutait de la possibilité de donner l'intelligence du langage à un sourd-muet : aujourd'hui, cent quarante institutions sont consacrées à leur enseignement dans les deux mondes, et tout fait espérer que, dans moins d'un siècle, tous les sourds-muets jouiront de l'instruction commune, et auront été appelés à participer même aux avantages de la parole, autant que leur infirmité le permet. Qu'importe l'opposition, le ridicule même, à celui dont la conviction est fondée sur la nature des choses et sur les sentiments qu'elle inspire? Les suffrages publics, qui le dégradent aujourd'hui, peuvent demain l'exalter. Sa fortune peut changer; mais ses convictions, qui ne changent point avec sa fortune, lui font en même temps apprécier la valeur de tout ce qui est si variable parmi les hommes, et savent l'en dédommager.

Ne semble-t-il pas que le sentiment d'humanité devrait suffire pour déterminer tous ceux qui sont appelés à concourir à l'amélioration du sort des infortunés sourds-muets, pour les faire entrer en participation de cet immense avantage? Que deviennent-ils lorsqu'ils quit-

tent nos institutions? Ils rentrent dans leurs familles, où ils retrouvent leurs parents, qui, le plus souvent, ne sachant ni lire ni écrire, sont devenus plus étrangers que jamais à toute communication avec eux. Plus leur langage mimique se sera étendu et perfectionné, pour se prêter à tout le développement de leurs idées, plus ils seront devenus inintelligibles pour tout ce qui les entoure. A peine trouveront-ils, dans le village qu'ils habitent, des personnes qui, ayant l'instruction nécessaire, aient en même temps assez de loisir et de bienveillance pour leur faire appliquer quelque chose de ce qu'ils ont appris; aussi l'oublient-ils rapidement. Que sera-ce si, infatués de leur prétendu savoir, ils vont jusqu'à dédaigner ceux qui les entourent, ainsi que les pratiques industrielles qui sont leur seule ressource?

Supposons, au contraire, que ces élèves aient été exercés à lire la parole sur les lèvres: après quelques actes d'attention, ils la reconnaîtront dans tous ceux qui parlent, et par là seront en participation avec toutes leurs idées. Supposons qu'ils ne puissent articuler que quelques mots: pourvu que ce soit ceux qui se rapportent au principal objet de leur pensée, ils seront comme un rayon de lumière,

qui suffira pour éclairer et faire comprendre tout ce qu'ils développeront ensuite par l'action mimique; l'habitude perfectionnera et rendra tous les jours plus faciles toutes leurs communications. Non seulement ils ne pourront jamais oublier ce qu'ils ont appris, mais le besoin de leurs relations sociales leur en fera sentir chaque jour davantage l'utilité dans tous les détails de la vie; leur connaissance dans la langue ira en se perfectionnant, et en se proportionnant toujours à la sphère dans laquelle ils vivent, et à celle des besoins qui y correspondent. Si tels sont les avantages qu'on doit espérer de l'articulation et de la lecture sur les lèvres, même pour tous ceux qui en profiteront le moins, je le demande, n'est-ce pas un devoir d'humanité de n'épargner aucun effort pour chercher à les leur procurer? Mais, pour y parvenir, il faut que, comme je l'ai déjà dit, les exercices qui s'y rapportent s'associent, dès le commencement, à tous les autres exercices de l'enseignement, et les suivent dans tous leurs degrés comme dans leurs applications.

CHAPITRE XIX.

De la perfection relative des êtres.—De la compensation qui s'établit entre les facultés naturelles dont ils sont doués. — Du sourd-muet et de l'aveugle de naissance.

Tous nos sens influent, chacun à sa manière, sur le développement de notre intelligence, c'est-à-dire sur les notions que nous acquérons sur tout ce qui nous entoure, sur les déterminations qu'elles excitent en nous, et sur la manière dont nous les faisons concourir à la satisfaction de nos besoins.

En considérant, dans l'ensemble des animaux, la répartition qu'a faite la nature, des facultés sensitives, depuis les espèces qui nous paraissent les plus imparfaites, où le toucher semble confondu avec le goût, pour pourvoir à la nutrition, jusqu'à celles qui réunissent tous les sens, et où ils paraissent jouir d'un grand degré de perfection, on est obligé de reconnaître que l'animal qui nous paraît le plus grossièrement ébauché, est aussi parfait dans sa nature, que celui dont nous admirons le plus la conformation, et que l'un et l'autre éprouve une dose proportionnelle de

jouissances, dans l'emploi qu'il fait de ses facultés.

Supposons l'espèce la plus restreinte dans son organisation sensitive, et privée de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, elle devra être la plus restreinte aussi dans sa faculté motrice, qui se bornera à des mouvements de dilatation ou de contraction, pour absorber ou rejeter son aliment; elle devra se trouver dans un milieu qui en soit généralement et constamment imprégné, puisqu'elle est privée des moyens d'en faire la recherche. Faites varier le nombre de ses sens, faites varier aussi le degré de perfection que vous supposerez à chacun d'eux, vous ferez varier, en même temps, toutes les conditions organiques, indispensables pour opérer l'assimilation d'une nourriture devenue spéciale, et toutes les conditions de mouvement, comme d'instinct, également indispensables, pour se procurer cette nourriture.

Toutes ces suppositions se trouvent, non seulement réalisées dans l'organisation des êtres qui peuplent l'air, la terre et les eaux, mais elles s'y trouvent multipliées et nuancées dans des variétés infinies, dont une seule suffirait pour absorber la contemplation d'un observateur; les études de tous les savants

réunis n'ont fait qu'à peine ébaucher, la description de ces variétés.

L'huître, au fond des eaux, dans sa coquille, jouit d'une perfection relative et d'un bien-être aussi complet que l'aigle qui, du haut des nues, embrasse un immense horizon, pour y découvrir, avec sa vue perçante, la proie, sur laquelle il se précipite.

Mais supposons, pour un moment, que l'huître soit douée de la vue de l'aigle, sans en avoir la force motrice et l'organisation, ou que l'aigle n'ait pas la vue proportionnée à sa puissance motrice et à celle de ses besoins, alors seulement ils éprouveraient des privations, puisqu'ils auraient, l'un et l'autre, des besoins qu'ils ne pourraient satisfaire. Ce serait alors qu'ils pourraient accuser la Providence d'avoir fait une œuvre imparfaite ; mais cette imperfection n'existe nulle part; chaque espèce est pourvue de toutes les conditions qu'exige sa nature, pour atteindre le but qui lui est assigné, dans l'ordre général des êtres.

Je dis plus encore, et je crois qu'on peut avancer que, lors même qu'une espèce aurait été primitivement pourvue d'une dose de faculté perceptive ou motrice, disproportionnée avec ses besoins, toute la portion de cette faculté, qui, dans cette supposition, se serait

trouvée excédante, se serait nécessairement oblitérée, faute d'application, et se serait réduite au niveau de ce que ses besoins exigent; je pense aussi, par la même raison, que les besoins qui correspondent à la nature même de l'organisation, et qui n'en sont que l'expression, font tirer, des facultés sensitives et motrices, dont chaque espèce dispose, et qui se balancent toujours entre elles, toutes les applications et tous les actes que ces besoins eux-mêmes commandent. Si nous nous bornons à faire maintenant l'application de cette opinion à l'espèce humaine, elle recevra, de cette application même, une nouvelle confirmation. Ce sera par elle, en effet, que nous pourrons nous expliquer comment et pourquoi l'homme s'est prêté successivement à habiter tous les climats, sur toute la circonférence du globe, des poles à l'équateur, et aux variétés de nourriture que ces climats produisent, et aux variétés d'industrie qu'il y faut développer pour se la procurer; pourquoi, chez les peuplades que nous appelons sauvages, les facultés sensitives et motrices y acquièrent un degré de vigueur et de perfection qui restent sans exemple chez les nations civilisées, et en proportion de ce qu'elles se perfectionnent dans les arts et dans la civilisation; pourquoi

la vue, l'odorat et l'ouïe acquièrent souvent un degré de finesse qui surpasse encore ce que nous obtenons à l'aide de nos instruments d'acoustique et d'optique; et si nous entrions dans les détails de la pratique des arts et de l'industrie, ce serait aussi par là que nous expliquerions, comment et pourquoi la division du travail, si avantageuse d'ailleurs pour l'entrepreneur et pour la réduction des prix de la main d'œuvre, réduit aussi proportionnellement l'étendue et l'aptitude de toutes les facultés non habituellement exercées.

Il y aurait donc, comme on l'aperçoit, un grand enseignement à tirer des indications que je viens de parcourir, et dont la portée pourrait conduire le penseur à des considérations d'un intérêt bien général, puisqu'elles embrasseraient l'humanité tout entière.

Devant me borner au sujet particulier que je traite, je me contente de conclure de tout ce qui précède, que, lorsqu'un individu, par des circonstances quelconques, est privé d'une des facultés qui tiennent à sa nature, sans que ses besoins en aient été réduits, il tend, avec toute la puissance de ses besoins, à employer toutes les facultés qu'il possède encore pour suppléer à celle qui lui manque. Ainsi dans l'aveugle, les quatre sens dont il

jouit acquerront nécessairement un plus grand degré de finesse, et concourront simultanément à suppléer, autant qu'il est possible, à la vue, et il en sera de même dans celui qui viendra à perdre l'ouïe, après en avoir joui.

Mais il en est différemment dans l'enfant qui vient au monde privé de l'ouïe. Comme je l'ai déjà dit, Chapitre III, cette privation est la moins importante pour l'ordre de nos rapports avec la nature; et si nous supposions cet enfant élevé dans l'isolement de la société, il trouverait le moyen de pourvoir seul à ses besoins, ce que serait loin de pouvoir faire l'aveugle de naissance : ce n'est que dans la société et pour ses rapports avec ses semblables, que la privation du sourd-muet pourrait se faire ressentir; mais celui qui n'a jamais joui de l'ouïe et qui n'a jamais entendu la douce voix d'une mère, est incapable de se douter de ce que les hommes se communiquent par l'ouïe et par la parole; ne pas les entendre, n'est pas pour lui une privation, car il n'en sent pas le besoin; il ne fera donc rien pour y satisfaire; ses facultés n'acquerront que le degré d'activité que réclament ses besoins physiques, et qui resteront subordonnés encore à la position dans laquelle il se trouvera placé; car plus il y sera pourvu d'ailleurs,

moins il sera porté à les exercer pour y pourvoir lui-même par sa propre activité. Sa pensée, sollicitée par la présence des objets qui l'environnent, ne verra en eux, que leurs rapports avec les besoins qu'il éprouve. La conscience qu'il a des impressions diverses qu'il reçoit de ces objets, des déterminations qu'elles excitent en lui, des actes qui s'y rapportent, forme un tableau compliqué, dont le langage aide celui qui en jouit à distinguer, dès son enfance, les différentes parties, et dont toutes les parties restent sans moyen d'analyse et de distinction, pour celui qui n'est en possession d'aucune langue.

Mais aucune langue n'a été le résultat des efforts d'un seul individu ni d'une seule génération; elle a été celui du concours des individus de tout âge et de tout sexe, associés par la communauté de leurs intérêts, soumis simultanément à l'influence des mêmes causes, doués tous de la faculté de s'entendre et de se servir de la voix pour communiquer entre eux, et travaillant pendant des siècles à ébaucher l'expression de leurs idées, pour arriver lentement à la compléter. Comment notre infortuné, dans l'isolement auquel sa privation le condamne, viendrait-il de lui-même, à en sortir, ne connaissant d'ailleurs

d'autres jouissances que celles qui accompagnent la satisfaction de ses besoins? Il restera dans son isolement, s'y contentant de goûter de ce que sa situation comporte, sans sentir le besoin d'en sortir.

Il est donc facile de s'expliquer pourquoi, par l'effet de la surdité congéniale, aucune des facultés de celui qui la subit, ne se trouve nécessairement appelée à se développer davantage pour en établir la compensation.

Il n'en est pas de même de l'aveugle de naissance: doué de l'ouïe, il reçoit la tradition de la parole, dès sa première enfance, et l'associe à tout ce qu'il goûte, à tout ce qu'il odore, à tout ce qu'il touche, comme à tout ce qu'il entend; la privation de la vue le force d'ailleurs à mettre en action avec bien plus de soin tous ses autres sens, et c'est tout cela qui lui explique la parole et qui éveille en lui tous les besoins intellectuels et moraux dont il est susceptible; aussi a-t-on vu, dans tous les siècles, des aveugles se distinguer dans les lettres, les sciences et les arts, tandis qu'on ne cite pas un exemple d'un sourd-muet de naissance, qui soit arrivé, sans le concours d'un enseignement spécial, à se signaler par quelques connaissances acquises dans les arts ou dans les sciences.

Si nous les considérons tous deux dans leurs rapports respectifs avec la nature ou avec la société, nous voyons ressortir les différences qui les caractérisent. Vous reconnaissez de loin un aveugle à sa marche réfléchie, à son oreille attentive, à la manière dont il se sert de son bâton, tandis que rien dans le sourd-muet qui passe près de vous, ne vous décèle son infirmité; dans tous ses rapports avec les choses, il se conduit de manière à nous faire juger qu'il en reçoit les mêmes impressions que nous; tandis que l'aveugle, dans les mêmes rapports, nous décèle tout ce qui lui manque; c'est dans leurs relations avec les hommes que se met en évidence toute la différence qui les sépare; aussi, est-ce dans la société que l'aveugle oublie, autant qu'il est possible, son infirmité, dont il ne peut se distraire nulle part ailleurs; tandis que ce n'est qu'avec ses semblables que le sourd-muet pourrait sentir quelque privation; mais l'habitude, cette seconde nature, qui tend à émousser les plaisirs comme les peines des sens, et à équilibrer avec nos besoins les facultés que nous avons pour les satisfaire, les familiarise l'un et l'autre, et de plus en plus, avec les nécessités de leur situation comme avec tout ce qu'elles comportent. L'aveugle

plaint profondément le sourd-muet et préfère de beaucoup son sort ; le sourd-muet s'estime très heureux en comparaison de l'aveugle.

Il est de fait, en effet, qu'on ne peut regretter que ce dont on a joui et qu'on a perdu ; car ce n'est qu'alors qu'on subit une privation. Il est bien remarquable que, quelle que soit cette privation, si elle est congéniale, elle est compensée par le concours simultané d'action de toutes les facultés qui restent à la disposition de l'individu ; mais que cette compensation ne s'établit et ne peut s'établir que pour ce qui est du ressort de la nature et de l'éducation qui résulte directement de nos rapports avec elle, et qu'elle ne peut se passer de l'intervention de l'homme pour tout ce qui, comme le langage, est l'œuvre de l'espèce humaine, agissant en communauté d'action sur la nature.

On pourrait, pour contrôler cette proposition, passer en revue les arts et les sciences, et l'histoire de leur origine, et des inventeurs de chacun d'eux ; on pourrait aussi les classer, suivant l'ordre de leurs rapports, plus ou moins directs, avec la nature ou avec le langage ; un grand nombre sans doute se trouveraient mixtes ; et cette classification qui prouverait, je le présume, la vérité des observa-

tions qui précèdent, ne resterait pas sans utilité dans son application à l'éducation de l'homme, puisqu'elle servirait à tracer la voie qu'il faudrait suivre, pour l'initier successivement, par le langage naturel des choses, au langage conventionnel des hommes, et par l'industrie que la nature nous suggère, à celle que commandent les besoins actuels de la civilisation.

Il résulte, du moins de tout ce que nous avons dit, comme le prouve d'ailleurs l'expérience des siècles, que de toutes les privations naturelles, la plus grande, pour l'homme qui vit en société, est celle de l'ouïe, puisqu'aucune de ses facultés ne peut tendre à en établir la compensation et à suppléer, pour y parvenir, à l'intervention de l'homme.

Honneur donc à ceux qui ont entrepris cette noble tâche et ont triomphé de l'ensemble des difficultés qu'elle présentait tout d'abord ; ce n'est pas seulement leur pays qu'ils ont honoré, c'est l'humanité tout entière ; et, comme l'a fort bien dit notre élève Allibert, dans une de ses réponses : « Si l'abbé de l'É-
» pée avait vécu au temps où l'on élevait des
» autels aux grands hommes, les païens en
» auraient fait un dieu, en lui consacrant un
» temple ! »

ESSAI
SUR L'ÉDUCATION,
ET SPÉCIALEMENT SUR CELLE
DU SOURD-MUET.

SECONDE PARTIE.

DU MÉCANISME DE LA PAROLE ET DES LETTRES.

CHAPITRE XX.

Du mouvement et du son, considérés comme moyen de manifestation de l'instinct, et des sensations qui y correspondent.

Il est bien digne de remarque, que de tous les êtres créés, l'homme seul a été organisé pour la parole.

Tous ceux qui sont animés d'une vie sensitive sont doués du mouvement volontaire qui y correspond, et dont il est même la seule indication que nous ayons pour juger du degré de perceptivité des animaux les plus inférieurs; il est, pour ainsi dire, la seule parole dont

ces animaux soient doués. Ce mouvement paraît se proportionner à toutes les phases de l'animalité. Mais, quoi qu'il soit encore presque entièrement mécanique dans les êtres qui, comme les insectes, ne sont que sous l'empire de l'instinct, il ne sert pas moins à signaler le degré d'activité, avec lequel cet instinct agit, et va même jusqu'à passionner l'individu. Ainsi, le bourdonnement de l'abeille diffère beaucoup, lorsqu'elle part de sa ruche pour aller à la cueillette sur les fleurs; lorsqu'elle voltige paisiblement sur elles, pour en sucer le nectar, ou pour ramasser leur pollen; lorsqu'elle revient à sa ruche chargée de sa récolte; ou lorsque, passionnée à vous poursuivre, elle vous menace de son aiguillon.

En nous élevant dans l'échelle des êtres, nous voyons la classe des poissons qui, appartenant à la grande série des animaux vertébrés, présente déjà la réunion des cinq sens; mais qui, n'ayant que des branchies en guise de poumons, reste muette, quoiqu'elle soit douée de l'ouïe; nul doute que les vibrations que ces animaux perçoivent par ce sens ne leur servent à mettre en action toute leur force motrice, pour se cacher, pour fuir, ou pour se précipiter sur leur proie.

C'est à des sifflements ou à des coassements,

qui ne restent pas sans signification pour ceux qui savent les remarquer, que se borne l'action de la voix des reptiles.

Les quadrupèdes ne pouvant, comme les reptiles, suspendre leur respiration, se servent plus nécessairement et plus habituellement de la voix, comme du moyen de manifestation de tout ce qui se passe en eux. Aussi devient-elle l'expression animée de leurs sensations et de leurs passions. Quel petit ne distingue tout ce que lui dit sa mère, et n'apprend par là, à se mettre en communication avec tout ce que lui dira son espèce, et tout ce que lui diront bientôt celles avec lesquelles sa nature le met en rapport?

L'oiseau étant, pour ainsi dire, tout aérien, puisque l'air pénètre jusque dans la moelle de ses os, et dans ses plumes, devait être par excellence le chantre de la nature, et il l'est. Nous savons sur combien de gammes différentes il remplit sa mission; il était pour les Anciens, plus près que nous de la nature, le prophète qui leur prédisait les modifications de l'atmosphère et des saisons; et puisque, dès lors, il n'est pas devenu muet, que de choses ne nous dirait-il pas encore si nous savions les entendre?

Tout ce qui respire a donc sa manière de

moduler le son; et toutes ces modulations, composant autant d'idiomes divers qu'il y a d'espèces animales, sont autant de langues, qui, pour être primitives et naturelles n'en seraient pas moins savantes, pour qui saurait les étudier et les comprendre.

Mais toutes ces langues ne sont savantes que de la science de la nature. Elles nous en racontent, chacune à sa manière, les merveilles, comme elles les disaient déjà à nos premiers pères, comme elles les diront encore à nos derniers neveux, car les espèces qui les parlent n'ont rien oublié ni rien appris. La tradition s'en transmet chez elles, sans étude et par le seul bienfait de l'existence; il ne dépend pas d'elles de la perfectionner, pas plus que de l'altérer.

A l'homme seul appartient cette prérogative. Les espèces animées sont organisées pour laisser parler leur instinct, les sensations et les passions qui restent sous sa dépendance; à l'homme seul il a été donné d'imposer un nom à tout ce qui existe et de faire parler sa pensée. Lui seul, en effet, a été organisé pour la parole; lui seul peut la produire, lui seul peut s'en servir comme de moyen de communication sur toute la surface du globe.

Tout ce qui est de l'ordre providentiel, ne

se manifeste pas seulement par un ou par quelques effets palpables, mais se met en évidence par un vaste ensemble de tout ce qui concourt au but que la Providence s'est proposé. La tête du quadrupède, inclinée vers la terre, portée sur un cou proportionné à la hauteur des membres qui l'en séparent, est toujours assortie de tous les organes adaptés à l'appréhension de sa nourriture ; une de ses dents suffit pour révéler sa nature, et signaler l'espèce d'arme qui termine ses pieds. Chaque espèce, ainsi pourvue de tout ce qui est nécessaire au rôle qu'elle doit jouer, ne peut en sortir. La durée de sa vie, celle de son accroissement et de son éducabilité, les actes dont elle est susceptible, tout est lié et répond à la trempe de l'organisation qui lui appartient.

L'homme devant se répandre sur toute la terre, qui lui a été donnée pour domaine, devait être omnivore et fait pour se prêter à toutes les latitudes. Organisé pour penser, il fallait que sa main servît à réaliser sa pensée et à porter le sceptre du commandement dont il est dépositaire : voilà pourquoi il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus reculées. Fait pour penser, il a été fait aussi pour parler, et dès lors, il a été pourvu de tous les organes nécessaires à l'élaboration

comme à la manifestation de sa pensée et de sa parole, et tout cela est ainsi établi. Qu'il nous soit permis de redire encore ici que la durée de l'enfance est aussi bien plus en rapport avec l'éducabilité intellectuelle et morale et avec les besoins qui y répondent, qu'avec la longévité; que c'est pendant cette longue durée que devrait se faire l'éducation de toutes les facultés qui concourent au développement de l'intelligence, et par conséquent aussi à celle de la parole, qui n'en devrait être que la manifestation et le miroir.

Dans ce qui précède, nous nous sommes efforcés d'indiquer comment on pourrait procéder au développement de la pensée et à sa manifestation, par la parole, dans tous les enfants, et en particulier dans le sourd-muet de naissance; nous nous occuperons désormais d'une manière plus spéciale des organes qui y concourent. Le premier et le plus important de tous, est le cerveau, centre où viennent s'élaborer tous les matériaux de la pensée, et d'où émanent tous les actes de la volonté, et par conséquent de la parole.

De grands et profonds penseurs, Gall et et Spurzheim, ont, de nos jours, ouvert un vaste champ aux observations, en posant les bases de la phrénologie. Ce nouveau point de

vue doit, comme tout autre, faire éclore de nombreuses controverses.

Parmi les objections qu'il a soulevées, se trouvent celles des philosophes qui, accoutumés à ne considérer l'intelligence de l'homme qu'en faisant abstraction de son corps, croient trouver, dans la phrénologie, une tendance au matérialisme, et se refusent, par ce motif, à l'observation des faits qui y donnent lieu. Cette prévention est loin de servir la cause qu'elle prétend défendre.

Si la tête est nécessaire à l'homme pour vivre et pour penser, tous les organes qu'elle contient le sont aussi à l'exercice des fonctions qu'elle remplit. Pourquoi donc les différentes parties du cerveau seraient-elles moins nécessaires à son action, que les yeux ne le sont pour voir, et les oreilles pour entendre? Pourquoi quelques parties de cet organe pourraient-elles être supposées superflues ou inutiles, puisqu'il n'est pas une fibre dans le corps qui n'y soit indispensable.

Au lieu d'observer, nous voulons discuter, et nous croyons, par un flux de paroles, suppléer aux faits que nous refusons de regarder; c'est à ces vaines dissertations que nous donnons encore, le plus souvent, le nom de science de l'homme. N'est-ce pas par là qu'on

assurerait, s'il était possible, le triomphe des matérialistes, qui du moins, s'appuient sur ce qu'ils voient, pour nier ce qui ne tombe pas immédiatement sous leurs sens?

Que je préfère, à tout cela, la marche de ce savant ecclésiastique qui, ami de Spurzheim, et pénétré de la sagacité et de la bonne foi de cet observateur, s'est appliqué à vérifier par lui-même les bases de sa doctrine. En parcourant la France, pour multiplier ses observations sur les vivants et sur les morts, M. l'abbé Frère a été conduit à des inductions bien différentes.

D'après le point de vue dont il poursuit l'investigation, un corps de nation passerait, comme un individu, par différents degrés de développement dont il détermine la durée, depuis la première enfance, jusqu'à l'âge viril, qui se compose encore lui-même de différentes périodes; les générations, appartenant à chacune de ces époques, porteraient, dans la forme même de leur crâne, l'empreinte caractéristique de cette époque, de telle sorte qu'en retrouvant les crânes de celles qui ont appartenu à l'enfance de cette nation, on verrait que ces crânes ne comportent que le développement relatif aux facultés instinctives, et en continuant à observer les crâ-

nes des générations successives, on y suivrait aussi le développement successif des facultés et des sentiments qui dépendent du perfectionnement même de cette nation, et dont son histoire et sa littérature offrent la preuve.

Cet important point de vue, justifié en effet, par la curieuse collection de crânes qu'a formée ce docte professeur, ouvre à la phrénologie et aux observations sur lesquelles elle se fonde un immense horizon ; il prouve que, si la culture peut faire développer aux plantes des fleurs et des fruits, qui n'auraient pas été produits sans elle, il en est de même dans l'homme pour la culture de ses facultés intellectuelles et morales, et il confirme aussi ce qui a été indiqué d'ailleurs par les fondateurs de la phrénologie, que, dans l'homme, c'est le sentiment et l'intelligence qui président au développement et au perfectionnement des organes, et que ceux-ci ne sont que les instruments et non les causes dont l'ame se sert pour son action.

Il n'est pas de notre sujet de nous arrêter plus long-temps sur cet objet important de méditations et d'études. Nous nous contenterons de dire que les inductions que je viens de signaler sont également autorisées par les observations physiologiques et médicales, comme

aussi par ce que nous avons dit jusqu'ici des moyens propres à solliciter le développement et l'application de nos facultés.

Devant traiter des organes qui servent au mécanisme de la parole, j'ai été amené à jeter d'abord un coup-d'œil sur ceux qui servent à l'élaboration de la pensée qui y préside, et je rentre maintenant dans mon sujet.

CHAPITRE XXI.

De l'organe vocal, considéré comme instrument de la parole; des touches qui le composent.

Si l'homme a été organisé pour penser, il l'a été également pour manifester sa pensée, et le moyen de manifestation doit nécessairement correspondre à la cause qui le met en action; il doit en suivre et en exprimer toutes les modifications. Contester ce principe, serait se refuser à l'évidence des faits que la nature nous présente dans l'histoire de l'humanité, et dont celle d'un peuple et même d'un individu ne sont encore qu'un imparfait

extrait ; ce serait chercher des causes sans effets, ou des effets sans cause.

Nous avons vu jusqu'ici comment la parole ne devait être que la manifestation de la pensée ; comment, par l'effet de l'éducation maternelle, cette association s'établit ; comme elle se rompt par l'effet même du premier enseignement qu'on donne dans les écoles ; les déplorables conséquences de cette rupture qui se continuent pendant la durée de la vie des individus ; et qui, se propageant sur l'ensemble des nations, les empêchent d'atteindre les hautes destinées que la Providence leur a assignées.

Partant des moyens simples que nous sommes obligés d'employer pour faire comprendre la parole à nos élèves, nous avons indiqué les avantages que produirait leur application dans les écoles de l'enfance, en commençant par les salles d'asile, et en la continuant dans les différentes parties de l'enseignement ; il nous a paru que ce serait le moyen de réparer successivement le mal, en remédiant aux causes mêmes qui ont concouru le plus puissamment à le produire, et qui l'entretiennent ; et c'est ainsi que, liant le sujet principal qui nous occupe à l'ensemble des choses avec lesquelles il a des rapports si directs, nous avons fait

sortir de notre spécialité, si restreinte, des considérations qui nous ont paru applicables à l'ordre général de la société.

Nous nous bornerons désormais à considérer les organes physiques de la parole et les procédés usités pour exercer le sourd-muet de naissance, à son articulation.

Comme nous l'avons déjà dit, l'enfant qui vient au monde sourd, reste naturellement muet; n'entendant aucun son, rien ne l'excite à en produire, et, s'il lui arrive d'en laisser échapper, ils sont inarticulés, non réfléchis, et sans rappport avec la parole proprement dite. Les organes cependant en existent en lui aussi complètement qu'en nous; seulement, ils ne sont entrés en action, que pour le jeu de la respiration et de la déglutition, opérations qui sont surtout sous la dépendance de la vie animale; ne s'entendant pas lui-même, il est dans l'impuissance de tirer parti du son qu'il produit à son insu, pour exprimer les actes de sa pensée.

L'homme doué de l'ouïe a été naturellement porté à se servir des organes vocaux pour imiter, en le reproduisant, le son qu'il entend. Cette imitation est devenne le signe de rappel des idées qui avaient donné lieu au son; et, ayant remarqué la facilité de ce moyen tou-

jours à sa disposition, il s'en est servi pour rappeler aussi par la voix, l'idée des objets qui ne produisent pas de son : ainsi a pu se former le langage.

Sous quelque point de vue qu'on envisage la question relative à son origine, on ne peut méconnaître qu'elle est divine, puisqu'elle dérive de la faculté que Dieu a donnée à l'homme de penser et de manifester sa pensée. Les organes de nos sens ne sont que les instruments qui excitent la pensée et qui en favorisent l'action; mais puisque leur privation n'entraîne que celle des sensations qu'ils sont adaptés à recevoir, et que la pensée continue à s'exercer à l'aide de ceux qui lui restent ; que l'aveugle pense avec ses mains et ses oreilles, comme le sourd-muet avec ses yeux et ses mains; que la nature seule des impressions diffère; mais que les opérations intellectuelles, relatives aux impressions reçues, restent les mêmes, il est évident que la faculté qui produit ces opérations est indépendante des instruments qui en excitent l'action.

Mais, non seulement elle en est indépendante; elle les domine, elle les fait valoir, comme le musicien fait valoir l'instrument dont il tire les accords. Les sens fournissent des aliments à la pensée; ces aliments varient,

et dans leur nature, et dans leur goût; mais l'ame de l'homme en extrait ce qui est de sa nature et de son goût. La variété de ces aliments vient-elle à diminuer? l'ame ne tire pas moins, de ceux qui restent à sa disposition, la substance dont elle a besoin pour se nourrir et se manifester.

N'est-il pas bien remarquable que le système réputé le plus orthodoxe, et qui, par ce motif, doit réunir le plus d'honorables et zélés défenseurs, est celui qui limite le plus la puissance et la bonté divines; et qu'en supposant que l'ouïe seule ait été dépositaire de sa parole, on exclurait de sa participation ceux qui, en si grand nombre, sont privés de l'ouïe, et qui cependant la comprennent si bien; et que ce système, par ses conséquences, tendrait au matérialisme, en attribuant à un organe plus d'influence qu'à la puissance dont cet organe n'est lui-même qu'un instrument?

Organisés par Dieu pour penser, nous pensons donc, à l'aide des impressions que nous recevons du monde extérieur et des sentiments que ces impressions excitent en nous. Nous nous servons aussi de tous les moyens à notre disposition pour manifester notre pensée : c'est parce que la parole, mise en jeu par

l'ouïe, est, de tous ces moyens, le plus commode et le plus efficace, celui qui se prête le plus complètement à tout ce que réclame cette manifestation, qu'elle est devenue le moyen universel de communication sociale.

Nous avons vu jusqu'ici comment, chez nos sourds-muets, nous suppléons à l'absence de l'ouïe, en nous servant des sens qui leur restent, pour exciter en eux tous les développements de la pensée et du sentiment; il nous reste à indiquer comment, sans pouvoir leur rendre l'ouïe, on peut encore les amener à articuler la parole, puisque la faculté de la produire réside en eux.

Ceux qui en jouissent par le bienfait de leur nature, comparables à ceux qui jouissent de la fortune acquise et transmise par leurs ancêtres, sont loin de se douter de la valeur de ce trésor, qui, bien différent de ceux que les hommes peuvent amasser et transmettre, et qui s'épuisent par la jouissance, tend essentiellement à s'accroître indéfiniment, comme tous les autres dons de la Providence, en proportion même de l'usage qu'on en fait.

C'est à ceux qui sont dans notre position qu'il appartient, plus qu'à tous autres, d'apprécier cet immense bienfait et d'admirer l'ordonnance des moyens qui concourent à sa

production. Il suffit que tout le monde en jouisse pour que personne ne le remarque. Il en est ainsi de toutes les plus grandes merveilles. Mais, s'il faut être dans des circonstances ou dans des situations exceptionnelles pour les remarquer, il ne suffit pas d'en avoir fait l'objet de ses observations pour en faire facilement celui de leur exposition ; et les explications qui s'y rapportent, lors même qu'elles seraient bien faites, ne pourraient être bien comprises que par ceux qui auraient également médité sur le même sujet.

Tous ceux qui s'en sont occupés ont été amenés, par lui, à la contemplation de la cause première, qui, en organisant le cerveau de l'homme pour élaborer la pensée, a organisé sa bouche, non seulement pour l'appréhension des aliments, leur mastication et leur déglutition, mais en même temps aussi pour la parole et pour tout ce que réclamait son articulation.

Nous ne suivrons pas, avec l'anatomiste, l'organisation de la bouche, les modifications qu'elle subit, pour se prêter, dans chaque espèce animale, aux variétés de nourriture que sa nature réclame, que lui fournit en même temps le climat qu'elle habite, et qui font de cet organe un instrument essentiel à la nutri-

tion; nous n'entrerons pas non plus, avec le philosophe, dans toutes les observations qui se rapportent à la structure de cet organe, considéré comme instrument de la parole : nous nous contenterons d'indiquer ici quelques points de vue qui sortent déjà de ce qui précède, et qui, se liant avec ce qui doit suivre, nous paraissent en former la transition naturelle.

D'après ce qui a déjà été dit Chapitre II, les organes de la parole ne pouvaient pas occuper, dans l'homme, une place différente de celle qui leur est affectée, ni être mieux adaptés à l'effet qu'ils doivent produire.

L'homme ayant des mains, et ses mains devant satisfaire à tous les actes de sa volonté, relatifs à ses besoins physiques, sa bouche ne devait pas être, comme dans les animaux, un organe principal d'appréhension ; aussi ne sert-elle essentiellement qu'à la mastication des aliments et à leur déglutition. Mais a-t-on assez remarqué à quel point elle est organisée en même temps pour la parole, et comment la Providence a adapté cet instrument de nutrition de notre corps à servir à la manifestation de notre ame? La forme demi-elliptique de nos mâchoires était nécessaire pour contenir une langue qui servît tout à la fois aux

mouvements qu'exige la mastication, et à tous ceux, bien autrement délicats et subtils, de l'articulation de la parole. Avec quelle facilité, placée au sommet des organes de la respiration et de la déglutition, elle accomplit sa double fonction, sans rien laisser en défaut dans aucune d'elles! Avec quelle liberté ses mouvements s'exercent dans l'espace qui la contient, pour s'y épanouir, s'y replier, s'y soulever, s'y abaisser, frapper de sa pointe les dents incisives qui y répondent, en toucher de ses bords les molaires qui l'entourent, s'appliquer contre le palais, se former en canal, s'étendre en nappe, se contourner dans toutes les directions; car tous ces mouvements, réunis à ceux des mâchoires, des joues, des lèvres et du nez, sont nécessaires pour réaliser les combinaisons et le jeu de l'articulation de la parole. Comme c'est la langue qui joue le principal rôle dans tout ce mécanisme, c'est du nom de cet organe que l'on s'est servi, depuis les temps les plus reculés, et presque dans tous les pays, pour désigner ce qui est le produit de son action.

Celui qui veut s'en rendre compte, pour exercer à ce jeu les infortunés qui ne trouvent pas en eux-mêmes le maître qui en dirige l'action, doivent considérer les organes qui y con-

courent comme un instrument dont il faut étudier le mécanisme pour connaître le parti qu'on en peut tirer; non pas que, dans l'application, ils doivent faire participer celui qui en est l'objet aux raisonnements qui conduisent à cette application, ce qui la rendrait presque impraticable, mais pour arriver plus facilement et plus sûrement aux résultats qu'ils se proposent.

Des ouvrages ont été écrits sur ce sujet; un des plus remarquables a été celui de Kempelen, sur le *Mécanisme de la parole*. L'abbé de l'Épée, avant lui, avait donné le résumé le plus succinct de tout ce qu'il importe de faire pour initier le sourd-muet à son articulation. M. Laurent de Blois, dans son très intéressant *Essai sur l'enseignement méthodique de l'articulation de la voix*, publié en 1831, y a ajouté les fruits de son expérience sur son propre fils, et a confirmé, par les résultats qu'il a obtenus, l'excellence de sa méthode.

Ne me proposant pas de répéter ici tout ce qui a été si bien exposé à cet égard, je ne peux que renvoyer à ces ouvrages, ceux qui voudraient faire une étude spéciale du sujet dont ils traitent.

Lorsque dans une science d'observation, les faits primitifs ont été bien observés et bien dé-

crits, il n'est pas au pouvoir de l'homme d'y rien changer ; seulement il lui est toujours possible de multiplier ses observations à l'aide même de celles qui déjà ont été faites, de faire de nouvelles combinaisons des faits déjà recueillis, et d'étendre la portée des déductions qu'on en tire. Ce sera donc principalement sous ces derniers points de vue que nous continuerons à parler du sujet qui nous occupe.

Puisque la nature procède toujours de manière à faire servir, au plus grand nombre de fins possibles, les moyens qu'elle établit, et que les organes qui servent à l'articulation de la parole, dans l'homme, sont, en même temps, ceux qui servent à la mastication et à la déglutition, il est à croire que tous les mouvements que ces dernières opérations exigent, sont mis en jeu dans chaque individu suivant son sexe, son âge, et les besoins de sa nourriture qui varient eux-mêmes suivant les climats. Il est à croire également, que tous les mouvements que réclame la manifestation de la pensée par la parole, laquelle pensée est variable aussi, suivant l'âge et les circonstances dans lesquelles est placée une nation, sont également mis en jeu pour effectuer cette manifestation. Il serait difficile sans doute de décrire, avec précision, toutes

les combinaisons de ces mouvements, comme aussi de décrire tous ceux qui servent à la trituration des aliments et à leur déglutition ; mais si, sans sortir de l'observation de sa propre famille ni de soi-même, on y trouve déjà les données fondamentales à l'aide desquelles on pourrait procéder à ce travail, il en est de même pour le langage ; et, puisque celui qui est parlé en France est un des plus modernes, qu'il s'est composé de toutes les combinaisons qui lui ont été léguées et transmises par les Anciens ; puisque les sons et les articulations de la langue française suffisent pour exprimer toutes les combinaisons de la pensée, et pour s'approprier toutes celles exprimées dans toutes les autres langues, ne peut-on pas, en se bornant à cette langue, y trouver les sons et les articulations élémentaires propres à la plupart des autres, et dont elles ne sont que la reproduction, ou du moins dont elles n'offrent que des combinaisons variables, suivant les localités particulières aux nations qui les parlent ? Telle est du moins la pensée qui servira de base aux réflexions qui vont suivre.

L'organe vocal est donc un instrument dont apprennent naturellement à jouer ceux qui sont doués de l'ouïe, mais dont il faut étu-

dier les touches pour exercer ceux qui sont privés de l'entendre à les mettre en action.

En analysant le jeu de cet instrument, on reconnaît qu'il se réduit à l'émission des sons par la glotte, d'où résultent les voix ou *voyelles;* et aux impulsions données à ces sons, par les différentes parties de la bouche, susceptibles de mouvements, d'où résultent les *consonnes.*

Les voyelles peuvent être réduites à 12. Plusieurs auteurs, ceux surtout qui ont écrit pour donner des préceptes relatifs à la perfection et à la finesse de la prononciation, en ont multiplié bien autrement le nombre; mais on voudra bien ne pas perdre de vue, que, considérant essentiellement ici l'articulation de la parole dans ses rapports avec le sourd-muet, ce qui nous importe le plus est de la réduire à sa plus grande simplicité, par conséquent de n'admettre, parmi ses éléments, que ceux dont nous ne pouvons nous passer, comme aussi de comprendre tous ceux qui nous sont indispensables pour arriver au but que nous nous proposons; et que, tout en réduisant ainsi la complication de notre tâche, elle conservera néanmoins encore des difficultés, surtout pour celui qu'il s'agit d'en faire profiter. La pénurie même

de notre situation nous donne d'ailleurs les moyens de vérification et de contrôle qui servent à éclairer et à assurer notre marche.

Nous ne pouvons faire distinguer, à nos élèves, que les voyelles que nous pouvons rendre visibles par les différents degrés d'ouverture de l'organe vocal qui servent à leur émission. C'est déjà beaucoup que d'en constater 12, bien appréciables, dans des limites aussi restreintes, et au milieu des mouvements si fugitifs qui les accompagnent : c'est donc un motif pour n'en pas admettre davantage, si ce nombre d'ailleurs nous suffit.

Ce que je dis ici des voyelles s'appliquera de même aux consonnes. La classification qu'en établit M. Laurent, me paraît convenable par les motifs qu'il en donne. Il en est de même de ses conseils pour faciliter leur émission. Cette classification est la suivante :

A	I	E	IN
Ê	O	OU	ON
É	U	AN	UN.

Le nombre des consonnes, c'est-à-dire des mouvements qui donnent l'impulsion au son, est plus considérable ; toutes les parties mobiles de l'organe vocal sont mises en jeu pour les former. On leur a donné volontiers le nom

de celles de ces parties qui paraissent y concourir davantage. Les opinions ne sont pas encore unanimes pour en fixer le nombre : entrer dans des discussions à cet égard, nous écarterait trop du sujet qui nous occupe; il nous suffira de justifier celui que nous admettons.

Nous ne devons pas avoir plus d'égard pour les lettres qui servent à exprimer les consonnes, que nous n'en avons eu pour celles qui servent à exprimer les voyelles, puisqu'elles réduiraient ces voyelles à 5 au lieu de 12 bien distinctes; mais nous devons considérer essentiellement le jeu des organes qui les produisent. C'est sous ce rapport que nous en admettons 19.

La classification qu'on en peut faire est aussi variable que les points de vue qu'on peut se proposer. Veut-on exercer l'élève à les reconnaître au mouvement des lèvres, il faut commencer par les plus visibles et, par conséquent, par les labiales, et finir par les gutturales, ou les plus profondes. Alors elle pourra être établie ainsi qu'il suit :

B	M	D	J	G
P	N	T	CH	K
V	L	Z	GN	*
F	R	S	ILL	H

Dans cette classification, les consonnes se présentent d'abord visibles; il faut ensuite en suivre le mouvement jusque dans les parties les plus profondes de l'organe vocal.

On voit que presque à chacun des principaux mouvements, comme pour B, P, se trouvent attachées deux consonnes, d'après le degré de mollesse ou de force dont ce mouvement est susceptible; que ceux des lèvres ont été tellement épuisés, que cinq consonnes leur appartiennent évidemment. Si la lettre M ne peut se produire sans le concours des lèvres, elle exige aussi celui du nez. C'est par ce motif que je la fais suivre de la lettre N, qui l'exige encore davantage, et qui dès lors devient visible, par les vibrations des ailes du nez.

J'ai placé ensuite les lettres liquides L, R, parce que rien n'est plus facile que de les rendre aussi visibles en portant la pointe de la langue, pour articuler la première, sur l'extrémité de la lèvre supérieure, ce qui en facilite aussi à l'élève l'articulation. La lettre R est également rendue visible et facilitée dans sa production, si l'on prend la peine de l'articuler d'abord devant lui en faisant vibrer légèrement les deux lèvres et surtout la lèvre supérieure.

Voilà déjà la moitié des consonnes rendues

visibles. Le nombre des mots et des propositions simples que l'on peut former avec ces lettres, et qui peuvent être facilement lus sur les lèvres de celui qui les prononce, est considérable; la facilité même et la jouissance qu'éprouve l'élève à les lire ainsi, est déjà un puissant encouragement pour lui faire porter son attention, successivement, jusqu'au fond de l'organe vocal, afin d'y découvrir ce qu'il ne peut entendre de l'articulation de la parole.

Je ne puis que renvoyer le lecteur à tout ce qu'a si bien exposé M. Laurent, après l'abbé de l'Épée, pour initier l'élève au mécanisme de l'articulation de chaque lettre en particulier.

D'après les indications que je viens de donner, je me suis trouvé très-bien d'établir sur deux rubans, mobiles à volonté, autour d'une planchette, sur l'un, les voyelles, sur l'autre, les consonnes : fait-on varier celui de ces rubans qui contient les consonnes, en regard de celui des voyelles qui reste immobile, et ainsi alternativement? on détermine toutes les combinaisons de syllabes qu'on juge convenables. Prononce-t-on une de ces syllabes, ou seulement une voyelle ou une consonne? l'élève doit l'indiquer de suite sur les rubans, en s'effor-

çant d'ailleurs de limiter par sa propre action.

A la suite des consonnes simples, sur le ruban qui les contient, j'ai placé les doubles consonnes dont l'association est le plus usitée, et à l'articulation desquelles il importe aussi d'exercer les élèves, soit pour les lire sur les lèvres, soit pour les reproduire eux-mêmes, ce qui m'en a suggéré le tableau suivant :

BL	VR	TR	GR
BR	FL	ST	CL
PL	FR	STR	CR
PR	DR	GL	X=QC

Je donne ici cette indication, pour en faire ressortir l'observation suivante : c'est que les doubles consonnes les plus usitées dans la langue française, sont celles qui résultent de l'association des labiales et des gutturales avec les deux liquides L, R; c'est que ces deux liquides L, R, sont les seules consonnes qui s'associent volontiers avec les précédentes, et qu'il n'est d'exception à cet égard que pour ST, STR, combinaisons peu usitées, et qui se rapportent surtout à des noms propres; et je conclus de cette remarque ce que j'ai été amené à conclure d'ailleurs, de tous les autres faits dont j'ai déjà parlé, que l'usage, même pour l'articulation des langues, qui est ce qu'il y a de plus

facultatif dans l'homme, ne trouve lui-même ses motifs que dans la nature ; il était naturel en effet que les deux extrémités opposées du tube vocal s'associassent fréquemment dans notre climat, avec le jeu de la langue pour modifier les impulsions du son dans l'articulation de la parole, et tout ce que l'usage a prescrit à cet égard, lui a été prescrit antérieurement par la nature.

Parmi les classifications des consonnes qui ont été établies, il en est une trop importante pour ne pas mériter ici une mention toute spéciale, c'est la suivante :

	1	2	3
1	P	T	K
2	B	D	G
3	F	S	CH
4	V	Z	J
5	M	N	GN
6	L	L	ILL
7	R	R	R
		H	

Elle donne lieu à plusieurs observations qui concourront, en même temps, à faire mieux comprendre le mécanisme de la parole.

1° Les consonnes y sont disposées sur trois

colonnes, qui répondent : la première, à la partie antérieure de la bouche ; la deuxième, à la partie moyenne, et la troisième, à la partie postérieure ou profonde, ce qui fait que ces colonnes comprennent, chacune séparément, les consonnes qu'on pourrait appeler labiales, palatales et gutturales. Ainsi, cette classification fait voir à l'élève, l'organe où il doit les chercher et qu'il doit mettre en jeu pour les articuler.

2º Les quatre premières lignes horizontales renferment douze consonnes, dont la première et la troisième peuvent être appelées consonnes muettes ; la deuxième et la quatrième consonnes sonores, par opposition aux premières.

3º P, T, K, sont des consonnes muettes, parce que pour les prononcer, les lèvres, pour P ; la langue, pour F ; le fond de la bouche, pour K, interceptent tout passage à l'air poussé par les poumons, et ne le laissent sortir que par une explosion instantanée ; tandis que pour leurs congénères B, D, G, le même point d'arrêt a lieu, mais d'une manière bien moins complète, ce qui fait qu'une partie de l'air s'échappe par le nez et produit cette espèce de son, qui précède leur articulation. On peut s'assurer de la vérité de cette observation,

soit en plaçant ses doigts sur les ailes du nez pour remarquer les vibrations que les consonnes sonores seules produisent, soit en plaçant sous les narines, une languette légère de papier, que l'air qui en sort fera osciller, tandis que ce papier restera immobile lors de l'articulation des premières consonnes.

4° Ce fait lui-même nous sert à nous rendre compte physiologiquement de la différence qui caractérise les douces et les fortes et qui se suit ainsi, dans toute l'étendue du tube vocal. La même différence se retrouve entre F, S, CH, de la troisième ligne horizontale, et V, Z, J, qui en sont les douces, placées dans la quatrième ligne, et la même explication s'y adapte. Cette différence, quelque minutieuse qu'elle paraisse d'abord, tient peut-être à la loi générale de laquelle dépendent les contrastes, l'opposition des poles, la différence des sexes, etc.

5° M, N, GN, placés dans la cinquième ligne, sont encore trois consonnes sonores. L est placé dans la première et la seconde colonne de la sixième ligne, pour y rappeler qu'on en peut effectuer l'articulation par l'application de la langue sur la lèvre inférieure, comme contre le palais; enfin dans la septième ligne, la lettre R est placée dans les

trois colonnes pour indiquer la possibilité de la produire sur les trois touches labiales, palatales et gutturales, dont la dernière surtout est celle qui est habituelle aux personnes qui grasseyent. Ces deux consonnes sont encore sonores.

6° Enfin la lettre H est en dehors de notre classification ; elle n'appartient à aucune des colonnes ni des lignes qui la composent, et mérite une mention particulière. On ne peut la considérer comme une voyelle, puisqu'elle ne s'accompagne nécessairement d'aucune émission de son; et, en voulant la classer parmi les consonnes, on ne trouve, dans l'organe oral, aucune touche qui y réponde. On est obligé, pour s'expliquer son articulation, de redescendre jusqu'à l'action du diaphragme, agissant de concert avec l'ensemble des muscles qui servent à l'expiration, pour donner à l'air, chassé des poumons, l'impulsion qui caractérise cette lettre.

C'est donc ainsi que, toutes les touches de l'organe vocal ayant été épuisées pour l'articulation des dix-huit consonnes énumérées, l'homme a fait concourir à celle de l'H toutes les ressources dont il pouvait disposer d'ailleurs.

7° Les explications qui précèdent, néces-

saires pour s'esquisser une idée du mécanisme des éléments de la parole, étaient nécessaires aussi pour justifier l'opinion que nous avons déjà émise, que l'articulation de la langue française met en jeu toutes les touches fondamentales dont l'organe oral est susceptible, et pourrait servir à réaliser toutes les combinaisons de sons usitées dans les autre langues, et qui les caractérisent; non pas que je prétende que ces combinaisons dans la langue française soient habituellement effectuées, mais je prétends qu'elles peuvent l'être, sans mettre en action d'autres touches que celles dont on y fait usage, ni d'autres lettres que celles qui servent à les représenter, mais seulement en leur faisant subir de nouvelles combinaisons.

C'est ainsi, par exemple, que, si la gamme musicale ne se compose que de sept tons principaux et cinq intermédiaires, et si l'on a trouvé les notes suffisantes pour les indiquer et les faire distinguer, l'on peut, avec leur concours, effectuer toutes les combinaisons de sons familières aux différentes nations, suivant les habitudes et les climats, depuis les plus sauvages jusqu'aux plus civilisées.

Comparant donc l'instrument oral à tout autre instrument, et les lettres qui nous appartiennent aux notes qui en indiquent le jeu,

nous pensons que le français, qui est en possession de cet instrument aussi bien que les hommes de toutes les autres nations, possède aussi, dans les notes ou les lettres dont sa langue se compose, tout ce qui est indispensable pour tirer de cet instrument tous les tons, et lui en faire produire toutes les combinaisons dont il est susceptible.

Chaque nation, suivant le climat qu'elle habite, comme aussi d'après les causes diverses qui influent sur son développement intellectuel et sa manifestation par la parole, peut mettre en action toutes les touches de l'instrument vocal, ou en négliger, et même en omettre quelques-unes, en utilisant de préférence plusieurs autres. Ainsi, il est naturel que, dans les régions septentrionales, les lèvres, habituellement engourdies par l'intensité du froid, concourent bien moins que le gosier à l'articulation de la parole; que, par cette raison, les consonnes gutturales y soient beaucoup plus usitées que les labiales, et que les voyelles mêmes, qui, pour leur émission, exigent la plus grande ouverture de la bouche, y soient plus négligées que celles qui n'exigent pas la même condition; tandis que, dans les climats méridionaux, où la température provoque l'épanouissement de la vie, des sensa-

tions et des mouvements qui en dépendent, les langues doivent abonder en voyelles sonores et en labiales, de préférence aux voyelles muettes et aux consonnes gutturales.

La France, qui doit à sa situation topographique de jouir alternativement de la température des différents climats, doit aussi à la nature de sa langue, de s'être composée de l'action de toutes les touches qui ont été exercées par les nations septentrionales et méridionales; elle les a même tellement mises à contribution, que, crainte d'en omettre, elle a adopté des lettres de surérogation, qui ne sont qu'une complication, dans l'articulation et l'ortographe de sa langue, et ne servent qu'à l'étymologie des mots qu'elle emploie. Peut-être cette raison influe-t-elle aussi parmi les causes qui facilitent et assurent la propagation de la langue française parmi toutes les nations civilisées des deux mondes; mais, s'il en est ainsi, ce serait une raison de plus pour ne rien changer à son orthographe, malgré les anomalies et les bizarreries qu'on lui reproche.

8° Parmi ces notes ou consonnes de surérogation, nous nous contenterons de citer le Q, qui reproduit l'action vocale du K; le Ç, qui reproduit celle de l'S; le PH, celle de l'F;

le TH, celle du T. Nous étant ainsi surchargés de consonnes superflues à l'articulation de notre langue, il n'est donc pas à croire, que nous en ayons omis quelques-unes, qui aient été indispensables. Ainsi, ce qui nous paraît démontré par l'étude de l'organe vocal, considéré en lui-même, nous paraît également confirmé par les considérations qui se rapportent à l'origine et à la formation de la langue française, comme à la position géographique de la France.

9° Un des hommes qui ont poussé le plus loin l'étude de cette langue, sous le rapport de sa prononciation, et dont il serait à désirer que les travaux à cet égard fussent publiés, M. Tersi partage entièrement cette opinion. Les recherches qu'il a faites ne sont pas seulement curieuses et savantes, elles conduisent encore à des résultats d'applications importantes, pour faire acquérir aux nationaux et même aux étrangers, la perfection et la pureté de prononciation désirables.

Ce que ce savant philologue a fait pour notre langue, il le croit applicable à toutes les autres, et il n'est aucune de leurs articulations des plus difficiles, qu'il n'ait rendue simple et facile par l'application des règles qu'il a tracées à cet effet.

Cherchant à apprécier chaque son ou voyelle relativement à son intensité et à sa durée; chaque mouvement ou consonne, relativement aux conditions qui y président, et qui l'accompagnent nécessairement; et ayant suivi l'application de ces conditions dans les différentes associations et combinaisons qu'exige la composition des syllabes et des mots, il est arrivé à la connaissance des lois qui donnent à la prosodie de la langue française, des règles aussi invariables et aussi précises qu'à celles du grec et du latin, lois dont il se propose de donner la démonstration; il s'est élevé de plus à la connaissance des causes qui donnent à la prononciation de cette langue, et à l'art de s'en servir, pour faire repartir la valeur des pensées mêmes et des sentiments qu'elle exprime, des règles aussi évidentes et aussi sûres qu'à sa prosodie.

Je fais des vœux pour que des vues aussi lumineuses reçoivent la publicité qu'appelle l'importance de la langue qui en a donné le texte, et qui a déja acquis une si grande priorité parmi celles des nations civilisées des deux mondes.

Que de choses n'y aurait-il pas à dire et à ajouter encore à toutes celles qui déjà ont été

dites par les savants qui se sont occupés du mécanisme des éléments de la parole ; on ne se doute pas de tout ce qu'on y trouve, pour peu qu'on veuille y réfléchir ; mais c'est déjà nous être écartés trop long-temps du sujet principal que nous ne devons pas perdre de vue.

Quelle que soit la classification qu'on aura faite, pour fixer l'attention des élèves sur le mécanisme de chacun des éléments de la parole, afin de les leur faire reconnaître sur les lèvres, et de leur en faciliter, à eux-mêmes, la reproduction, on ne doit pas perdre de vue, que, chacun de ces éléments en particulier, n'étant par lui-même susceptible d'aucune valeur comme texte d'idée, n'en emprunte que par l'effet de l'association dont il fait partie, dans la composition du mot, et de la proposition simple à laquelle il appartient; c'est donc toujours de cette proposition bien comprise, et des mots qui la composent, qu'il faut partir, pour arriver à sa décomposition successive en syllabes et en lettres, et c'est à cette proposition qu'il faut revenir et qu'il faut rapporter tous les mots qu'on sera parvenu à faire lire ou articuler.

Je n'ai pas besoin de répéter ici ce que j'ai dit ailleurs sur la nécessité de faire parler le langage même des choses, et d'y associer le

langage des hommes, d'abord par l'écriture, puis ensuite de faire lire l'écriture sur les lèvres de celui qui parle, de la répéter à volonté par la dactylologie, et de reproduire aussi la pensée par l'action.

L'essentiel est donc que la pensée soit toujours excitée dans l'esprit de l'élève, non pas seulement d'une manière abstraite et vague, mais à l'occasion d'objets présents, autant que possible, et cela se peut toujours, dans les premières années surtout; que l'élève ne voie dans la syllabe et dans la lettre, qu'une partie du mot type lui-même d'une idée présente à son esprit et à ses sens; que l'on choisisse, parmi les mots, ceux qui se rapportent aux objets les plus usuels, et par conséquent les plus indispensables à connaître et à nommer; que, parmi ces mots, on donne encore la préférence à ceux qui ne sont composés que d'une seule syllabe; en réduisant ainsi la difficulté à ses moindres termes, elle ne laissera pas d'en présenter encore dans son application, soit pour celui qui la dirige, soit pour celui qui la pratique pour en profiter. Ce sont ces difficultés que nous ne devons ni nous dissimuler, ni nous exagérer, afin d'arriver plus sûrement à les traverser.

De toutes les langues, la langue française

est probablement une de celles dont la lecture sur les lèvres est le plus difficile, puisque c'est une de celles dont l'orthographe diffère le plus de la prononciation, ce qui fait que, parmi les personnes mêmes qui la parlent purement, il y en a peu qui l'écrivent correctement ; et ce qui est aussi une des raisons pour lesquelles, les enfants, quelque exercés qu'ils soient à la bien parler, ont tant de peine encore pour apprendre à la lire et à l'écrire.

La cause de cette difficulté ne dépend pas seulement de ce qu'étant moderne, la langue française s'est formée des débris de toutes les autres, qu'elle a fait entrer dans sa composition; cette cause remonte encore plus haut; elle tient à l'imperfection et à la nature même des éléments qui lui ont été transmis par les langues dont elle s'est formée; ainsi, par exemple, dans ces langues, des sons élémentaires aussi indivisibles que A, E, I, O, U, y sont composés de deux éléments graphiques, tels que AN, IN, ON, UN, OU, qui chacun en particulier n'ont pas plus de rapport avec le son qu'elles provoquent qu'avec celui de la voyelle unique quiles précède, et cet inconvénient s'est trouvé plus que décuplé par l'effet de la méthode d'épellation, usitée généralement pour les faire prononcer.

J'ai dit que la nature même de ces éléments vocaux pouvait être cause de ce fait, qui mérite bien de fixer un moment notre attention, et qui prouverait, à quel point les premiers inventeurs de l'écriture auraient été, dans les anomalies mêmes qu'ils y ont introduites, fidèles observateurs de la nature des choses.

Ces quatre premières sortes de voyelles sont appelées nazales, parce que les combinaisons du son, par les modifications que la bouche seule pouvait lui imprimer, ayant été épuisées dans la formation des voyelles précédentes A, E, I, O, U, il fallait, pour en obtenir de nouveaux, y faire concourir aussi l'action du nez, en faisant passer, en même temps, une partie de l'air par cet organe, et l'autre partie par la bouche. Comme on a remarqué que, dans cette action simultanée, la bouche se rapprochait du degré de l'ouverture qui avait servi à l'émission des premières voyelles, et que d'ailleurs, la lettre N avait servi à exprimer la consonne éminemment nazale, on s'est servi du rapprochement de ces deux lettres pour rendre cette nouvelle combinaison de sons.

Il est plus que vraisemblable que les choses se sont faites ainsi dans l'origine; mais qu'a-

lors aussi les deux lettres qui servaient à représenter ces sortes de sons, étaient aussi indivisibles que la cause même qui y donnait lieu, mais que ces lettres seules, signes de ces sons, se sont transmises et perpétuées sans la tradition qui devait en éclairer et en diriger l'emploi ; de là, une des causes de la confusion dont je parle.

Il y aurait lieu d'expliquer ici pourquoi la voyelle OU s'exprime aussi par deux lettres, quoiqu'elle soit encore un son élémentaire et par conséquent indivisible. Il faut considérer d'abord que cette voyelle était nécessaire pour compléter la gamme vocale qui commence par A, et qui se termine par OU. Cette dernière voyelle, du son le plus obscur et le moins intense, est celle qui exige, pour sa production, le moins d'air et le plus grand alongement du tube vocal : voilà pour ce qui concerne son origine et sa formation. Quant à son expression par l'écriture, il est remarquable que les Grecs lui donnaient déjà pour signe un O surmonté d'un U, ainsi qu'il suit ȣ, comme si les inventeurs des lettres eussent été conduits dans la figure qu'ils leur ont donnée, à imiter autant que possible, la forme même que prend nécessairement la bouche pour les articuler; et qu'ayant déjà affecté la lettre O à

servir de signe au son qui résulte de l'arrondissement des lèvres, et la lettre U à indiquer leur alongement et l'ouverture qui accompagne aussi ce son, la réunion de ces deux signes se soit présentée d'elle-même pour exprimer les deux combinaisons qui concourent aussi à la production du son OU.

Ainsi, comme on le voit, la question relative à la formation des lettres, quelque minutieuse qu'elle paraisse d'abord, est susceptible d'un vif intérêt, quand on la considère dans ses rapports avec les causes qui ont présidé à leur origine; comme elle fait partie du sujet qui nous occupe, nous allons lui consacrer un chapitre particulier.

CHAPITRE XXII.

Des caractères de l'écriture et de leur origine.

Il y a long-temps qu'on a dit qu'en toutes choses il fallait distinguer la forme et le fond, que la lettre tue et que l'esprit vivifie. C'est pour être conséquents à ce principe que, jusqu'ici, nous avons considéré la parole comme la manifestation de la pensée, et que nous

avons considéré la pensée elle-même comme le miroir de la nature dans notre ame, ce qui nous force à remonter ainsi jusqu'à Dieu, cause première et unique, non seulement de tout ce qui existe dans la nature, mais encore de tout ce qui, au premier coup-d'œil, paraît être le produit le plus arbitraire de la volonté de l'homme.

Si donc l'homme ne peut faire entendre sa voix qu'en mettant en action les organes qu'il a reçus à cet effet; s'il ne peut en former des voyelles distinctes qu'en lui faisant subir les modifications dont son organe oral est susceptible; si, pour donner l'impulsion à ces voyelles, il ne peut employer que les mouvements du même organe; si tous ces mouvements primitifs sont épuisés pour la production des dix-neuf consonnes que nous avons énumérées, et si tout cela n'est mis en jeu que par notre ame, et pour manifester les pensées que font naître et que développent en elle les merveilles du monde, il s'ensuit donc encore que la parole est, comme la pensée, comme le monde lui-même, d'origine divine, et qu'il n'y a rien, dans tout cela, qui ne résulte des lois établies par la Providence, et qui n'en soit le développement.

Mais ce qu'on peut prouver également, c'est

que les caractères mêmes de nos lettres, loin d'être arbitraires, comme on pourrait le supposer d'abord, ne sont qu'une imitation fidèle, quoique grossière, de tout ce qu'il a été donné à l'homme d'observer et de peindre du mécanisme et du jeu qui produit chacun des éléments de la parole.

C'est dans l'alphabet raisonné, ou explication de la figure des lettres, par M. l'abbé Moussaud, ouvrage en deux volumes in-octavo, imprimé en 1803, qu'il faut voir les explications qui ont pour objet de mettre en évidence, autant qu'il est possible, cette affirmation. Je ne peux que renvoyer à cet intéressant ouvrage, ceux qui voudraient approfondir cette matière. Je me contenterai d'en reproduire ici quelques-unes des principales idées.

Les sons de la voix, ne pouvant être rendus visibles, il ne restait à l'homme que la possibilité de figurer la position des organes qui concourent à l'articulation de la parole.

En appliquant cette idée d'abord à chacune des voyelles, nous voyons que la lettre A représente au naturel, surtout si elle est couchée A, l'ouverture de la bouche, telle qu'elle a lieu, avec la langue qu'on y aperçoit, quand on émet le son de cette lettre.

L'E, étant la lettre dont le son a le plus de

rapport avec celui de la respiration, a reçu la forme la plus propre à rappeler l'organe par lequel nous respirons; elle présente une ébauche des deux narines et de la cloison qui les sépare.

L'I représente l'ouverture transversale qui sépare les deux lèvres en ligne droite, lorsqu'on émet le son de cette lettre.

L'O n'est que l'imitation de la forme circulaire dans laquelle se placent les lèvres pour proférer cette voyelle.

L'U représente l'alongement du tube vocal et le degré d'ouverture qui le termine, quand on émet ce son.

Ce qu'il y aurait d'étonnant, ce serait que la forme même de ces cinq voyelles, qu'on n'a pas multipliées davantage, et qui se rapportent si bien à la forme que prennent les organes au moment de leur émission, ait eu dans l'origine un autre point de vue que celui que nous leur assignons.

Une fois figurées, ces lettres primitives ont servi, par leur rapprochement, à figurer à leur tour les sons intermédiaires qu'il fallait aussi représenter; ainsi AI a pu remplacer Ê, EU remplacer E, et le son OU a été rappelé par la réunion des deux voyelles qui s'en rapprochent davantage.

Les accents ayant été créés, sont devenus facilement des signes figuratifs dont on s'est servi pour simplifier encore l'écriture des voyelles; et l'E, une des plus significatives, est celle dont on a dû faire varier davantage la valeur, par la variation ou par l'absence des accents qui y ont été associés pour en modifier la valeur.

Telle est l'observation qui résulte nécessairement de la comparaison de ce qui est l'œuvre de l'homme avec ce qui est l'œuvre de la nature, objet de toute imitation, que cette imitation reste toujours fort au dessous de son modèle; ainsi, les inventeurs de l'alphabet auraient pu, sans doute, faire autant de lettres distinctes qu'ils distinguaient de sons dans la parole, et de nuances dans les formes de l'organe qui émet ces sons; l'écriture en serait devenue un moyen de rappel plus fidèle, la lecture en aurait été facilitée. Ils sont arrivés au même résultat, en faisant varier la signification de la même lettre par l'addition des accents, comme si, par l'accent aigu sur É, ils avaient voulu désigner l'émission de l'air qui produit ce son, et comme si, par l'accent circonflexe sur Ê, ils avaient entendu exprimer que cette émission, plus forte encore, correspond à une plus grande ouverture de

l'organe vocal; en cela, ils auraient encore été fidèles à l'observation de la nature.

Ainsi, sans être obligé de recourir à la supposition de M. Moussaud, que l'I peint le son aigu partant comme un trait que sa forme représente, et que l'O peint, au contraire, le son rond qui le caractérise, et sans s'écarter de la forme seule qu'affectent les organes, pour la formation de chacune des voyelles, on peut, par cette forme seule, s'expliquer l'origine et la figure de chacune des lettres de l'écriture.

Il doit nous être d'autant plus permis de nous livrer à ce genre d'investigations, que toutes les observations qui s'y rapportent sont celles qui, dans la pratique, président à l'appréciation de chacune de ces lettres, de la part de nos sourds-muets, dans la lecture qu'ils en font sur les lèvres. Ainsi, tout ce que nous disons à cet égard sert en même temps à expliquer ce que nous pratiquons et ce que nous faisons remarquer à nos élèves, pour suppléer à ce qu'ils ne peuvent entendre, par ce qu'ils peuvent voir de la parole.

La voyelle, sans le son, serait un corps sans ame; elle se réduirait à la forme que prend nécessairement l'organe oral, pour que le son soit produit. La lettre muette qui la repré-

sente à l'œil lui est alors parfaitement comparable, mais la voix n'en est pas moins l'ame matérielle de la parole. Il y a long-temps qu'on a dit et prouvé qu'il n'y a point de consonne sans voyelle; mais on a poussé la finesse de l'observation jusqu'à avancer qu'il n'y a non plus aucune voyelle sans consonne, ce qui ne peut se justifier qu'en associant la lettre H à l'émission de chaque voyelle. Physiologiquement, cette assertion est fondée; elle sert de confirmation au mécanisme que j'ai déjà dit qui concourait à la production de cette lettre, comme d'explication à la forme même qui lui est affectée dans l'écriture. Les deux lignes droites et parallèles dont l'H se compose représenteraient les deux côtés du corps; la ligne transversale qui les réunit est placée là comme le diaphragme, qui est, en effet, le principal organe mis en jeu dans l'acte de la respiration, pour l'expulsion de l'air qui sort des poumons. D'après cette explication, il serait donc vrai de dire qu'aucune voyelle ne pourrait être formée sans son concours; mais aussi, par la raison même que ce concours serait également indispensable pour toutes les voyelles, on aurait eu bien raison de le négliger dans l'écriture, pour en diminuer la complication, et de ne réserver

cette lettre que pour exprimer l'action plus forte du son qui doit être donné, dans quelques circonstances, à certaines voyelles, de préférence à d'autres.

Quoi qu'il en soit, la différence qui existe entre les voyelles et les consonnes est très évidente; car, indépendamment de ce que la voyelle seule forme un son, et que la consonne n'en peut avoir par elle-même, le son de la voyelle se soutient et peut se nuancer dans toutes les modifications de la gamme, sans changer sa nature; elle est susceptible, en outre, de longueur ou de brièveté, d'accent grave ou aigu, de ton bas ou élevé, toutes propriétés qui ne peuvent appartenir à aucune consonne. Il est à remarquer aussi que c'est par les voyelles surtout que s'expriment les sentiments profonds de l'ame et les passions; que ce sont elles qui forment toutes les exclamations intelligibles, partout et par tous les hommes; tandis que les consonnes, plus travaillées, pour ainsi dire, dans le mouvement qui les produit, paraissent plus spécialement l'ouvrage de la réflexion et l'expression du raisonnement.

Chaque voyelle, comme chaque son de la gamme, s'est donc prêtée à toutes les modifications de temps et de ton que réclame l'ex-

pression du sentiment, sans changer de nature.

Aucune consonne n'est plus représentative que le B, de la forme des lèvres dont le rapprochement sert à l'articulation de cette lettre.

La forme du P indique que les deux lèvres, serrées l'une contre l'autre et portées en avant, semblent ne plus former qu'un demi-cercle au-dessus du menton, figuré par la partie inférieure de cette lettre.

Pour s'expliquer la forme de l'F, il suffit de vouloir faire le profil de celle que prennent les lèvres pour l'articulation de cette consonne. La lèvre supérieure déborde sur la lèvre inférieure, qui est pour ainsi dire rentrante, et la partie inférieure de cette lettre répond au menton.

On ne pouvait prendre un signe plus simple et plus expressif que le V pour figurer le souffle qui s'échappe, pour ainsi dire, en éventail dans la prononciation de cette lettre.

L' *M* majuscule, qui est la forme la plus ancienne, nous présente une ingénieuse réunion de la forme des lèvres et du nez, qui concourent à son articulation. Comme nous l'avons déjà dit, et comme tout le monde peut s'en assurer, cette lettre est labio-nazale; le nez y

est donc figuré par le triangle qui sépare les deux jambages arrondis de leurs extrémités, pour figurer aussi les lèvres.

Pour bien concevoir la figure de la lettre N, il est nécessaire de ne pas perdre de vue que trois organes, la langue, le palais et le nez, concourent à son articulation, et que, si l'on couche cette lettre ainsi qu'il suit ⋜, on verra, dans la ligne oblique qui en réunit les deux jambages, la représentation de la langue, qui, appliquée contre le palais, intercepte le passage de l'air par la bouche, et le force, par conséquent, à passer par le nez, seul passage qui lui reste alors ouvert; et que la forme triangulaire du nez se trouve aussi indiquée par l'un et l'autre des deux angles que produit cette intersection.

La forme de la lettre L, surtout si on la représente couchée ainsi qu'il suit ⊢, est la représentation de la langue s'appliquant contre le palais, sans y intercepter le passage de l'air, qu'elle ne fait que diviser en deux courants latéraux.

Pour bien comprendre la lettre r, *r*, R, de quelque manière qu'elle soit écrite, il faut se représenter la languette ondulée qui se détache du jambage, comme représentant la langue et le mouvenent de vibration qui lui

est propre, lorsqu'on articule cette consonne. Alors, on est amené à reconnaître tout ce qu'il y a d'ingénieux dans la forme majuscule de cette lettre, où la demi-circonférence supérieure représente l'application de la langue contre le palais, et la languette inférieure en peint l'écartement alternatif et, autant que possible, la vibration. On a dû, pour en faciliter l'écriture courante, ne lui conserver que la languette caractéristique du mouvement de son articulation.

Il faut voir dans la demi-circonférence du D, la représentation de l'arcade dentaire, contre laquelle s'appuie nécessairement la langue pour articuler cette consonne; et dans la forme du T, celle du marteau, manière ingénieuse de représenter la percussion de la langue contre cette arcade, qui caractérise en effet cette articulation.

La forme de la lettre S est d'autant plus remarquable qu'elle représente tout à la fois à l'œil, la forme du serpent, dont elle fait entendre le sifflement, quand on la prononce, et qu'elle imite en même temps les différentes courbures que prend la langue pour l'articuler.

L'articulation de la lettre Z a trop de rapport avec celle de l'S, pour que sa forme n'en soit pas la reproduction en sens opposé S, Z.

Seulement, pour que, malgré cette inversion, il y eût encore moins lieu de les confondre, on a remplacé les sinuosités arrondies de l'S par les formes angulaires du Z.

La lettre J étant couchée, représente au naturel la forme de la langue légèrement recourbée en dessous à sa pointe, telle qu'il faut qu'elle soit, en effet, pour articuler cette consonne.

Ce ne fut que vers le déclin de la république romaine, que l'articulation de la lettre J commença à se distinguer de celle de l'I, et les latins manquèrent toujours de la prononciation propre au CH, qui en est l'analogue à un plus haut degré de force. Ils prononçaient charitas, comme si ce mot et tous ceux qui s'écrivent comme lui avec CH, eussent été écrits avec C sans cédille et sans l'addition de la lettre H.

En adoptant leur orthographe, nous y avons ajouté le jeu de la touche vocale, dont cette réunion de lettres est devenue dès lors le signe, dans notre langue. Voilà pourquoi cette articulation n'a pas, non plus que quelques autres, un caractère unique qui lui soit affecté.

Malgré cela, on peut dire encore, que dans CH, le C représente le demi-cercle que produit, dans le fond de la bouche, le rapproche-

ment de la base de la langue contre le palais, et l'H, l'expiration marquée qui accompagne l'articulation de cette consonne.

La lettre G, dont la forme a tant de rapport à la lettre C, n'en diffère, en effet, dans son articulation, que par la plus grande courbure que fait la langue, dont l'extrémité se relève et se replie pour articuler G, ce qui est admirablement imité par la forme de cette lettre.

La lettre la plus gutturale est le K, et déjà nous avons vu la lettre C représenter la même articulation. On peut se demander pourquoi ce double emploi, et s'étonner de la différence de forme qui aurait été affectée au même objet, si la nature avait été le modèle qu'on se fût proposé d'imiter. Mais nous trouvons, ici même, une nouvelle confirmation de notre système; car, primitivement, la forme de cette lettre était celle-ci IC, et la ligne droite contre laquelle est appuyé le C, ne pouvait que figurer l'espèce de clôture du fond de la gorge, qui précède le mouvement caractéristique de cette articulation; ces lettres, C, K, ne diffèrent donc l'une de l'autre, que par l'addition ou la soustraction de cette ligne droite.

Le Q est une troisième lettre relative à la même articulation, et qui n'en est pas moins

que les deux premières, une peinture fidèle de la nature, considérée encore sous un nouvel aspect. La base de la langue s'élève et s'arrondit, en effet, dans cette articulation, pour remplir le fond de la cavité buccale, et l'extrémité de la langue reste, pour ainsi dire, en dehors de l'espèce de sphère qu'elle affecte alors : c'est précisément ce qu'indique la forme de la lettre Q.

Les articulations rendues par les deux poligrammes ILL, GN, étant distinctes entre elles, comme elles le sont de toutes les articulations précédentes, auraient dû avoir aussi, comme elles, dans l'écriture, un caractère distinctif. Par là, elle eût été une peinture plus fidèle et plus simple du mécanisme de la parole; il n'en a pas été ainsi, d'abord, parce que l'alphabet n'a pas été l'ouvrage, ni d'un seul inventeur, ni d'une seule nation, ni d'un seul siècle, mais aussi, parce qu'il est probable que l'organe vocal ne s'est exercé à ces sortes d'articulations, qu'après avoir épuisé la gamme de toutes les autres, et qu'alors on s'est déjà servi des caractères déjà en circulation, pour les exprimer par leur rapprochement.

Si nous avons déjà rencontré plusieurs caractères simples pour une même articulation, comme pour C, Q, K, et si nous avons trouvé

plusieurs articulations qui manquent d'un caractère propre, comme CH, GN, ILL, nous avons encore des caractères supplémentaires, comme Y qui, chez nous, a conservé la signification de l'I; mais qui, chez les Grecs, dont il a été emprunté, avait, selon toute apparence, celle de l'U, la partie supérieure de l'Y figurant l'évasement des lèvres, qui accompagne l'émission du son U, et son pied, l'élongation du tube vocal dont s'accompagne cet évasement.

Nous n'en dirons pas davantage sur ce qui se rapporte à l'origine et à la formation de chacune des lettres de notre alphabet. Quoique nous ayons réduit nos explications, à cet égard, à la plus grande concision, nous les croyons cependant suffisantes pour faire penser, avec nous, que si les inventeurs des caractères de l'écriture ne pouvaient rien se proposer de mieux que d'imiter, autant qu'il est possible, la position et la forme qu'affecte l'organe vocal, pour l'articulation de chacune d'elles, c'est aussi ce modèle lui-même qu'ils se sont efforcés d'imiter, dans les caractères qu'ils ont établis, et qui nous ont été ainsi transmis de temps immémorial; que la supposition contraire rendrait inexplicable la concordance que nous y trouvons et qui s'ex-

plique si naturellement par les indications données à cet effet.

Ces indications, ne faisant dériver les lettres que de la forme des organes que nos élèves observent, bien mieux encore que nous, puisque c'est par elle seulement qu'ils lisent sur nos lèvres tout ce que nous leur disons, et qu'ils ne peuvent entendre, sont donc un des moyens d'initiation les plus importants pour procéder à la pratique de l'articulation méthodique.

Ces explications confirment, en outre, cette vérité qui ressortit d'ailleurs de tout ce que nous avons déjà dit, que l'homme, qui ne peut trouver que dans la nature le texte de ses idées, ne peut trouver aussi qu'en elle, celui des inventions mêmes qui paraissent s'en écarter davantage.

Je ne me dissimule pas la force des objections que je soulève, ni la puissance des autorités qui ont fait dériver d'une autre source la forme primitive des caractères de l'écriture. Mais, quelque discussion qu'on établisse sur cette première origine, qui se perd dans la nuit des temps, comme sur l'époque et sur le peuple qui a réduit la forme de ces caractères à celle qui est maintenant et définitivement établie, elle n'en est pas moins un fait digne

de toute attention; et si c'est aux Romains que nous devons la réforme des lettres qu'ils ont reçues des Grecs, les réformateurs, en nous les transmettant ainsi, n'en auraient pas moins de titres à notre reconnaissance que leurs premiers inventeurs; et ce qui resterait plus concluant encore que tous nos raisonnements, serait que ce fût à leur insu qu'ils eussent si bien calqué cette réforme sur le point de vue que nous lui attribuons, d'après les motifs qui viennent d'être indiqués.

Ainsi, après avoir indiqué comment l'écriture devient, dans nos rapports avec nos élèves, le moyen de manifestation et de développement de la pensée, nous devions indiquer comment elle devient aussi moyen de reproduction de la parole.

Mais il ne suffit pas, pour atteindre ce but, d'avoir fait trouver, à nos élèves, toutes les lettres de l'alphabet, dans la position ou les mouvements de l'organe oral. De grandes difficultés se présentent encore, et quoique plusieurs d'entre elles soient spéciales à notre langue, nous ne devons pas éviter d'entrer dans quelques explications à cet égard.

ꝏ

CHAPITRE XXIII.

Imperfections de l'alphabet, et des moyens proposés jusqu'ici pour y suppléer.

Malgré tous les avantages qui caractérisent notre alphabet, et qui en font un objet digne de l'admiration des penseurs, on ne peut se dissimuler qu'il présente des imperfections notables, et qui sont communes aussi à toutes les langues qui s'en composent. Ainsi, plusieurs voyelles distinctes n'ont pas de lettres qui leur soient exclusivement propres; d'autres, comme toutes les nazales, exigent le concours de plusieurs lettres, pour représenter un son indivisible. La même anomalie se reproduit dans le système des consonnes, où se trouvent de plus, plusieurs caractères de surérogation en double et en triple exemplaires, ce qui, établi dans les éléments mêmes du langage, complique beaucoup les difficultés de la lecture, de l'écriture et de l'articulation.

Il faut admettre ces inconvénients comme un fait que, jusqu'à nouvel ordre du moins, on ne pourrait changer, sans produire des inconvénients bien plus graves encore.

C'est pour le diminuer et pour faciliter à

la première enfance, la lecture et l'écriture, que plusieurs personnes ont proposé de substituer à l'alphabet et à l'écriture usités, un alphabet et une écriture qui, ne correspondant qu'aux sons et aux articulations que l'oreille apprécie dans la parole, éviterait d'abord, toutes les difficultés de l'orthographe. M. Ch. Barbier, depuis plusieurs années, poursuit cette entreprise avec une persévérance égale au sentiment de bienfaisance qui l'anime, et qui seul dirige tous ses efforts. Ce philantrope s'est persuadé que l'adoption de son alphabet serait un moyen d'émancipation intellectuelle, surtout pour la classe indigente ; il cherche à le faire adopter dans les salles d'asile ; il s'est persuadé de plus, encouragé en cela par les suffrages les plus honorables, que son adoption pour l'enseignement primaire des sourds-muets donnerait à cet enseignement une impulsion nouvelle ; nous eussions été heureux de profiter d'un tel procédé, s'il n'eût pas dû compliquer encore la difficulté de notre tâche plutôt que de la simplifier.

Rien ne serait plus contraire au but vers lequel nous devons tendre, dès l'origine, que de ne pas prendre le langage tel qu'il est établi, et avec toutes les conditions grammaticales qui lui sont inhérentes, comme moyen de

manifestation de la pensée ; les combinaisons compliquées de l'orthographe, qui se rapportent aux étymologies des mots, loin de présenter quelques difficultés à nos élèves, se trouvent servir de moyen précieux de préciser le rappel des idées qui s'y rapportent. Les priver de l'orthographe grammatical, ce serait donc les priver de tous les avantages qui y sont attachés ; leur faire contracter d'abord l'habitude d'un système d'écriture, pour la leur faire perdre ensuite, et leur faire contracter celle d'un autre système; ce serait compliquer leur embarras et leurs peines, sans aucune compensation d'avantages.

Mais on insiste, et on dit, écrire la langue française comme on la prononce, ce serait du moins établir entre l'écriture et la parole, une ordonnance heureuse, qui faciliterait l'une et l'autre ; les enfants qui entendent ne trouveraient plus de difficulté à écrire ni à lire, et nos élèves qui ne font que lire la parole sur les lèvres, trouveraient, du moins dans l'écriture, une représentation exacte de de tout ce qu'ils voient de la parole, et la lecture sur les lèvres ne s'en trouverait pas moins facilitée que l'écriture. Ainsi, cette objection faite avec la meilleure foi du monde, remet en question tout ce qui a été l'objet de nos

explications jusqu'ici ; car à moins d'avoir été initié à notre enseignement, on ne peut pas se persuader que l'orthographe n'offre aucune difficulté à nos élèves ; qu'ils l'apprennent comme partie nécessaire des mots, qui ne sont eux-mêmes que des moyens de rappel des idées ; que les moindres différences établies par l'orthographe, dans la structure des mots, en établissent de suite, dans les idées qui y répondent ; que les règles de l'orthographe, loin de nous gêner, ainsi qu'eux, sont donc des conditions dont nous ne pouvons nous passer pour l'enseignement. Suivant la manière dont le mot *pain* sera écrit, il représentera, ou l'aliment habituel dont on se nourrit, ou l'arbre résineux appelé *pin*, ou l'action d'un homme qui *peint*, et il en est de même pour toute la langue française ; comment donc pourrions-nous priver nos élèves de ce mode de rappel d'idées, tout conventionnel qu'il est, mais qui jouit des avantages d'une convention généralement adoptée, pour lui en substituer une autre qui ne jouirait pas du même avantage ? ce serait une détermination qui ne pourrait être justifiée.

Il est vrai que maintenir le système établi, ce n'est pas lever toutes les difficultés inhérentes à la langue française ; et, si l'on exerce

nos élèves à l'articuler, c'est attribuer alors à l'articulation et à la lecture sur les lèvres, celles de ces difficultés qu'on épargne à l'écriture.

Il n'est que trop vrai qu'il n'est pas en notre pouvoir de lever toutes les difficultés de notre tâche, et que, malgré tous nos efforts, il restera encore beaucoup à faire à nos élèves, pour traverser celles inhérentes à leur privation. Il est vrai que la langue française en présente beaucoup plus, à cet égard, que les langues anciennes et la plupart des autres langues vivantes, et que la plus grande de ses difficultés vient de ce que la même émission de son se prête, dans la construction, et surtout dans les finales des mots, à faire varier prodigieusement les idées que ces mots servent à rappeler à l'esprit. Il en est de cela comme de tous les faits conventionnels établis, et que nous ne pouvons changer. Il faut en contracter l'habitude, si l'on veut en profiter; et l'habitude devient une seconde nature qu'il est en notre pouvoir d'exploiter, et dont on est loin d'avoir épuisé les ressources.

Ce qui est incontestable, c'est que tous les sourds-muets susceptibles d'instruction apprennent à lire la parole sur les lèvres, malgré les difficultés qu'ils ont à vaincre à cet ef-

fet, et qu'ils y arrivent même plus facilement qu'on ne le suppose ; c'est que, cette lecture, n'étant pour eux que la reproduction vivante de l'écriture, s'imprègne de toutes les modifications qui la rendent elle-même un moyen de rappel d'idées, en l'animant, de plus, de tout ce que la physionomie de celui qui parle peut encore ajouter à son expression; c'est que, si l'articulation du mot parlé est insuffisante pour reproduire à la vue tout ce qu'elle aperçoit dans le corps du mot écrit, c'est l'ensemble de la proposition à laquelle ce mot appartient qui suffit pour lui en faire comprendre la valeur. Ainsi, que je dise : *Donne-moi du pain*, *Voilà du bois de pin*, ou *Cet enfant peint,* ces propositions seront lues sans équivoque sur les lèvres, et écrites correctement. L'intelligence y est pour beaucoup, me dira-t-on; non seulement j'en conviens, mais j'ajoute qu'elle y est pour tout, aussi bien pour la lecture sur le papier que pour la lecture sur les lèvres, puisque l'une et l'autre n'ont de valeur que celle que l'intelligence seule sait y trouver.

C'est pour diminuer encore cette difficulté de la lecture labiale, et établir, autant qu'il est possible, sa correspondance avec les anomalies de l'orthographe, qu'a été fait le tableau

suivant, où, au dessous de chaque voyelle élémentaire, en tête de chaque colonne, ont été écrites les différentes combinaisons de lettres usitées dans la langue française pour reproduire le même son.

TABLEAU des voyelles et des modificatio

A	È	É	E	I	O	U
AT	Ê	ÉS	ES	Y	OS	HU
ATS	ÈS	ÉES	EU	HI	OH	US
AH	EST	ER	HEU	HY	HO	UN
HA	ETS	ERS	EUT	IS	OT	UE
EA	ET	EZ	EUS	IX	OTS	UES
AS	EY	ET	EUX	IZ	AU	UT
	EYS	OE	EUE	IT	AUD	UTS
	AI	AI	EUES	ITS	AUDS	EUT
	AIE	AY	ENT	IE	AUT	EUE
	AID	HÉ	OEU	IES	AULT	EUES
	AIDS	EH	OEUD	IL	AUX	
	AIS	ED	OEUDS	ILS	HAUT	
	AIT	EDS	OEUFS	IC	HAUTS	
	AITS	EF		ICS	EAU	
	AIX	EFS			EAUX	
	AYE				AULX	
	AIENT					
	HAI					
	HAIT					

OU	AN	IN	ON	UN	OI	OIN
US	ANS	IM	ONS	UM	OY	OINS
UX	ANT	YN	ONT	UMT	OIE	OINT
UE	AND	YM	ONTS	EUN	OIES	OINTS
UT	ANDS	INT	OND	EUNG	OYE	OING
TS	AND	INCT	ONDS		OYES	OINGS
UD	ANGS	AIN	ONC		OIS	
BS	ANC	AINS	ONCS		OIX	
UP	AMS	AINCS	ONG		OID	
PS	AM	AINT	ONGS		OITS	
ENT	AMP	AIM	OMB		OIGT	
OU	AMPS	AIMS	OMBS		OIGTS	
OUE	EN	EN	OMP		OIENT	
	ENS	ENS	OMPS			
	ENT	EIN	EON			
	ENTS	EINS	EONS			
	ENG	EING				
	ENGS	EINT				
	END	INS				
		INGT				

Cette réunion d'homonymes offre donc l'ensemble des plus grandes difficultés que présente la lecture de la langue française, non seulement sur les lèvres, mais même sur le papier. Faire épeler chacune des lettres qui les composent, pour en faire sortir ensuite le son simple et indivisible qu'elles représentent, n'est pas moins contraire au but qu'on se propose que le serait à la lecture labiale, l'articulation de toutes les lettres figurées dans l'écriture, et qui doivent se rapporter à l'émission de la voyelle unique à laquelle elles se réduisent.

Suit-il de là qu'il fallût faire apprendre par cœur ce tableau, afin d'en assurer l'application? Assurément non, car ce serait un moyen presque sûr d'empêcher cette application; mais ce tableau peut être placé sous la main du maître; et, à mesure que la pratique amène un des faits qui s'y rapportent, on fait observer à l'élève qu'il y est compris; ou, mieux encore, chaque élève fait lui-même ce tableau sur son cahier, et le compose successivement de tous les cas que l'observation journalière suggère. De cette manière, il devient le résumé de sa propre expérience, et il suffit pour rappeler à son esprit les faits pratiques dont elle s'est formée.

Je m'abstiendrai de reproduire ici tous les tableaux qui servent à faciliter le mécanisme de l'articulation et de la lecture labiale. Plusieurs de ceux qui sont usités, à cet effet, dans les écoles primaires, peuvent être utilisés; rien de plus facile, d'ailleurs, que d'en faire qui soient adaptés au but spécial qu'on se propose; l'essentiel est d'amener chaque élève à faire lui-même ce travail; et, ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est que, plus ces éléments syllabiques sont isolément insignifiants, plus il importe de les rapporter sans cesse aux mots, et par conséquent aux idées dont ils font partie, soit qu'on les en fasse dériver immédiatement, soit qu'on les fasse entrer sans cesse dans leur composition.

Ces sortes de tableaux, ainsi faits et ainsi appliqués, peuvent donc être un secours mnémonique d'un immense avantage; autrement, ils ne seraient qu'un moyen de plus d'augmenter la confusion et l'embarras.

CHAPITRE XXIV.

De l'alphabet manuel.

M. Barbier, en faisant la réforme de l'orthographe pour l'enseignement élémentaire, a fait, en même temps, celle de l'alphabet manuel, pour l'associer à cet enseignement. Il est parti d'une idée juste et à laquelle nous souscrivons de grand cœur, s'il s'est proposé de faire concourir l'action même de la main, à faciliter l'acquisition des habitudes relatives aux signes du langage et de la pensée; mais en substituant, dans son système d'écriture, des points aux lettres, et en subordonnant son alphabet manuel aux conditions arbitraires et d'une appréciation difficile, qu'il a établies et qu'il suppose admises, il crée de nouvelles difficultés au lieu de diminuer celles qui existent déjà.

Notre alphabet manuel est d'une telle simplicité, et atteint si bien son but, que de toutes les modifications qu'on a proposé jusqu'ici d'y apporter, il n'en est aucune qui aurait ajouté à sa perfection, tout en rendant son emploi plus compliqué et plus difficile.

Chacune des lettres de cet alphabet manuel a l'avantage de reproduire, par la position des doigts, autant du moins qu'il est possible, la forme même des caractères de l'écriture et de la rendre intuitive; aussi la dactylologie peut-elle toujours suppléer à l'écriture pour l'orthographe et pour apprendre à l'élève, celle de tous les mots qu'il n'a pas encore vus écrits. La dactylologie pourrait être utilisée dans les salles d'asile et dans les écoles primaires avec autant de succès que chez nous, seulement elle nous est encore d'un secours plus nécessaire et plus habituel.

Ceux qui se serviront de la dactylologie, pour la faire concourir aux exercices élémentaires de l'articulation, sentiront, comme nous, l'inconvénient qui résulte de l'emploi de deux lettres pour indiquer une seule voyelle, comme cela a lieu pour les quatre voyelles nazales et pour OU. Mais rien n'est plus facile que de n'y faire concourir que la seule voyelle initiale, et de lui donner, conventionnellement la valeur qui lui est propre, en élevant un peu la main, ce qui suffit alors pour rappeler qu'elle se prononce avec le concours du nez; et quant à la voyelle OU, la main, figurant l'O et portée en avant, suffit aussi pour indiquer l'alongement du tube vo-

cal qui accompagne l'émission de cette consonne. Il en sera de même pour figurer le CH, en ne formant avec les doigts que le C. Ces détails minutieux, auxquels on peut suppléer d'ailleurs par d'autres procédés, n'acquiérent quelqu'importance que lorsqu'on entre dans ceux de l'application ; mais alors même, l'observation suggère, à tout bon esprit, les moyens convenables ; je n'insisterai donc pas davantage sur ces détails.

Mais ce qu'il est indispensable de faire remarquer ici, c'est qu'avec ce petit nombre de modifications de l'organe oral, dont nous venons d'esquisser le jeu, et le petit nombre de signes graphiques qui y correspondent et qui en sont la représentation, l'homme est en possession d'exprimer tout ce qui se passe en lui, dans les profondeurs de son cœur, comme dans celles de son ame; c'est que tout ce qui a jamais été dit et écrit, comme ce qui pourra l'être, s'y rapporte; c'est que le mécanisme de ce jeu de la bouche ou de la main, quelque varié qu'il soit et qu'il puisse être dans ses applications, est réduit à une admirable simplicité dans sa structure; c'est que l'expérience a suffisamment appris la facilité avec laquelle le sourd-muet s'exerce à l'écriture; c'est qu'elle a démontré également qu'il n'en

est aucun qui n'arrive à lire la parole sur les lèvres, ce qui est un acte d'intelligence bien plus difficile que de l'écrire et de l'articuler; et qu'il n'est pas défendu d'espérer, d'après tout ce qu'on a obtenu, qu'avec des efforts et de la persévérance, on complètera le bienfait de leur éducation, en exerçant tous les sourds-muets à vaincre cette dernière difficulté, et qu'on obtiendra alors du plus grand nombre, en proportion de ce qu'on aura osé vouloir.

Et ce qu'il faut faire ressortir encore ici, c'est que si c'est à cela que se réduit tout le mécanisme de la manifestation de la pensée, la pensée elle-même se réduit à des éléments bien plus simples encore. Tout ce qui nous environne en excite l'action; nos sens sont les instruments, toujours à notre disposition, qui, excités eux-mêmes par les besoins de notre nature, en sollicitent sans cesse le développement. Ce développement se produit donc sans étude et sans art, bien différent en cela de la lecture et de l'écriture qui ne peuvent s'acquérir sans le secours d'autrui, ni s'entretenir et se perfectionner que par un travail soutenu.

Tout ce que nous avons dit concourt donc à justifier l'opinion de ceux des philosophes

qui, étant remontés à l'origine de nos connaissances, frappés de la simplicité des éléments qui y président, ont soutenu que les différences que l'on remarque dans l'état social, entre le savant et l'ignorant, dépendent bien moins d'une différence primordiale établie dans leur nature, que de l'emploi qu'ils ont fait des facultés dont ils sont doués ; qu'en les comparant entre eux avec une profonde attention, les uns et les autres portent sur les objets dont ils se sont occupés, des jugements également sains ; qu'ils ne diffèrent que par la manière dont ils en rendent compte, parce que c'est cette manifestation surtout, qui demande de l'étude et du travail ; et qu'il n'y a que ceux qui en surmontent par eux-mêmes les difficultés, qui entrent en possession des avantages que l'habitude leur en fait acquérir.

Je suis loin de méconnaître qu'il y ait aussi parmi les hommes des différences dépendant de l'âge, du sexe, du tempérament et des autres modifications organiques propres à chaque individu ; mais je pense que les dispositions mêmes les plus heureuses, comme les germes les plus précieux, restent stériles, si elles ne sont développées par la culture; et que la culture de nos facultés exige l'acte persévérant de notre volonté, quand ce ne serait que pour

vaincre la force d'inertie de nos propres organes, afin de leur faire contracter l'habitude de se prêter aux manifestations de notre pensée. Je pense aussi que, s'il n'est aucun individu, quelque parti qu'il ait tiré de la plus heureuse organisation dont il aurait été doué, qui ait posé des limites infranchissables à l'intelligence humaine, il n'est, à plus forte raison, aucun homme doué de tous ses sens, qui, étant parvenu à exprimer une pensée, ne puisse, convenablement dirigé, acquérir et exprimer toutes celles que feront naître en lui les circonstances au milieu desquelles il sera placé.

L'art de l'éducation, considéré dans son point de vue le plus général, et comme faisant concourir les hommes et les choses au développement des facultés, est donc, à mes yeux, le plus important de tous les arts. Trop souvent on l'a envisagé dans une acception trop restreinte ; de là tant de divergences dans les opinions émises par ceux qui s'en sont occupés.

Comme la parole est le moyen de manifestation, et par conséquent de transmission de toutes les pensées, on a généralement supposé que c'était essentiellement par là que l'homme pouvait influer sur ses semblables,

et l'art de les éduquer a été surtout celui de leur parler, comme aussi de les exercer à parler et à écrire. Je me suis efforcé de démontrer l'insuffisance de ce moyen et ce qui résulte de déplorable, de ne pas solliciter le développement de la pensée par tout ce qui jouit du pouvoir de l'exciter, afin d'en faire découler la parole ; j'ai démontré, d'ailleurs, le vice des procédés généralement usités dans les écoles, pour y enseigner à lire et à écrire, vices qui, ajoutés à la défectuosté du point de vue qu'on se propose, en aggravent les funestes conséquences.

En indiquant sommairement ce que nous sommes obligés de faire avec nos élèves pour les instruire, je me suis efforcé de suggérer l'idée de ce qui pourrait être fait avec tous les autres, pour arriver bien plus facilement aux mêmes résultats, et pour que, chez eux, la parole ne fût que la manifestation de leur pensée.

Considérant ensuite l'organe vocal comme l'instrument de cette manifestation, nous en avons étudié le mécanisme et le jeu, et nous en avons fait dériver les lettres, autre moyen de reproduire la pensée. L'analogie qui existe entre la forme des lettres, et celle qu'affecte l'organe vocal pour leur articulation, nous a

servi à expliquer l'origine de cette forme, à signaler en même temps ce qui les fait distinguer au mouvement de la parole, et ce qui peut concourir à en faire reproduire l'articulation par le sourd-muet.

Il y a donc, entre les différentes parties de notre travail, des rapports nombreux qui en établissent l'unité; et ce n'est pas sans une douce satisfaction qu'on est forcé de reconnaître cet accord admirable entre le petit nombre des impressions premières, bases de toutes les notions que nous pouvons acquérir, et le petit nombre des éléments dont la combinaison sert à leur manifestation. Je ne me suis abstenu, ni d'entrer dans quelques faits pratiques minutieux, ni de m'élever aux notions les plus abstraites, n'éludant ainsi aucune des difficultés de ma tâche; j'ai évité en même temps l'emploi des expressions scientifiques, qui m'auraient empêché d'être compris par le plus grand nombre.

Si ce travail exempt de tout esprit de système, mais uniquement imprégné du sentiment du bien public, qui l'a inspiré, est susceptible de quelque utilité, ce sera surtout à ma position, au milieu des sourds-muets, que j'en rapporterai l'avantage. Beaucoup d'autres, dans la même situation, auraient fait

mieux que moi. Cette considération n'a pas suffi pour m'empêcher de manifester moi-même des idées que j'ai cru utiles, par leur simplicité et par leur unité. Voilà le seul mérite qui puisse m'appartenir. Si des critiques sévères se sont échappées de ma plume, elles sont sorties de la nature même des faits que je passais en revue, et non de l'intention de déverser le blâme sur ceux qui, par l'effet de l'ensemble des choses établies, sont engagés à concourir à leur application; et, dans le cas où cet ouvrage viendrait à tomber entre les mains de quelques-uns d'entre eux, c'est à eux-mêmes que je m'en rapporte pour apprécier le sentiment qui m'a inspiré ces critiques, et pour en juger la valeur.

CHAPITRE XXV.

Résumé général et application des principes et des vues exposés dans cet ouvrage.

Nous nous sommes efforcés, dans ce qui précède, de montrer l'homme se développant d'abord sous l'influence de l'instinct, qui préside à sa vie physique; sous celle de l'intelli-

gence, qui résulte des impressions reçues du monde extérieur, et entrant en rapport avec ses semblables, sous l'empire de sa conscience, ce qui constitue sa vie morale.

L'instinct, l'intelligence et la conscience, se partagent donc la direction de nos actes, mais d'une manière inégale; et cette inégalité se fait d'autant plus sentir, qu'on s'éloigne davantage du domaine de l'instinct, pour considérer ce qui appartient à nos autres facultés.

Les organes de la vie animale sont-ils défectueux? la vie en est oblitérée, à moins que ceux dont l'action est prédominante ne concourent à rétablir l'équilibre nécessaire à l'exercice des fonctions vitales. Quelques-uns de nos sens sont-ils oblitérés? tous les autres, à l'instar des organes vitaux, se prêtent un mutuel concours, pour suppléer à leur défectuosité. La puissance de l'instinct concourt même avec celle du besoin, pour faire établir cette compensation.

Il en est de même pour les rapports moraux. Comme ceux qui président au développement intellectuel, ils s'établissent, dès notre première enfance, dans le sein de la famille, sous la direction maternelle. Prennent-ils une fausse direction? l'expérience de la vie entière devrait tendre à les rectifier.

Il y aurait là un fond inépuisable de réflexions de la plus haute portée. Nous nous bornerons à en faire ici quelques-unes, et à les choisir parmi celles qui naissent le plus immédiatement des observations pratiques.

L'instinct a ses racines dans l'organisation même du corps, et dans chacune des parties qui le composent; il dépend des lois inhérentes à leur nature, qui, comme toutes les causes premières, ne nous sont connues que par leurs effets; les fonctions les plus importantes, et qui constituent la vie des individus et des espèces, lui sont subordonnées; c'est un fait établi dans la nature entière, et prouvé par toutes ses productions. Les phénomènes de la reproduction des espèces et de leur invariable perpétuité, depuis l'origine des choses, en dépendent; l'instinct peut être considéré comme le dépositaire des lois providentielles qui les régissent.

Pendant toute la durée de la vie de chaque individu, c'est l'instinct qui en prévient les écarts et qui préside au développement de ses facultés; il exerce la même influence pendant la durée de la vie des nations, et c'est encore à lui qu'on peut rapporter la série de développements progressifs qui appartient à l'humanité, et qui la fait marcher, ou du moins

qui la fait tendre vers le perfectionnement dans tous les genres.

C'est en observant avec attention cette marche progressive et la part qu'y prend l'instinct, que l'on voit le développement de l'humanité s'élever, comme une pyramide dont la base est inébranlable, parce qu'elle repose sur la nature et qu'elle est construite par l'instinct, mais dont les assises successives, façonnées par l'homme, jouissent d'un degré de solidité proportionné toujours à la qualité des matériaux qui les composent, à celle du ciment qui les lie, et aux conditions qui ont été observées dans leur construction. Plus elles s'élèvent, plus elles demandent de soins pour jouir d'une égale solidité. Veut-on y pratiquer quelques vides? il faudra que l'art imite la nature, en faisant toujours porter sur la base ce qui les entoure et qui les couvre. Les parois, les voûtes et les colonnes qui environneront ces cavités trouveront leur modèle, comme leur raison, dans la nature, et porteront sur la base établie. Plus cette construction s'élèvera, plus elle demandera de travail, plus elle demandera aussi d'exactitude dans l'application de toutes les lois qui constituent sa solidité. Quelques-unes d'elles ont-elles été méconnues, ou n'ont-elles reçu qu'une appli-

cation incomplète ou défectueuse? sa stabilité en est proportionnellement menacée, et sa durée en est diminuée.

Il en est de même pour tous les ouvrages de l'homme, quelle que soit la partie des arts, des sciences ou de la littérature à laquelle ils appartiennent; notre instinct en est la base; la nature en est le modèle, et en détermine les lois; notre tâche est de les observer, de nous en pénétrer, et d'en faire l'application; tout ce qui s'en écarte est défectueux et périclite en proportion de ce qu'il s'en écarte; tout ce qui est viable ne doit sa longévité qu'aux causes qui seules peuvent assurer la vie et en déterminer la durée.

Ces ouvrages sont-ils matériels? on est forcé de reconnaître la vérité de ces observations; l'expérience les met en évidence; elle fait payer chèrement les leçons qu'elle donne à ceux qui s'en écartent dans leurs œuvres; les artistes s'y conforment dans la pratique des arts, ou du moins en sentent le besoin, ne fût-ce que par instinct.

La plupart des savants font aussi de la nature et de ses lois, l'objet de leurs études, et c'est à elle seule qu'ils doivent leurs découvertes.

Serait-ce donc dans les seuls ouvrages de

littérature, et parce que l'homme s'y sert du langage et des lettres de son invention, qu'il serait dispensé de l'obligation de se conformer aux lois invariables des choses? Mais il ne peut agir, parler, écrire, que pour manifester sa pensée, et il ne peut penser qu'à l'aide et par l'effet de toutes les causes établies, dès l'origine, en face de sa pensée, et dont elle ne peut être que le reflet; ce n'est que là qu'il trouve le texte de ses idées, des combinaisons qu'il en fait, et, par conséquent aussi, des expressions qui servent à les manifester. L'édifice de ses connaissances est comparable aussi à la pyramide dont nous parlons, seulement les matériaux qui le composent diffèrent; dans l'une, toutes les idées sont représentées par des pierres; dans l'autre, elles sont représentées par des mots; mais les mêmes conditions, les mêmes lois doivent présider à l'arrangement de ces matériaux, quoique différents, pour que l'édifice qu'on en construit, soit régulier et solide.

L'analogie que nous indiquons peut même se poursuivre beaucoup plus loin; en effet, avant de disposer par assises les pierres de notre pyramide, il faut les extraire de la carrière qui les contient; il faut les ébaucher, les transporter, les tailler pour la place où elles

doivent être mises. Que de travail, que de main d'œuvre, que de combinaisons déjà effectées, quel concours de mouvement, d'idées, d'opérations diverses de l'esprit et du corps, sous la direction d'une idée dominante sans laquelle il n'y aurait que confusion, sans espérance d'aucun résultat!

Mais pour avoir des mots à sa disposition, il faut les chercher dans la carrière qui les contient, et cette carrière est la pensée; il faut aussi, pour opérer cette extraction, le concours des individus de tout âge, de toute condition, réunis par la communauté des mêmes besoins, agissant sous l'influence d'une même idée dominante, et travaillant de concert à ébaucher, à façonner les matériaux de l'édifice qu'il s'agit de construire.

Une langue n'est que la collection de ces matériaux ainsi façonnés; n'étant d'abord qu'en petit nombre, ils ne servaient qu'à des constructions qui y étaient proportionnées; mais moins ils étaient nombreux, plus ils étaient massifs et difficiles à se prêter aux usages divers auxquels ils devaient servir; de là, le besoin de les diviser davantage pour les y adapter plus facilement et plus complètement; ainsi ont été extraits, de la carrière de la pensée, les divers éléments dont se com-

posent nos langues; ainsi ont été ébauchés et façonnés les divers matériaux dont chacun de ces éléments se compose à son tour.

Pour en construire un édifice, rien ne peut dispenser le littérateur, pas plus que l'architecte, de se former d'abord un plan, lequel doit dériver lui-même de la destination à laquelle doit servir son entreprise; tout, dans ce plan, doit y être subordonné, et tout, dans l'exécution, doit être la réalisation de ce plan: la première pierre de l'édifice, posée, suffit pour déterminer le placement de toutes les autres; elle ne peut l'être convenablement qu'en connaissance de la charge dont elle doit porter sa part; et, par conséquent, en vue de la dernière pierre qui doit couronner l'édifice.

Les conditions imposées, par la nature des choses, à l'architecte, pour la construction d'un édifice, sont donc imposées de même au littérateur pour celle d'un ouvrage ou d'un discours quelconque. C'est parce que les constructeurs des pyramides d'Egypte s'y sont conformés, qu'elles sont encore subsistantes; c'est parce qu'Homère, leur contemporain, s'y est aussi conformé, que ses œuvres ont également traversé les siècles; c'est donc d'après ces bases invariables qu'il faut apprécier la

cours, ne font qu'appliquer à des rapports plus étendus ou plus variés, les facultés que le maçon applique à la taille d'une pierre; l'imprimeur, à la composition des mots, et l'enfant, à l'expression de son idée la plus simple.

Toutes ces vérités sont admises, en principe, par les penseurs. Vous ne pouvez ouvrir, aucun de leurs ouvrages sans les y trouver presqu'à chaque page; ceux des peuples anciens qui les ont appliquées dans l'éducation, ont vu multiplier les chefs-d'œuvre qui en sont résultés dans ceux des arts auxquels cette application a été faite. Et comme il n'en est aucun qui n'en soit susceptible, le plus grand intérêt du corps social serait donc de généraliser cette application dans l'éducation de l'enfance. C'est même en cela que devraient consister les idées libérales, puisque ce serait surtout par là, qu'en élevant l'homme aux perfectionnements qu'appelle sa nature, toutes les jouissances sociales, comme celles de chaque individu, en seraient proportionnellement augmentées.

2° La seconde des conséquences à tirer des principes qui ont été établis, est que ce n'est pas la conception de l'idée des pyramides de l'Egypte qui était difficile; qu'il n'est

même aucun de ceux qui y ont travaillé dont l'imagination ne se les soit figurées plus grandes encore qu'elles n'ont été réalisées, et qu'il en est de même pour toutes les conceptions relatives à des objets d'arts, de sciences et de littérature. Qui n'est éloquent et amateur du merveilleux dans ses rêveries et dans ses rêves? Ce n'est pas la pensée qui manque à l'homme, toute la nature l'excite et en provoque le développement; les textes qu'elle a établis à cet effet, sont multipliés à l'infini et dans toutes les variétés de formes et de proportions, et la pensée n'en est que le reflet dans notre ame, qui a été faite pour s'en nourrir et s'en vivifier. Mais ce qui lui manque, et que l'éducation seule peut lui faire acquérir, c'est l'art de manifester et de produire hors de lui cette pensée qui l'anime : c'est cela qui exige l'application de sa volonté et des facultés dont elle dispose.

La pensée nous est donc naturellement suggérée par tout ce qui nous entoure ; il n'en est pas de même de l'action : la plus simple exige l'acte de la volonté, pour vaincre la force de résistance de nos organes. Les besoins de l'existence commandent-ils cette action? ils sont obéis, parce que leur commandement est intérieur et impérieux. Sont-ils satisfaits?

l'aiguillon intérieur n'existe plus ; on s'abandonne à une vague rêverie, à moins que l'aiguillon de quelque passion ne prenne à son tour l'ascendant d'un besoin. On sait combien il est difficile de faire sortir de cet état d'apathie, les peuplades sauvages qui en ont contracté l'habitude, dans leur enfance, sous le toit paternel. On sait aussi quelle activité turbulente et vagabonde contractent les enfants dans nos climats ; mais ce qu'on ne sait pas assez, c'est le parti qu'on pourrait tirer de cette activité, excitée dans l'enfant, par le besoin de faire connaissance avec tout ce qui l'environne, d'en éprouver les propriétés, et de poser en cela les fondements de tout son avenir. C'est alors surtout que se fait avec les choses et par les choses, l'éducation des sens. C'est alors aussi que se fait celle de l'ouïe, et que la parole qui est entendue s'associe à tout ce qu'on perçoit. C'est alors que se contracte l'habitude, cette seconde nature, si active et si puissante, qu'elle impose à la première presqu'autant de lois qu'elle en reçoit elle-même ; ce serait alors aussi que par elle, la volonté sociale, si elle était bien éclairée et bien appliquée, pourrait établir les fondements d'une prospérité dont ne jouiraient pas, il est vrai, ceux qui les auraient posés, ce qui

explique peut-être, pourquoi si peu d'hommes daignent s'en occuper, mais dont l'humanité toute entière recueillerait ultérieurement des fruits supérieurs encore à ceux qui auraient été prévus.

Heureusement, du moins, cette première époque de l'enfance est celle qui, sous la protection maternelle et sous celle de l'instinct, sans être ce qu'elle pourrait devenir par l'effet de la prévoyance de l'homme, a jusqu'ici cependant échappé davantage au vice de ses institutions.

Ce n'est donc ni l'intelligence ni l'activité qui manquent aux enfants; ce n'est ni la nature, ni même la mère qui restent en défaut; c'est l'art d'exploiter et de faire valoir cette source inépuisable de perfectionnements dans tous les genres, et de cultiver, dès lors, les facultés dont l'enfant est si richement pourvu, pour les amener à produire tout ce qui doit en éclore.

Alors qu'elles se montrent en évidence, elles sont comparables aux eaux qui se réunissent surtout sur les sommets des montagnes, d'où elles coulent sur la surface des continents, pour y répandre la fertilité. Toutes celles qui, trouvant le terrain perméable, pénètrent dans ses profondeurs, en suivent

aussi les pentes, mais inaperçues et infécondes. Que l'homme observe ces voies de déperdition, il peut y mettre obstacle; il peut ensuite, par des digues puissantes, clore des vallées profondes, sur le penchant de ces montagnes, les transformer en vastes réservoirs, d'où les eaux, dirigées par sa volonté, à l'imitation de ce qu'ont fait les Maures, répandront en Espagne la fécondité sur des plages jusqu'alors stériles, où elles vivifieront toutes les sources de l'industrie, comme tous les trésors de la nature.

Il en serait de même, à plus forte raison, des facultés vivifiantes de l'homme, si on savait les utiliser dès son enfance. La plus grande partie, faute de culture, s'épuise inaperçue et reste stérile. Ce n'en est souvent que la plus minime qui est exploitée. Les industriels et les manufacturiers savent encore à quelles conditions et dans quel intérêt cette exploitation s'opère!

On a, il est vrai, la ressource des puits artésiens, et l'on parvient, dans quelques localités, par ces forages profonds, à ramener à la surface, quelques gouttes de ces torrents enfouis dans les profondeurs de la terre. Le corps social aussi fait quelque chose d'analogue aux puits artésiens, lorsque sentant l'in-

digence des ressources dont il dispose, il appelle par des moyens factices, quelques individus à improviser de nouveaux moyens pour y suppléer. Loin de moi de ne pas applaudir à sa sollicitude, aux efforts qu'il provoque, comme aux heureux résultats que, déjà, par cette voie, il a obtenus; mais un problème donné est-il résolu, soit dans les sciences, soit dans les arts? il n'en faut pas moins faire l'éducation de tous ceux qui doivent en assurer l'application; c'est alors qu'on remarque tout ce qui a manqué à cette éducation première de l'enfance, pour développer à leur naissance, les différents genres d'aptitude, dont elle est si amplement pourvue, et qu'elle serait si heureuse de pouvoir utiliser; il est donc légitime aussi d'indiquer, quand l'occasion s'en présente, ce qui pourrait être fait pour féconder l'intelligence et l'activité de l'homme, qui sont les seuls capitaux inépuisables dont le corps social dispose, et qu'il est loin d'avoir suffisamment fait valoir jusqu'ici.

3o La troisième conséquence à faire ressortir des principes que nous avons établis, c'est que, si l'homme a été mis en possession d'un foyer presque inépuisable d'intelligence et d'activité; si dans l'état actuel de la société, et par les vices ou la stérilité de l'éducation,

bien peu reçoivent la culture qui le ferait produire; et si malgré cela ce n'est pas l'intelligence qui reste le plus en défaut, puisqu'elle trouve son aliment dans la nature même; c'est donc son activité qui reste surtout en défaut, et c'est sur elle que l'éducation devrait le plus exercer son empire.

Il résulte en effet, de tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que ce n'est pas par la pensée que les hommes diffèrent le plus entre eux, mais que c'est par la manifestation de leurs pensées et de leurs sentiments, et j'emploie ici cette expression dans son sens le plus général.

Tout homme manifeste sa pensée par ses actes; ce n'est que par eux que nous parvenons à la connaître; le cultivateur par les soins qu'il donne à son champ et les récoltes qu'il lui fait produire; l'artisan par le travail qui sort de ses mains; l'artiste par les conceptions qu'il réalise, comme le littérateur par ses œuvres.

Les uns et les autres n'arrivent à de bons résultats que par l'application soutenue de toutes les facultés dont ils disposent, et ils diffèrent bien plus entre eux par l'objet auquel ils les appliquent que par l'emploi même qu'ils en font. Le cultivateur qui prévoit les

chances des saisons pour en profiter et les faire concourir au bien de ses récoltes, exerce les mêmes facultés que le diplomate qui prévoit les chances des intérêts et des passions, pour en prévenir les conflits et souvent pour en tirer avantage. Tout cela s'apprend par l'attention, quand on sait la fixer; par le travail, quand on sait le soutenir; par l'expérience, quand on sait en profiter. Il n'est aucun artisan qui, étant parvenu à bien faire une chose, n'ait acquis par là l'aptitude à la faire mieux ou plus habilement encore, et à bien faire, en soutenant également son attention et son travail, toutes les choses analogues. L'architecte qui a donné le plan des pyramides de l'Egypte, n'a fait qu'appliquer, à un plus grand ensemble, la même dose d'attention et de persévérance que chacun des ouvriers a été obligé de mettre à la taille de chacune des pierres qui sont entrées dans la construction de ce grand monument de la patience et du travail de cette nation.

Combien il serait à souhaiter que ces assertions proclamées par tous les penseurs, au lieu de rester reléguées dans leurs ouvrages, fussent établies en pratique par les éducateurs de l'enfance, et qu'ils profitassent de la plus simple chose qu'elle a bien faite pour lui

apprendre à bien faire plus facilement encore tout ce qui lui reste à faire, et à lui en faire goûter la jouissance!

Mais si l'on convient que c'est en forgeant qu'on devient forgeron, et si l'apprentissage même des arts est fondé sur ce principe, pourquoi ne l'applique-t-on pas également à l'ensemble de l'éducation, et pourquoi est-il négligé dans sa partie la plus importante et qui influe sur tout le reste? Pourquoi, lorsque l'enfant arrive à l'école, ne commence-t-on pas par développer sa pensée, par ce qui a reçu le pouvoir de l'exciter, et pourquoi n'en provoque-t-on pas la manifestation par ses actes? La parole en est un des plus importants sans doute, et des plus habituels : raison de plus, pour que, fidèle à son origine, elle ne soit jamais que la reproduction de la pensée. Pourquoi donc, presque partout encore, choisit-on, précisément pour y donner lieu, tout ce qui se refuse davantage à la reproduire? Etant d'ailleurs une transmission de l'homme, qui s'apprend par celui qui la reçoit, il n'en est que plus nécessaire de s'assurer qu'elle ne se réduit pas à un vain son, et de contrôler la parole par tous les actes qui peuvent servir à prouver qu'elle est réellement l'expression de la pensée.

Lorsque la proposition la plus simple a été ainsi bien comprise et bien exprimée, comme lorsque l'ouvrage le plus simple a été bien exécuté, il importe d'en faire aussitôt multiplier les applications, afin que l'habitude de bien faire se contracte et en fasse acquérir la facilité. La nature nous porte à cela presque irrésistiblement, puisque tous les objets excitent en nous des impressions semblables de couleur, de pesanteur, d'étendue, etc., et ne diffèrent, entre eux, que par des nuances également sensibles et propres à faire parler aussi le langage toujours d'accord avec la pensée.

Rien ne peut dispenser de cette indispensable répétition pour faire acquérir, dès le commencement, l'habitude de faire parler régulièrement sa pensée, et rien n'est plus avantageux, en même temps, que cette répétition, en face des objets pour faire multiplier le nombre des pensées qu'ils existent. Vous croyez en avoir épuisé les impressions, les propriétés, les ressemblances ou les différences ; revenez-y encore, vous en découvrirez toujours de nouvelles et ce sont celles, devenues déjà familières, qui serviront à faire remarquer celles qu'on n'avait pas aperçues d'abord.

Toutes les opérations de l'intelligence sont

mises en jeu, à l'occasion de ces objets; que toutes les parties du discours servent à les manifester; que tous les actes du corps qui peuvent s'y rapporter, s'y associent aussi, comme moyen de manifestation, de vérification et de contrôle. Alors l'enfant apprendra, par le fait même de sa propre expérience, que s'il faut penser pour parler, il faut penser également pour agir, et que l'action n'est, comme la parole, que la manifestation de la pensée. Que l'on insiste beaucoup et long-temps sur des exercices de cette sorte en faisant varier seulement les objets auxquels ils se rapportent et en les choisissant de préférence parmi ceux qui ont eux-mêmes le plus de rapport avec la destination ultérieure des enfants; parmi les instruments de l'agriculture dans les campagnes; ceux des arts et métiers dans les écoles de manufactures et dans celles dont les enfants s'y destinent; et que dans toutes, le mètre, les poids et mesures, la balance, le levier, le marteau, le compas, les formes géométriques les plus simples choisies parmi les objets usuels, y soient mis à contribution, pour servir d'aliment à l'attention, pour en faire ressortir toutes les propriétés, pour être représentés par le dessin, quelque grossier qu'il puisse être d'abord. Que le jugement même

des enfants soit appelé à apprécier, à confirmer ou à rectifier ce qui a été dit et fait; que la pensée, toujours alimentée et fortifiée, se reproduise toujours en paroles et en actes, et les enfants apprendront sans peine à bien parler, à bien écrire, et ce qui vaut mieux encore, à bien faire. Qu'ils continuent à être ainsi exercés pendant toute la durée de l'enseignement primaire, et ils auront appris bien plus que ce qu'on leur aura montré, parce qu'à l'aide de tout ce qui aura été ainsi montré, ils auront appris à bien exercer les différentes facultés dont ils sont doués, et que tout le reste de leur vie, ils ne feront que continuer l'application de ce qui leur aura été ainsi appris.

Que les sentiments moraux et religieux, aussi naturels à l'homme, et bien plus profonds et plus intimes encore que les seules notions intellectuelles, soient développés dans les enfants par le fait de l'expérience même de la vie, et de toutes les circonstances qui en sollicitent le développement; qu'ils sentent le bien et le mal, le juste et l'injuste, comme ils ont compris le vrai et le faux dans les actes comme dans les notions où ils se trouvent; que l'on profite de ces sentiments et de ces notions, pour les élever successive-

ment et continuellement à la cause première d'où tout dérive à laquelle tout nous fait remonter; qu'ils soient amenés à en comprendre et à en énumérer eux-mêmes les attributs, la toute-puissance, l'immensité, l'éternité et toutes les infinies perfections, par opposition avec tout ce qui est passager et périssable; qu'ils voient sa Providence toujours vivante, active, inépuisable dans tout ce qui concourt au maintien de la vie des espèces et à leur perpétuité à travers les siècles; qu'ils la voient elle-même présente partout, pénétrant tout jusqu'à leurs pensées et à leurs sentiments les plus secrets.

Que la religion leur apparaisse comme une nouvelle manifestation de la bonté divine, aussi infinie que toutes ses autres perfections; que le lien de charité qui en est la base, et qui devrait unir tous les hommes, ne soit pas seulement enseigné par la parole, mais qu'il le soit surtout par l'exemple, et que, dans l'école, du moins, tous les enfants apprennent à s'entr'aider mutuellement et à vivre en frères.

Faisant ainsi dériver du texte qui y donne lieu, les notions et les sentiments qui doivent éclairer leur ame avide de les recevoir, elles s'y développeront comme dans leur sol natal.

La nature même ayant fourni ce texte, dans quelque situation qu'ils viennent à se trouver pendant le cours de leur vie, ils l'y retrouveront toujours de manière à s'en pénétrer davantage.

Faut-il s'étonner si ceux à qui toutes ces notions fondamentales n'ont été transmises que par des mots confiés à la seule mémoire, ou elles sont d'ailleurs confondues avec tant de futilités, dont on la charge et dont elle s'empresse de se débarrasser; et lorsque ces mots n'ont eu d'autre autorité que la parole du magister, dont on apprendra bientôt à mépriser la science et les fonctions, faut-il s'étonner si la parole et les sarcasmes de l'ignorance présomptueuse et de la passion, réunies à l'autorité et à la contagion de l'exemple, les auront bientôt ébranlées et confondues? N'y a-t-il pas lieu de s'étonner, au contraire, que, malgré l'insuffisance des moyens employés pour les établir, à la puissance de ceux qui tendent à les détruire, il en reste encore quelques vestiges; mais ce qui en subsiste dans le cœur humain, malgré toutes les causes qui depuis longtemps ont tendu à se détruire, n'est-il pas dû à ce fond inaliénable qui tient à sa nature, comme à celle de toutes les choses qui ont reçu le pouvoir d'agir sur lui et qu'aucun prestige ne peut détruire?

Comme l'éducation maternelle concourt au développement spontané de nos facultés sous l'influence de la nature et en y associant le langage des hommes, l'éducation primaire devrait se proposer essentiellement de continuer ce développement, en y associant la connaissance et la pratique des lettres, qui ne devraient être qu'un moyen de plus d'en faciliter et d'en assurer la marche pour la faire concourir aux besoins de la société, ainsi qu'au bien-être de chacun de ses membres.

Nous nous sommes efforcés de démontrer comment et à quel point elle s'en écarte, et comment et par quels moyens on pourrait s'en rapprocher; et ce que nous avons dit à cet égard est fondé sur l'expérience de ce que nous faisons pour faire pénétrer dans l'ame de nos sourd-muets, ou plutôt pour y développer spontanément ce que nous ne pouvons faire entendre à leur oreille. C'est la nature même des choses que nous prenons pour interprète du langage des hommes; mais la facilité avec laquelle ce savant interprète le fait comprendre, ne suffit pas encore pour dispenser nos élèves de la patience et du travail indispensables pour l'apprendre; et c'est sur ce dernier point de vue qu'il nous reste encore à insister, puisque ce n'est que par là

qu'on peut rendre facile, la seule difficulté que présente l'éducation pour faire concourir toutes les facultés naturelles de l'homme, à tout ce que réclament les différents besoins de la civilisation.

Rien ne résiste au travail persévérant de l'homme. Avec lui et par lui, il n'est pas de métal qu'il ne façonne, il n'est pas de résistance qu'il n'use, il n'est pas de pierre qu'il ne fende en lames; plus un corps est dur, plus le poli qu'il lui donne est brillant et durable. C'est dans ce sens que le génie a été défini l'aptitude à la patience, et la justesse de cette définition est aussi applicable aux arts et aux sciences, qu'à la littérature et à la morale. Les chefs-d'œuvre, dans tous les genres, en ont été et en seront toujours le fruit.

Il faut voir les faits, là où ils se trouvent; il faut les observer beaucoup et y revenir souvent, pour en recueillir toutes les impressions que nous pouvons en recevoir, pour y découvrir tous les rapports qui s'y trouvent et qui se lient avec tout ce que nous en connaissons déjà; plus on les regarde avec l'œil de l'attention, plus on en découvre, car ils sont inépuisables, et se lient de proche en proche, avec toutes les lois qui concourent à les produire. C'est par là, et uniquement par là que se dé-

veloppe en nous le sentiment du beau, et la conscience des règles qui nous servent à le réaliser, dans la sculpture, dans la peinture, comme dans la littérature. Plus notre ame s'en est pénétrée, plus notre volonté en a essayé l'ébauche, sans s'être découragée par l'imperfection de ses premières tentatives, plus notre travail s'en approche, et plus il acquiert d'aptitude à s'en approcher davantage. En admirant le génie des Newton, des Fénélon, des Racine, comme celui de tous les artistes qui ont produit des chefs-d'œuvre, c'est donc surtout à leur patience à soutenir leur attention, dans une même direction que je rends hommage.

Mais c'est encore principalement ici que se mettent en évidence les vices de notre enseignement habituel, et c'est la dernière conséquence que je me propose de faire ressortir de tout ce qui a été précédemment établi.

Non seulement, en effet, nous ne faisons pas dériver de sa source originelle, comme il conviendrait, le développement spontané de nos facultés, et les moyens factices que nous employons, à cet effet, entravent ce développement plutôt qu'ils ne le favorisent; non seulement, nous ne profitons pas assez de l'activité naturelle aux enfants pour la diriger et la rendre productive; non seulement nous n'em-

ployons pas les moyens convenables pour faire acquérir à l'enfance la conscience de ce qu'on lui apprend, ni celle de ce qu'elle pourrait faire si elle le voulait, ce qui fait que sa volonté reste sans son guide naturel et légitime; mais encore nos procédés d'enseignement, le plus souvent incohérents et décousus, tendent à l'empêcher sans cesse d'apercevoir le lien qui existe entre les différents objets de son étude et leurs rapports avec les premiers enseignements qu'elle a reçus des choses, au lieu de les lui faire remarquer, ce qui fait que les enfants disséminent et épuisent en distractions presque continuelles, la dose d'attention et l'activité de parole qu'ils mettent en jeu, sans qu'il en résulte aucun perfectionnement, ni pour l'esprit, ni pour le cœur.

Pour rendre ici aussi palpables qu'il est possible, les vérités que nous voulons mettre en évidence, nous revenons encore à la pyramide dont nous avons parlé d'abord. S'il est palpable que chacune des assises, chacune des pierres qui la composent a dû avoir été taillée et posée d'après la place qui a présidé à sa construction, il l'est également que ce plan lui-même n'a été que la manifestation de la pensée qui l'a conçu; que tout y a été subordonné dans l'exé-

cution, et qu'elle n'a dû sa solidité et sa régularité qu'à cette condition. Il en est de même d'un concert : plus l'orchestre est nombreux, plus la discordance serait épouvantable, sans l'unité d'accords de tous les instruments, sans l'unité d'action de tous les musiciens, sans l'unité de la conception qui a présidé à la composition musicale qu'ils exécutent.

Il faut donc aussi qu'il y ait unité dans l'éducation; il faut qu'elle ait pour objet de provoquer le développement harmonieux des facultés de chaque individu, sous l'influence de l'unité du plan qui doit présider à l'harmonie sociale. C'est à la pensée la plus haute qu'appartient cette suprématie. Mais où la trouver, si ce n'est dans la cause première de laquelle tout dérive et à laquelle tout nous fait remonter? elle seule domine tout le reste; elle seule doit être le commencement et la fin de tout ce qui est fini. A la religion seule il appartient, en effet, de dominer l'homme tout entier; de faire marcher sa volonté d'accord avec son entendement; d'éclairer les objets extérieurs de l'enseignement par les sentiments de l'ame qui s'y lient, et qui en facilitent l'intelligence; de faire sentir l'accord qui règne

entre les lois de la nature et celles du cœur, entre le devoir et la science.

Je conçois très bien le sentiment d'indépendance qui anime les cœurs généreux, et qui, donnant à l'homme la conscience de sa dignité, comme celle de ses droits, inséparables de ses devoirs, le font résister à une soumission aveugle et servile à la volonté de son semblable; mais je conçois en même temps, que plus on est pénétré de ces nobles sentiments, plus on devrait tenir à ne relever que de Dieu et à ne faire dériver que de lui les motifs de sa soumission et la règle de ses devoirs. Les législateurs pourraient-ils déduire un seul article de leurs lois d'une autre autorité que de celle des lois émanées du législateur suprême? que serait encore sans elle, la volonté même unanime des hommes?

N'est-il pas bien affligeant que l'homme, qui ne peut trouver le bonheur que dans l'harmonie que lui seul peut établir entre les facultés qu'il a reçues de Dieu, et l'accord qu'il lui importe tant de faire régner dans leur développement simultané et progressif, ait employé son intelligence, depuis quelques siècles, à briser le lien d'unité qui seul pourrait les maintenir dans la dépendance l'une



de l'autre ? qu'il s'occupe plutôt à enrichir l'esprit qu'à le former? qu'il cherche à cultiver la mémoire beaucoup plus encore que l'intelligence et le sentiment? et qu'en tout, il mette beaucoup plus d'importance à la science qu'à la vertu?

Faut-il s'étonner si, dans un tel état de choses, l'enseignement se réduit, dans tant d'ingénieuses méthodes prônées chaque jour, avec tant d'emphase, à un pur mécanisme? Si les douces, grandes et nobles impressions qui viennent surtout du cœur, sont devenues si rares? si le talent n'est plus qu'une routine? si la défectuosité de l'imagination, du beau idéal, du dévouement généreux, et par conséquent de la poésie, se fait sentir tous les jours davantage?

On sait dans quels cloaques, que nos pères dérobaient soigneusement à nos regards, l'imagination de nos plus brillants auteurs est réduite à chercher les tableaux qu'elle décore pour nous émouvoir.

Sans cette harmonie secrète qui lie entre elles les propriétés d'un être, qui en fait découler tous les effets qu'il produit, tous ceux auxquels il concourt, et qu'il met en accord avec l'harmonie totale de l'univers, comment

notre ame pourrait-elle s'élever à la contempler? comment serions-nous parvenus à dévoiler quelques uns des secrets de la nature? comment aurions-nous pu en reproduire dans nos arts? comment aurions-nous pu en réveiller l'idée avec nos langues? comment, dans l'ordre moral, serions-nous parvenus seulement à nous entendre avec nos semblables?

Tout cela est dans la nature, où tout révèle son auteur et célèbre ses infinies perfections; mais tout cela ne pénètre dans l'ame de l'homme, qu'autant qu'elle contemple la nature, et en proportion de ce qu'elle s'en laisse pénétrer; elle est inépuisable en trésors pour qui sait les chercher; sa libéralité est sans bornes comme nos désirs. L'enfant y voit déjà tout ce qu'il en peut sentir; il est souvent plus près que nous des vérités divines; il sent la bonté de Dieu dans le plaisir que lui font les fleurs, les fruits, comme dans tout ce qui charme son existence avide de sentir; il sent sa puissance par l'impossibilité de produire lui-même tout ce qui le charme si vivement, etc.; plus que nous, il est près de Dieu; il ne nous demande jamais s'il existe; il le sent partout; il l'aime déjà qu'il ne le raisonne

pas encore; la religion pénètre son cœur par tous les sentiments que la nature et la tendresse maternelle font naître en lui, et c'est son cœur qui l'élève jusqu'à Dieu, et le porte tout d'abord à l'adorer et à l'invoquer comme il invoque aussi sa mère.

Voilà la source inépuisable d'inspirations et de développements que nous faisons malheureusement tarir avec notre éducation routinière et mécanique, qui suppléera aujourd'hui au sentiment divin qui habite dans l'ame simple, pour inspirer les pensées et le langage pour les petits enfants. Qui suppléera à l'affection et aux douces sympathies pour épanouir le cœur et le rendre aimant? à l'influence de l'exemple pour faire connaître, aimer et pratiquer la vertu? Quels que soient les soins qu'on donne à la terre, on ne lui peut demander que les semences qu'on lui confie. La génération actuelle sème maintenant celles qu'elle a recueillies; elles peuvent dégénérer encore, malgré le mérite des lois sur l'instruction primaire; la loi des hommes peut régler les actions, mais non former la conscience et la diriger; la conscience, excitée par l'instinct même de notre nature, a besoin de rayons divins pour s'éclairer : c'est à leur source

qu'il faut les puiser. En dérivent-ils? ils suppléent, dans chaque individu, à l'imperfection des lois; mais les lois les plus parfaites ne peuvent elles-mêmes y suppléer. Le malheur, pour la génération qui s'élève, est de ne trouver ni dans l'exemple, ni dans les sentiments du plus grand nombre de ceux qui l'instruisent, et encore moins dans l'exemple de la société, l'influence qu'elle devait en recevoir; mais l'exemple et les œuvres de la Providence en sont toujours l'intarissable source; c'est jusque là qu'il faut remonter, pour y puiser et s'y désaltérer. Les hommes ne peuvent en dévier que jusqu'à un certain degré; malgré toutes les aberrations que les préjugés des systèmes et les passions ont fait subir à la raison humaine, ses notions fondamentales renaissent dans l'enfant simples et pures; notre expérience journalière, avec nos élèves, serait la preuve de cette vérité, si elle pouvait vait être contestée.

C'est donc à la pensée de Dieu, manifestée dans ses œuvres, que l'homme doit remonter pour y trouver l'aliment de la sienne, pour y former sa conscience, et en faire dériver le langage, manifestation de sa conscience et de sa pensée.

Mais il ne suffit pas à l'homme de comprendre, il lui faut encore apprendre. Si la Providence a répandu avec profusion, autour de nous, tout ce qui peut éclairer l'intelligence et inspirer des sentiments, elle laisse à notre libre arbitre d'en profiter et d'en former la règle de nos pensées et de nos actions, et c'est là l'objet essentiel de l'éducation; c'est elle qui doit nous apprendre à faire rayonner continuellement en actes, ce que de toutes parts elle doit faire pénétrer dans notre intelligence et dans nos sentiments; car c'est ici surtout que l'angle de réflexion doit être égal à celui d'incidence. Ce n'est pas la Providence qui manque à nos efforts, c'est notre éducation qui ne sait pas seconder les efforts de la Providence et nous faire trouver dans ses œuvres, le texte sur lequel se forment et d'où dérivent essentiellement les qualités brillantes et solides de l'esprit et du cœur, de l'intelligence et du sentiment, de la science et de la vertu. C'est elle qui, à l'imitation de l'artiste, qui ne fait jouer son instrument qu'après en avoir accordé tous les sons, ne sait pas profiter de notre longue enfance, pour établir entre nos diverses facultés, nos sentiments et nos besoins, variables suivant notre position, l'in-

dispensable accord qui devrait y régner, pour concourir pendant toute la vie au bonheur de l'individu, comme à l'harmonie sociale.

Tout cet ouvrage a donc eu pour objet de démontrercomment, en nous écartant, dès les premiers pas, des voies que la Providence a établies, pour nous faire acquérir la science, nous nous en écartons encore davantage pour la faire pratiquer et surtout pour faire pratiquer la vertu.

La science ne nous conduit qu'à comprendre et à pratiquer le beau ; la vertu nous conduit à sentir et à pratiquer le bien. Dieu, qui en a imprégné toutes ses œuvres, nous en impressionne de toutes parts, à l'insu même de notre volonté; mais le concours, l'activité soutenue de notre volonté, sont indispensables pour produire et réaliser hors de nous ce que Dieu, par toutes ses œuvres, excite en nous.

Ce que l'homme pourrait faire, en se conformant aux lois providentielles, est immense; il a reçu toutes les facultés nécessaires à cet effet, et il est sans cesse sollicité par elles; son instinct l'y porte; si les besoins de son corps sont limités, ceux de son ame, excités par les merveilles de la nature, le poussent sans cesse vers le perfectionnement indéfini. C'est l'édu-

cation qui manque à cette tendance; c'est elle qui n'arrête pas, dès le commencement, notre attention sur ce qui a reçu le pouvoir de l'intéresser; et qui, ne nous exerçant pas à comprendre pour apprendre, ne nous exerce pas à regarder ce que nous devons voir, à découvrir ce qui doit nous instruire, ni à trouver dans notre conscience le maître qui doit nous diriger.

En mettant à notre portée les objets de notre enseignement, on nous élèverait à la leur; en réduisant chaque tâche à sa plus petite dimension, on pourrait exiger le plus d'exactitude possible dans son accomplissement; en exerçant d'abord à produire peu et bien, on nous apprendrait bientôt à produire peu et vite, pour nous faire acquérir graduellement de ne pas cesser de bien faire, en faisant chaque jour davantage. En cela, nous ne ferions encore qu'imiter cet athlète, qui, voulant l'emporter sur ses rivaux par sa force et son adresse, est parvenu à porter facilement un bœuf, en s'exerçant à porter tous les jours le même veau.

Nous faisons aussi quelque chose d'analogue pour ce qui conduit à la fortune, au talent et même à la science; l'intelligence, la patience

et le courage, sont toujours au service de quiconque veut les utiliser; il est à regretter seulement que ce soit plus souvent pour satisfaire les goûts, les passions si variables des autres, que pour les éclairer et les diriger, en s'inspirant à la source. Loin de nous cependant de refuser la part d'éloges qui appartient aux difficultés vaincues par la persistance dans une même direction. Tout ce qui est utile aux hommes mérite leur reconnaissance et leurs encouragements; mais comme rien ne leur est aussi utile que la vertu, et que rien ne demande plus de patience et de courage que sa pratique, au milieu des tribulations de la vie, sa culture devrait être le principal objet de l'éducation de l'enfance, comme de l'organisation sociale, puisque cette organisation, n'est elle-même que le résultat de l'éducation de l'enfance, et la continuation de celle de l'homme.

L'enfance est un état encore plus qu'un âge: on y retombe à toutes les époques de la vie, quand on ne sait pas trouver en soi le régulateur de ses actions. Le corps social est aussi dans le même cas, et il n'est pas de nation qui n'ait offert des exemples de cet état, à quelques périodes de sa durée. Ce que nous

avons dit sur l'éducation d'un individu, serait donc applicable, en très grande partie, au corps social.

Nous croyons donc avoir rempli un devoir de patriotisme et de dévouement, en cherchant à mettre en évidence, comment, par les vices de notre éducation, nous sommes amenés à parler sans penser, et à agir sans conscience, et en faisant sortir de la spécialité même de l'éducation du sourd-muet, les indications qui ont pour objet de remédier à d'aussi fâcheuses dispositions.

FIN.

Lottin de S.-Germain, Imprimeur, rue de Nazareth, 1.

al







